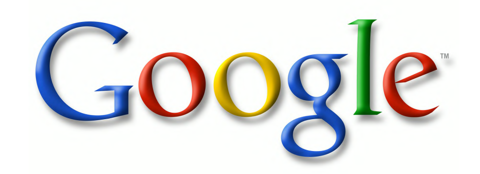
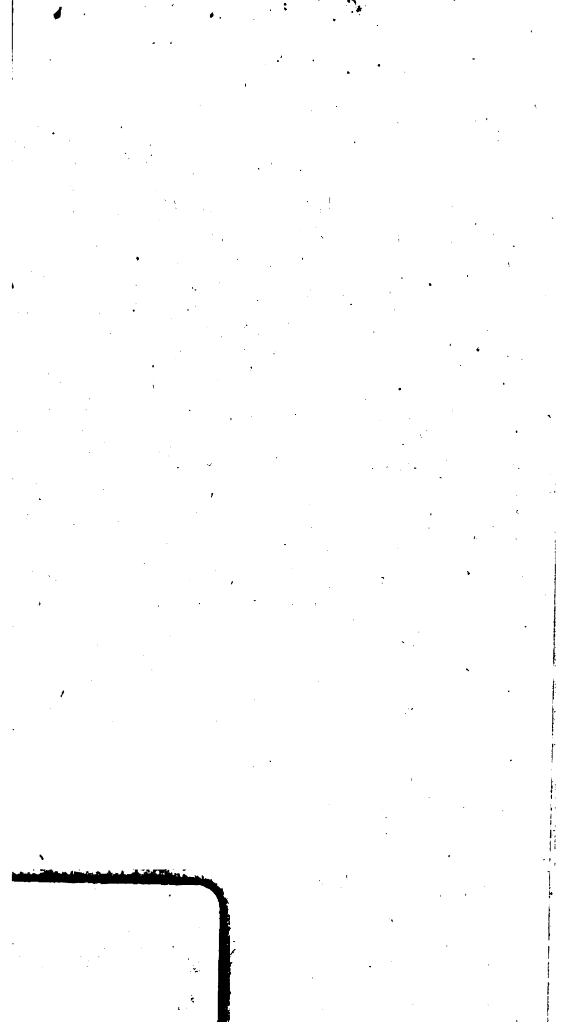
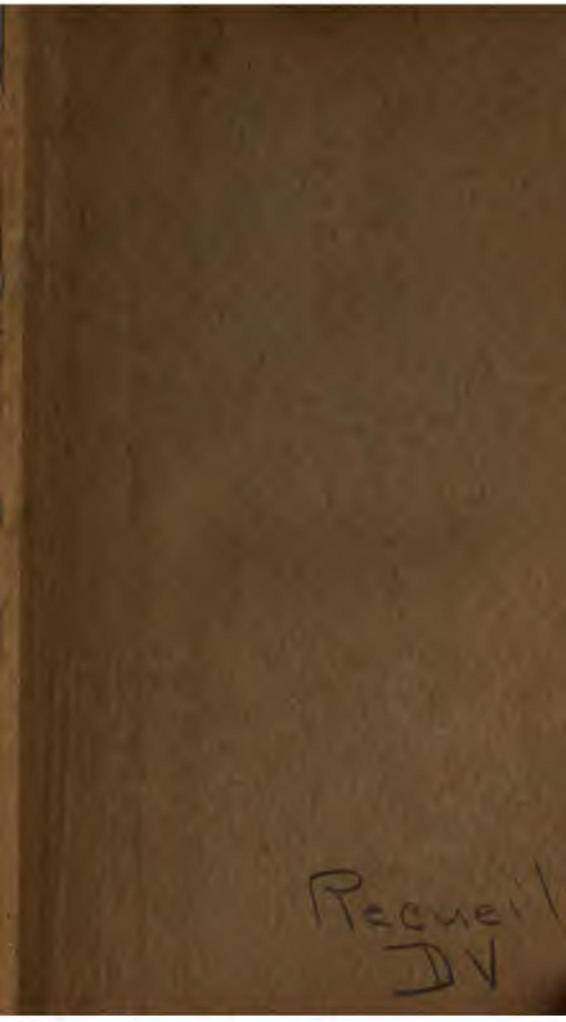





Recueil
IV

# RECUEIL AMUSANT DE VOYAGES,

## EN VERS ET EN PROSE;

*FAITS par différens Auteurs, auquel on a joint un choix des Épîtres, Contes & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages.*

TOME PREMIER.

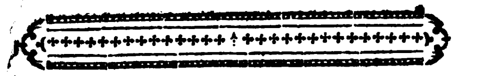


*A PARIS,*

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*



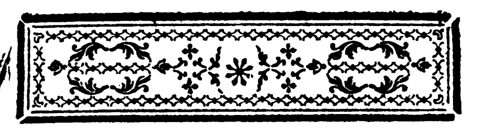
# A MA SŒUR.

*Ce Recueil,* MA CHERE AMIE*, dont je vous prie d'accepter l'hommage, ressemble à votre esprit : il présente les fleurs les plus riantes de notre Parnasse, à côté des fruits de la plus douce Philosophie. Ce mélange piquant d'idées, de tableaux, de réflexions & de badinages, cette prodigieuse variété de langage, de tant de formes & de cadres, me paroît fait pour amuser à la fois & pour instruire, & doit plaire à tous les esprits. C'est-là, si je ne me trompe, le seul Livre qui conviendra désormais à ces Voyageurs intéressans, que le désir de voir conduit dans l'intérieur de nos Provinces & vers nos Côtes méridionales. Ils verront, dans les Paysages Poétiques que j'ai pris soin de rassembler, une aussi grande diversité d'objets, que celle qui passera rapidement sous leurs yeux : ils compareront la Nature avec son image, & ce ne sera pas sans*

*plaisir. Les Jeunes Gens y apprendront à décrire ce qu'ils voient, avec la grace, le naturel & la facilité des Auteurs aimables que je leur donne pour Compagnons de voyage. Mon plus grand plaisir, à moi, seroit de parcourir avec vous quelques-uns des Pays qu'ont chantés* Chapelle & Bachaumont, *& de vous entendre lire leurs Vers.*

*Je suis & je m'honore d'être votre Frere;*

COURET DE VILLENEUVE,
*Imprimeur du Roi.*



# VOYAGE D'HORACE
## *A BRINDES.*

Je partis de Rome avec le Rhéteur Heliodore, le plus habile des Grecs d'aujourd'hui, & nous arrivâmes le soir dans la petite ville d'Aricie. De là nous vînmes au marché d'Appius, endroit rempli de bateliers & de cabaretiers fripons. Nous fîmes cette traite en deux jours; des voyageurs plus lestes que nous le font en un. La voie Appienne n'est pas désagréable, même quand on va lentement. Il fallut, en cet endroit, me condamner à faire diéte, parce que l'eau y étoit fort mauvaise : j'attendis, non sans quelque dépit, que mes Compagnons eussent soupé.

La nuit commençoit à étendre ses ombres sur la terre, & à semer le ciel d'étoiles;

A iv

lorsque les valets & les bateliers s'entreprennent de paroles : Aborde ici ! Non ! C'en est assez, maraut, en veux-tu recevoir trois cents ? On fait payer : on attele la mule ; une heure se passe. Les cousins, les grenouilles du canal empêchent de fermer l'œil. Le matelot ivre chante sa maîtresse ; le voyageur lui répond sur le même ton ; enfin on s'endort. Le muletier s'endormant aussi, attache la corde du bateau à une pierre, lâche sa mule dans les prés, s'étend sur le dos, & ronfle à son aise. Il étoit grand jour, quand nous nous apperçûmes que la barque n'alloit pas. Un de nous, qui avoit le sang chaud, s'élance hors de la barque, arrache un saule, & réveille à grands coups, & le mulet & le muletier. Il étoit dix heures lorsque nous arrivâmes à Féronie. Nous nous lavons la bouche & les mains dans la fontaine consacrée à la nymphe : nous déjeûnons ; après quoi nous fûmes traînés pendant trois milles avec une lenteur mortelle, jusqu'à Anxur, qui est perché

ſur ces rochers blancs qu'on voit de ſi loin. C'étoit-là que devoient ſe joindre Mécene & Cocceïus, qui alloient l'un & l'autre pour terminer les plus grandes affaires : ils étoient bien faits tous deux pour réconcilier les amis ! Je me frotte les yeux avec du collyre. Mécene arrive auſſi-bien que Cocceïus & Capiton, cet homme ſi aimable, & ſi attaché à Antoine. Nous laiſsâmes volontiers Fondi & ſon Préteur impertinent, jadis Greffier : il nous fit rire avec ſa robe de pourpre qu'il étaloit, & ſa laticlave & la caſſolette, que nous ſçavions qu'il faiſoit porter devant lui. Nous reſtâmes un jour pour nous délaſſer dans la ville de Mamurras, où Capiton & Murene nous donnerent, l'un à ſouper, l'autre à coucher. Que le lendemain fut agréable ! Nous trouvâmes à Sinueſſe, Plotius, Varius & Virgile, les plus belles ames qui furent jamais, & à qui perſonne n'eſt plus attaché que moi. Quels tranſports de joie ! quels embraſſemens ! Non, il n'eſt rien de comparable au plaiſir de revoir de vrais amis !

De là nous nous arrêtâmes dans cette petite métairie qui est proche du Pont de Campanie. On nous y fournit le bois & le sel qui sont dus.

Nous voilà à Capoue. Mécene va jouer à la paume : Virgile & moi nous allons dormir ; car la paume ne s'accommode point avec les maux d'yeux, ni avec ceux de l'estomac. Nous fûmes ensuite reçus dans la riche métairie de Cocceïus, qui est au-dessus des hôtelleries de Caudium.

Ici, Muse, racontez-moi le démêlé du bouffon Sarmentus & du brave Cicerrus. Dites-nous d'abord de quel sang illustre ils étoient sortis l'un & l'autre.

Cicerrus étoit Osque d'origine : c'est en dire assez. Pour Sarmentus, la maîtresse, dont il a été esclave, vit encore. Tels sont leurs titres de noblesse. Sarmentus commence. Je dis que tu ne ressembles pas mal à un cheval sauvage. Ce début nous fait rire. Tu as raison, répond Cicerrus, en secouant la tête. O que tu serois terrible, répond Sarmentus, si on ne t'avoit

pas scié une corne au front, puisque, tout écorné que tu es, tu fais encore tant de bruit ! Effectivement Messius avoit sur le sourcil gauche une vilaine cicatrice bordée de poil.

Il plaisanta ensuite sur la maladie de son pays, sur sa figure, & le prioit de danser la Cyclope, disant qu'il n'auroit besoin pour cela ni de masque, ni d'échasses. Cicerrus, à son tour, lui demandoit s'il avoit voué sa chaîne d'esclave à ses Dieux Lares; si, pour être Greffier, il croyoit que sa maîtresse en eût moins de droit de le vendre; enfin, pourquoi il avoit pris le parti de s'enfuir, vu qu'une livre de gros pain devoit suffire à un avorton tel que lui. Nous restâmes long-temps à table, & nous y rîmes beaucoup.

Nous vînmes ensuite à Benevent, où notre Hôte empressé manqua de faire brûler sa maison, en voulant faire rôtir des grives étiques. La flamme se développant ensuite dans sa vieille cuisine, commençoit déjà à gagner le toit. Vous eussiez vu alors les

Convives affamés & les valets tremblans enlever les plats & éteindre le feu.

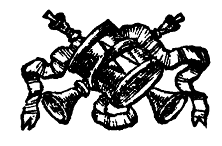
Nous apperçûmes bientôt les hautes montagnés de la Pouille, toujours battues par les aquilons: nous ne nous en fussions jamais tirés sans une maison voisine de Trevise, où nous fûmes régalés d'une fumée qui nous fit pleurer. On y brûloit du bois vert chargé de feuilles mouillées.

De là nous fîmes en carosse & en poste vingt-quatre milles, afin de gîter dans une Ville dont le nom ne sçauroit se dire en vers, mais qu'il est aisé de faire connoître autrement. On y achete l'eau; le pain y est très-beau, si beau, que le voyageur, qui connoît la route, en prend avec lui pour le lendemain, car à Canose il est pierreux. Les nymphes des fontaines n'y sont pas plus riches. Ce fut-là que nous nous séparâmes de Varius, non sans verser tous des larmes. Le lendemain, nous arrivâmes à Ruvo, fort las; car nous faisions de longues traites, & la pluie avoit gâté les chemins. Le jour suivant, le temps fut

plus beau, mais le chemin plus mauvais encore, jusqu'à Bari. Gnatie, petite ville bâtie dans la colere des Nymphes, nous amusa. On voulut nous persuader que l'encens se brûloit sur l'autel, sans feu. Qu'on le fasse accroire au Juif Apella; pour moi, je ne le crois pas. Je sçais que les Dieux vivent en repos, & que si la nature fait quelques merveilles, ils ne se donnent pas la peine d'y mettre la main du haut du Ciel. Enfin, nous arrivâmes à Brindes: C'étoit-là que finissoit le voyage; & c'est où finira ma relation.

*N. B.* Octavien & *Antoine*, *aspirans* tous deux à la souveraine puissance, ne pouvoient manquer de se brouiller souvent. Leur réconciliation étoit toujours peu durable, parce qu'elle n'étoit jamais sincere. Parmi les négociations qui se firent pour les raccommoder, l'Histoire nous en marque surtout deux; l'une en 714, & l'autre en 717. Mécene, qui fut toujours un des médiateurs, mena avec lui Horace à la seconde, qui se traita d'abord à Brindes, & qui fut ensuite conclue à Tarente par les soins d'Octavie. Ce voyage fut le sujet de cette Satyre, qui est sans contredit une des meilleures Pieces de Vers de notre Poëte.

C'est un modele de Narration : aussi a-t-elle été copiée par plusieurs Poëtes, qui ont voulu, à l'imitation d'Horace, nous laisser un Voyage de leur façon. La meilleure de ces imitations est sans doute l'immortel Badinage de Chapelle & de Bachaumont. M. Lefranc peut être placé au troisieme rang; & MM. Desmahis, Bertin, Parni se font aussi lire avec le plus grand plaisir. Les petits Voyages en prose, tels que ceux de Renard; &c. &c. devoient naturellement suivre les premiers.



# ITER HORATII
## *AD BRUNDUSIUM.*

Egressum magnâ me accepit Aricia, Româ
Hospitio modico : rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longè doctissimus. Indè Forum Appî,
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.
Hoc iter ignavi divisimus, altiùs ac nos
Præcinctis, unum. Minùs est gravis Appia tardis.
Hîc ego, propter aquam, quòd erat deterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
Expectans comites. Jam nox inducere terris
Umbras, & *cœlo diffundere signa parabat* ;
Tùm pueri nautis, pueris convicia nautæ
Ingerere : Huc appelle ; trecentos inseris ; ohe !
Jam satis est. Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora. Mali culices ranæque palustres,
Avertunt somnos. Absentem cantat amicam
Multâ prolutus vappâ nauta, atque viator
Certatim. Tandem fessus dormire viator
Incipit, ac missæ pastum retinacula mulæ
Nauta piger saxo religat, stertitque supinus.
Jamque dies erat, nîl cùm procedere lintrem,
Sentimus ; donec cerebrosus prosilit unus,

Ac mulæ nautæque caput lumboſque ſaligno
Fuſte dolat : quartâ vix demum exponimur horâ.
Ora manuſque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ :
Millia tum pranſi tria repimus, atque ſubimus
Impoſitum ſaxis latè candentibus Anxur.
Hùc venturus erat Mecœnas, optimus atque
Cocceïus, miſſi magnis de rebus uterque
Legati, averſos ſoliti componere amicos.
Hîc oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. Intereà Mecœnas advenit, atque
Cocceïus, Capitoque ſimul Fonteïus ad unguem
Factus homo, Antonî, non ut magis alter, amicus.
Fundos, Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia ſcribæ,
Prætextam, & latum clavum, prunæque batillum.
In Mamurrarum laſſi deindè urbe manemus,
Murænâ præbente domum, Capitone culinam.
Poſtera lux oritur multò gratiſſima : namque
Plotius & Varius Sinueſſæ, Virgiliuſque
Occurrunt ; animæ quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me ſit devinctior alter.
O, qui complexus, & gaudia quanta fuerunt !
Nîl ego contulerim jucundo ſanus amico.
Proxima Campano Ponti quæ villula, tectum
Præbuit, & parochi, quæ debent, ligna, ſalemque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Luſum it Mecœnas, dormitum ego Virgiliuſque :
Namque pilâ lippis inimicum, & ludere crudis.
Hinc nos Cocceii recipit pleniſſima villa,

Quæ ſuper eſt Caudî cauponas. Nunc mihi paucis
Sarmenti ſcurræ pugnam, Meſsîque Cicerri,
Muſa, velim memores, & quo patre natus uterque
Contulerit lites. Meſsî clarum genus .... Oſci :
Sarmenti domina exſtat. Ab his majoribus orti,
Ad pugnam venêre. Prior Sarmentus : Equi te
Eſſe feri ſimilem dico : ridemus ; & ipſe
Meſſius, Accipio : caput & movet. O, tua cornu
Ni foret exſecto frons, inquit, quid faceres, cùm
Sic mutilus minitaris ? At illi fœda cicatrix
Setoſam lævi frontem turpaverat oris.
Campanum in morbum, in faciem per multa jocatus,
Paſtorem ſaltaret uti Cyclopa, rogabat :
Nîl illi larvâ, aut tragicis opus eſſe cothurnis.
Multa Cicerrus ad hæc : donaſſet jamne catenam
Ex voto Laribus, quærebat : ſcriba quòd eſſet,
Deterius nihilo dominæ jus eſſe : rogabat
Denique, cur unquam fugiſſet : cui ſatis una
Farris libra foret, gracili ſic, tamque puſillo.
Prorsùs jucundè cœnam produximus illam.
Tendimus hinc rectà Beneventum, ubi ſedulus hoſpes
Penè arſit, macros dum turdos verſat in igne.
Nam vaga per veterem dilapſo flamma culinam
Vulcano ſummum properabat lambere tectum.
Convivas avidos cœnam, ſervoſque timentes
Tum rapere, atque omnes reſtinguere velle videres.
Incipit ex illo montes Appulia notos

Ostentare mihi, quos torret Atabulus, & quos
Nunquam erepsêmus, nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino.
Quatuor hinc rapimur, viginti & millia, rhedis,
Mansuri oppidulo, quod versu dicere non est,
Signis perfacile est. Vænit vilissima rerum
Hîc aqua: sed panis longè pulcherrimus, ultrà
Callidus ut soleat humeris portare viator:
Nam Canusî lapidosus: aquæ non ditior urna;
Qui locus à forti Diomede est conditus olim,
Flentibus hîc Varius discedit mœstus amicis.
Inde Rubos fessi pervenimus, utpotè longum
Carpentes iter, & factum corruptius imbri.
Postera tempestas melior; via pejor, ad usque
Barî mœnia piscosi. Dehinc Gnatia, lymphis
Iratis extructa, dedit risusque jocosque;
Dum flammis sine thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit. Credat Judæus Apella,
Non ego, namque Deos didici securum agere ævum;
Nec, si quid miri faciat Natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.
Brundusium longæ finis chartæque viæque.



# DÉPART D'OVIDE,

## ÉLÉGIE TROISIEME

## *Du Ier. Livre des Tristes.*

Toi, qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes
ombres,
Toi, qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit! cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.

Bientôt, du haut des airs, l'amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens, tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner, ni résoudre.
Semblable à ce Mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, & croit voir les enfers,
J'ouvre les yeux enfin : mon trouble diminue;
Deux Amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un Ami condamné :
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je sens couler mes larmes;
Mon épouse éplorée augmente mes alarmes.

Ma fille, loin de nous, ignoroit mon malheur;
De ce ſpectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas! tout nous offroit la douloureuſe image
D'une famille en pleurs, que la Parque ravage.
Si d'un ſimple Mortel le deſtin rigoureux
Pouvoit ſe comparer à des revers fameux,
Tel fut le déſeſpoir des habitans de Troye,
Lorſque du fils d'Achille ils devinrent la proie.

Cependant la fraîcheur & le calme des airs
Répandoient le ſommeil ſur le vaſte Univers:
L'aſtre brillant des nuits pourſuivoit ſa carriere;
Je vois, à la faveur de ſa douce lumière,
Les murs du Capitole, & ces Temples fameux,
Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets affligeans pour mon ame attendrie!
« Dieux voiſins, m'écriai-je, ô Dieux de ma Patrie!
» Auguſtes Citoyens de nos ſacrés remparts,
» Et vous.... Divinités du Palais des Céſars;
» Toi, Fleuve, dont Ovide illuſtra les rivages,
» Recevez mes adieux & mes derniers hommages!
» Il n'eſt plus de remede aux maux que je reſſens.
» J'offrirois à Céſar des regrets impuiſſans:
» Mais vous, Dieux immortels, modérez ſa vengeance!
» Qu'il ne confonde pas le crime & l'imprudence!
» Vous le ſçavez, grands Dieux! ſi j'ai cru le trahir.
» Qu'il me puniſſe, hélas! ſans vouloir me haïr. »

Mon Epouſe, à ces mots, tombe à mes pieds, mourante ;
Elle remplit les airs de ſa voix gémiſſante.
De nos Lares ſacrés embraſſant les autels,
Elle implore à la fois lès dieux & les mortels.
Inutiles tranſports ! C'eſt en vain qu'elle eſpere
D'un époux malheureux adoucir la miſere.
Mais déjà, près du Pole où les Dieux l'ont placé,
L'aſtre de Caliſto tourne ſon char glacé :
C'eſt le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas! dans ce moment, que Rome avoit de charmes !
On accourt, on appelle, on preſſe mon départ.
« Cruels ! un exilé peut-il partir trop tard ?
» Conſidérez, du moins, quand vous hâtez ma fuite,
» Les lieux où l'on m'envoie, & les lieux que je quitte. »

Funeſte *aveuglement ! je vois naître le jour*,
Et crois pouvoir encor prolonger mon ſéjour :
Trois fois je veux partir, & trois fois ma foibleſſe
Malgré moi de mes pas interrompt la vîteſſe.
Je ſuſpends, je finis, je reprends mes diſcours ;
J'embraſſe, je m'éloigne & je reviens toujours.
« Eh ! pourquoi me hâter! je vais dans la Scythie:
» Sans eſpoir de retour je quitte ma patrie.
» Du cœur de ton époux chere & tendre moitié,
» Et vous, dont mon malheur excite la pitié,
» Seuls amis, que le Ciel ſouffre encor que j'embraſſe,

» C'en eſt fait, je jouis de ſa derniere grace !
» Je ne vous verrai plus, vivez heureux : je pars. »

L'horizon cependant brille de toutes parts ;
L'étoile du matin cede au flambeau du monde,
Et les premiers rayons ſortent du ſein de l'onde.
Je fuis en gémiſſant ; mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il eſt ſéparé.
De mes triſtes amis, de ma femme éperdue,
Les cris & les ſanglots percent mon ame émue :
Je n'oſe m'arrêter, elle court ſur mes pas ;
Bientôt autour de moi je ſens ſes foibles bras.
« Non, cruel, non ta perte entraînera la mienne :
» Penſes-tu, loin de toi, que Rome me retienne ?
» Compagne de tes pas, comme de tes malheurs,
» Au bout de l'Univers j'irai ſécher tes pleurs.
» Céſar t'a condamné, ton épouſe eſt proſcrite ;
» Céſar veut ton exil, & l'amour veut ma fuite :
» Je te ſuis » .... mais hélas ! malgré tous ſes efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ſes tranſports.
Déſolé, l'œil en pleurs, & la vue égarée,
Entre les bras des ſiens je la laiſſe éplorée :
Elle tombe, & j'ai ſçu qu'en ces affreux inſtans,
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Elle revoit le jour pour ſouffrir davantage :
Ses cheveux arrachés tombent ſur ſon viſage.
Dans ſes foyers déſerts elle me cherche en vain ;
Elle accuſe les Dieux, Céſar & le deſtin.
L'inſtant de mon trépas, ou ſa fille expirée,

D'un plus vif déſeſpoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ſes jours ;
L'eſpoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux, qui nous ſéparez, prenez ſoin d'une vie
Qui conſerve la mienne au fond de la Scythie !

Mais le Gardien de l'Ourſe enſevelit ſes feux
Dans les flots agités par ſon aſtre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la néceſſité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit ſort du gouffre des mers !
Les aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les ſables bouil-
lonnent ;
Déjà ſur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus & les mâts chancellans
Deviennent le jouet des ondes & des vents :
Du Ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, déſeſpéré, le chef des matelots
Laiſſe le gouvernail à la merci des flots ;
Telle une main trop foible abandonne l'empire
D'un courſier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramene aux climats que je ne dois plus voir :
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ſes rivages.
Vents ! ne combattez plus le Dieu qui me punit ;
Éloignez-moi des lieux d'où César me bannit.

Je le veux, & le crains.... Quelle vague en furie,
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô Neptune! & vous, Dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil terminant ma carriere,
Une tranquille mort me ferme la paupiere:
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

M. LEFRANC DE POMPIGNAN.



# EPITRE

## *A M. LE P*** DE B****

JE revois donc les bords où le Ciel m'a fait naître:
Là, j'ai vu, comme un jour, passer mes premiers ans.
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
C'est-là que j'essayai ma pensée & mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un Maître
A troublé mes jours innocens.
La raison des parens gêne le premier âge;
La tendresse & l'amour nous prodiguent leurs soins:
*Tous les goûts à la fois*, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté,
Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on se dégage;
L'espérance, au front gai, vient flatter nos désirs;
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs;
Tout devoit être mon partage,
J'entreprenois mille travaux;
Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,

Je suffisois à tout : obstacles & rivaux ;
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde ;
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du zéphire
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux.
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire :
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature,
Pour un instant du moins, me rend à mon printemps.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un Amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encor heureux en songe.
J'espérois autrefois : espérer, c'est jouir ;
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enleve en espérance.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs :
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter.
Quand, d'un œil plus certain, j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître :

J'eſpérois l'inſtant où je ſuis ;
Je crains l'inſtant où je dois être.
Il eſt d'autres plaiſirs que le temps a détruits :
Plus jeune, je penſois qu'une jeune maîtreſſe
Étoit le ſeul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir ſeul obtenir ſa tendreſſe,
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer :
Comme un choix éclairé j'adorois ſon ivreſſe ;
Ses déſirs me flattoient, j'eſtimois ſes rigueurs ;
Du nom de ſentiment j'honorois ſa foibleſſe :
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
J'errois dans les jardins d'Armide :
Au miroir de la Vérité,
Au lieu d'un ſéjour enchanté,
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet Amour, cette Divinité :
*Au vide de nos cœurs, à notre oiſiveté,*
*J'ai vu qu'il devoit ſa puiſſance ;*
Il n'eſt jamais dans ſa naiſſance
Que le goût de la volupté,
Languiſſant dans la jouiſſance,
Réveillé par la vanité
D'une froide fidélité.
On conſerve l'objet avec inquiétude,
On lui ſoumet ſa volonté ;
L'amuſement ſe change en habitude,
L'habitude en néceſſité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus cheres :
Ah ! le grand jour qui m'a frappé

M'éclaira trop sur nos miseres,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.
Je voyois les humains comme un peuple de freres:
Sans défense auprès d'eux je ne redoutois rien;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien.
Je croyois aux amis sinceres:
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs avides:
J'ai vu prendre pour la bonté
La foiblesse des cœurs timides;
Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides:
J'ai vu que la sincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le riche heureux, de graces revêtu;
Déplacer avec art le mérite sublime.
Tout est opprimé, s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout est combattu;
Le plus fort est tyran, le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô Mortels, cesser de vous aimer?
Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;

Si je méprise en eux la Nature avilie ;
J'admire & j'aime en toi la Nature ennoblie.
Sans toi j'irois chercher les plus sombres déserts,
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec *Brutus* :
O Vertu ! n'es-tu qu'un fantôme ?

M. DE ST. LAMBERT.



# VOYAGE
## DE MESSIEURS
# DE BACHAUMONT
## ET
# LA CHAPELLE.

C'EST en vers que je vous écris,
Meſſieurs les deux Freres, nourris
Auſſi bien que gens de la Ville:
Auſſi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous, qu'en dix mille
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'hiſtoire
De ce qui nous eſt arrivé,
Depuis que, par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux dont je me ſuis trouvé
Aſſez mal, pour vous faire croire

Que les destins ont réservé
Ma guérison & cette gloire
Au remede tant éprouvé ;
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'ivoire.

Vous ne serez pas frustrés de votre attente, & vous aurez, je vous assure, une assez bonne relation de nos aventures ; car M. de Bachaumont, qui m'a surpris comme j'en écrivois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, & j'espere qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous être envoyée. CHAPELLE.

Contre le serment solemnel, que nous avions fait M. de la Chapelle & moi, d'être si fort unis dans le voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir séparer ses pensées ; & croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait, & n'ai pu souffrir qu'il eût seul cet avantage : ses Vers m'ont paru

d'une maniere si aisée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade & paresseux,
Je n'ai pu m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux:
Ainsi le reste de la Lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assurés de quelle façon vous avez traité notre absence; & si vous méritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions, nous ne laissons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'est passé dans notre voyage, si particulier, que vous en serez assurément satisfaits. Nous ne vous ferons pas souvenir de notre sortie de Paris; car vous en fûtes témoins, & peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un médiocre chagrin: il est vrai que nous reçûmes vos embrassemens avec assez de fermeté, & nous parûmes sans doute bien philosophes

Dans les assauts & les alarmes,
Que donnent les derniers adieux;

Mais il fallut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes,
Et ce fut lors, que de nos yeux
Vous eussiez vu couler des larmes.

Deux petits cerveaux desséchés n'en peuvent pas fournir une grande abondance; aussi furent-elles en peu de temps essuyées, & nous vîmes le Bourg-la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cesserent, & que notre appétit s'aiguisa: mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance, qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni, & presqu'insupportable à Lonjumeau. Il nous fut impossible de passer outre, sans l'appaiser auprès d'une fontaine, dont l'eau paroissoit la plus claire & la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit jusques-là serrées,
Et d'un appétit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux perdrix : voilà pourtant, en vérité, la chose comme elle est. Nous en fûmes toujours incommodés jusqu'à Saint-Euverte, où nous couchâmes deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous sçavez le long séjour que nous y fîmes, & vous sçavez encore que M. Boyer, dont tous les jours nous espérions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long-temps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures ? Mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de M. l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent, & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France, & vous en serez entiérement persuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un d'Elbaine,
C'est-à-dire, avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté
D'une vertu mâle & Romaine,
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos matinées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire, & quelquefois nos après-dînées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour, pendant la canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une maniere de Courrier assez extraordinaire,

Qui, sur une mazette outrée,
Bronchant à tout moment, trotoit:
D'ours sa casaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit;
Et le cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, fondant, par-tout degouttoit.
Ainsi l'on peint dans des tableaux
Un Icare tombant des nues,
Où l'on voit dans l'air épandues
Ses ailes de cire en lambeaux,

Par l'ardeur du soleil fondues,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nues, avec un qui court la poste, vous paroîtra peut-être bien hardie; mais si vous avièz vu le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette vision vous seroit venue comme à nous, ou, tout au moins, vous sembleroit excusable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous sçauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit par hasard notre ami d'Aubeville. Quoique notre joie fût extrême dans ce rencontre, nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit; mais sitôt

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, frotté, déciré,
Et qu'il nous parut délassé,
Il fut, comme il faut, embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps-là, comme

après avoir attendu l'homme, que vous sçavez, inutilement, nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il fallut avoir recours à Blavet pour notre voiture, n'en pouvant trouver de commodes à Orléans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carrosse de Paris, nous reçûmes une lettre de M. Boyer, par laquelle il nous assuroit qu'il viendroit dedans, & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes parut, le long des grands chemins, une maniere de coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions, & nous en fûmes bientôt assurés, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter :

Et lors sortit avec grands cris
Un béquillard d'une portiere,
Fort basané, sec & tout gris,

Béquillant de même maniere
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir M. Boyer ? & cependant c'étoit le petit Duc avec M. Potel. Ils s'étoient tous deux ſervis de la commodité de ce carroſſe, l'un pour aller à la maiſon de M. ſon frere, auprès de Tours, & l'autre, à quelques affaires qui l'appelloient dans le pays. Après les civilités ordinaires, nous retournâmes tous enſemble à la Ville, où nous lûmes une lettre d'excuſe, qu'ils apportoient de la part de M. Boyer, & cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée par ces Meſſieurs. Ils nous aſſurerent que, nonobſtant la fievre qui l'avoit pris malheureuſement cette nuit-là, il n'eût pas laiſſé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, ſi ſon Médecin, qui ſe trouva chez lui, par haſard, à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes, ſans beaucoup de peine, que, puiſqu'il ne venoit pas après tant de ſermens, il étoit aſſurément

Fort malade, & preſqu'aux abois;

Car on peut, ſans qu'on le cajolle,
Dire, pour la premiere fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il fallut donc ſe réſoudre à marcher ſans M. Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchés, mais, avec ſa permiſſion, en peu de temps conſolés. Le ſouper préparé pour lui, ſervit à régaler ceux qui vinrent à ſa place, & le lendemain, tous enſemble, nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin, la converſation fut un peu goguenarde; auſſi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivés, nous ne ſongeâmes d'abord qu'à chercher M. Colomb. Après une ſi longue abſence, chacun mouroit d'envie de le voir: il étoit dans une hôtellerie avec M. le Préſident le Bailleul, faiſant ſi bien l'honneur de la ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embraſſer; mais le lendemain, à notre aiſe, nous renouvellâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années ſembloit avoir été interrompue. Après

mille queſtions faites toutes enſemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevue de fort bons amis, qui ne ſe ſont pas vus depuis long-temps, nous eûmes, quoiqu'avec un extrême regret, la curioſité d'apprendre de lui, comme de la perſonne la plus inſtruite, & que nous ſçavons avoir été le ſeul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ſes moindres diſcours, & ſa moindre penſée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien ſenſée.

Enfin, ayant cauſé de beaucoup d'autres choſes, qu'il ſeroit trop long de vous dire, nous allâmes enſemble faire la révérence à ſon Alteſſe Royale, & de-là dîner chez lui, avec M. & M[de]. la Préſidente le Bailleul.

Là, d'une obligeante maniere,
D'un viſage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chere;
Nous donnant, à ſon ordinaire,
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde: il ne ſouffroit pas ſur la nappe

une ſeule miette de pain. Des verres bien rincés de toutes ſortes de figures, brilloient ſans nombre ſur ſon buffet, & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu ſeul nous bûmes frais;
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & ſur les banquets;
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

Sa ſalle étoit préparée pour le ballet du ſoir; toutes les Belles de la Ville priées; tous les violons de la Province raſſemblés; & tout cela ſe faiſoit pour divertir M^de^. le *Bailleul*:

Et cette belle Préſidente
Nous parut ſi bien ce jour-*là*,
Qu'elle en devoit être contente.
Aſſurément elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertiſſemens qui ſe préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboiſe devoit être notre couchée; & comme il étoit déjà tard, nous

n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La ſoirée s'y paſſa fort mélancoliquement dans le déplaiſir de n'avoir plus à voyager ſur la Levée & ſur la vue de cette agréable riviere,

Qui, par le milieu de la France,
Entre les plus heureux côteaux,
Laiſſe en paix répandre ſes eaux;
Et porter par-tout l'abondance
Dans cent Villes & cent Châteaux;
Qu'elle embellit de ſa préſence.

Depuis Amboiſe, juſqu'à Fontallade; nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir. Vous ſçaurez ſeulement que la joie de M. de Luſſans ne parut pas petite, de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement; mais, nonobſtant la beauté de ſa maiſon, & ſa grande chere, il n'aura que les cinq Vers que vous avez déjà vus.

Ni les Pays où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la caſſonnade,

Ne font point pour charmer les sens,
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre & commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçus chez lui, il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de notre chemin, pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à M. le Marquis de Jonsac, son beau-frere. Un compliment de part & d'autre décida la visite, & de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir;

Car entre Blayes & Jonsac,
On ne trouva que Croupignac.
Le Croupignac est très-funeste;
Car le Croupignac est un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cents que la peste
Avoit envoyé devant Dieu;
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.
Un septieme, soi-disant Prêtre,
Plus pestiféré que les six,
Les confessoit par la fenêtre,

De peur ; disoit-il d'être pris
D'un mal si fâcheux & si traître.

Ce lieu si dangereux & si misérable fut traversé brusquement ; & n'espérant pas trouver de village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux & le pain tendre de M. de Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite d'un repas si cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blaye ; mais si tard, & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des étoiles : le montant qui commençoit de très-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, & reçu mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes longtemps avant le jour :

Mais sitôt que, par son flambeau,
La lumiere nous fut rendue,
Rien ne s'offroit à notre vue
Que le ciel & notre bateau,
Tout seul dans la vaste étendue
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne eſt effectivement ſi large, depuis qu'au bec des Landes d'Ambeſſe elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout à fait à la mer; & ſes marées montent avec tant d'impétuoſité, qu'à moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le Port en croiſſant reſſerre
Plus de barques & de vaiſſeaux
Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir, la riviere étoit alors ſi couverte, que notre félouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La foire, qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de navires, & de marchands quaſi de toutes ſortes de nations, pour charger les vins de ce pays;

Car ce fâcheux & rude Port,
En cette ſaiſon, a la gloire
De donner tous les ans à boire
Preſqu'à tous les peuples du Nord.

Ces Messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs : on les traite d'Allemands, & nous apprîmes qu'il étoit défendu non-seulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la grève, & avoir admiré quelque temps la situation de cette Ville, nous nous retirâmes au Chapeau-rouge, où M. Taleman nous vint prendre aussitôt qu'il sçut notre arrivée. Depuis ce moment, nous nous retirâmes dans notre logis pendant notre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passoient toutes entieres, le plus agréablement du monde, chez M. l'Intendant; car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont pas d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement, qui ne soit ravi d'être de ses amis : il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins, & on le croyoit plutôt le Premier Président de la Province, que l'Intendant. Enfin, il est toujours le même que

vous l'avez vu, hormis que sa dépense est plus grande : mais, pour M^de. l'Intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout à fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur & plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même;
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrement les cartes, passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la Ville sont devenues joueuses pour lui plaire; elles viennent réguliérement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle assemblée, n'a qu'à lui rendre visite. M^lle. Dupin se trouve là toujours bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité, sa conversation est si fine & si spirituelle, que ce ne sont pas les plus mal partagés. C'est-là que MM. les Gascons apprennent le bel air & la façon de parler;

Mais cette agréable Dupin,
Qui, dans sa maniere, est unique,

A l'eſprit méchant & bien fin ;
Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au reſte, ſans faire ici les goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſcons y a, nous commençions nous-mêmes à courir quelque riſque, & notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur ; nous nous ſauvons de Bordeaux, pour donner deux jours après dans Agen !

Agen, cette Ville fameuſe,
De tant de Belles le ſéjour,
Si fatale & ſi dangereuſe
Aux cœurs ſenſibles à l'amour.
Dès qu'on en approche l'entrée,
On doit bien prendre garde à ſoi ;
Car tel y va de bonne foi,
Pour n'y paſſer qu'une journée,
Qui s'y ſent, par je ne ſçais quoi,
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de perſonnes y ont même paſſé le reſte de leur vie, ſans en pouvoir ſortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais ſi redoutable. Nous y

trouvâmes

trouvâmes M. de Saint-Luc arrêté depuis six mois ; Nort, depuis quatre années ; & Dortis, depuis six semaines ; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à souper ; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un pays enchanté. En vérité, ces Dames ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent dans leur premier abord ; & tant d'esprit, qu'elles nous gagnerent dès la premiere conversation. Il est impossible de les voir & de conserver sa liberté ; & c'est la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu-là, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres,
Il fallut y laisser les nôtres.
Là, tous deux ils nous furent pris ;
Mais, n'en déplaise à tant de Belles,
Ce fut par l'aimable Dortis ;
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leur bon plaisir. Elles ne lui envierent point cette conquête, & nous jugeant apparemment très-infirmes, elles ne daignerent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi, le lendemain de grand matin, trouvâmes-nous les portes ouvertes, & les chemins libres; de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encosse, sur les coureurs que M. de Chamerault nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer,

Et dire, sans qu'on le cajole,
Qu'il sçait bien tenir sa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère; car, excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du

Village, entre des ſaules & des prés les plus verts qu'on puiſſe s'imaginer, étoit toute notre conſolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les aprés-dînées nous promener. Un jour que nous étions ſur les bords, aſſis ſur l'herbe, & que, nous reſſouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore aſſez fraîche, nous examinions les raiſons que donnent Deſcartes & Gaſſendi, du flux & reflux de la mer, ſortit tout d'un coup, d'entre les roſeaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écouté : c'étoit

Un Vieillard tout blanc, pâle & ſec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainſi l'on peint Melchiſedech ;
Ou plutôt telle eſt la figure
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui, faiſant le ſalamalec,
Dit à tous la bonne aventure :
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive,
Mais d'une grandeur exceſſive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau ;

Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant ſur ſes épaules,
Étoit fait de branches de ſaules,
Et couvroit preſque tout ſon corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Étoit d'un tiſſu de roſeaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un criſtal épais & bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux ſignes de croix, & trois pas en arriere; mais la curioſité prévalut ſur la crainte; bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre le Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, & qui nous parla fort civilement de cette ſorte :

Meſſieurs, je ne ſuis pas ſurpris
Que, de ma rencontre imprévue,
Vous ayez un peu l'ame émue :
Mais lorſque vous aurez appris
En quel rang les deſtins ont mis
Ma naiſſance à vous inconnue,
Et le ſujet de ma venue,
Vous raſſurerez vos eſprits.
Je ſuis le Dieu de ce ruiſſeau,
Qui d'une urne jamais tarie

Qui panche au pied de ce côteau,
Prends le ſoin, dans cette prairie,
De verſer inceſſamment l'eau
Qui la rend ſi verte & fleurie.
Depuis huit jours, matin & ſoir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre viſite :
Ce n'eſt pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir ;
Car, enfin, j'ai cet avantage
Qu'un canal ſi clair & ſi net
Eſt le lieu de mon apanage.
Dans la Gaſcogne un tel partage
Eſt bien joli pour un cadet :
Auſſi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords & ma verdure,
Ce qui me plaît, je vous aſſure,
Plus qu'une offrande, ou qu'un autel ;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous ſerez, foi d'Immortel,
Récompenſés avec uſure.
Dans ce petit vallon champêtre,
Soyez donc les très-bien venus :
Chacun de vous y ſera maître ;
Et puiſque vous voulez connoître
Les cauſes du flux & reflux,
Je vous inſtruirai là-deſſus,
Et vous ferai bientôt paroître
Que les raiſonnemens cornus

De tout temps, sont les attributs
De la foiblesse de votre être ;
Car tous les dits & les redits
De ces vieux rêveurs de jadis,
Ne sont que contes d'Amadis :
Même dans vos sectes dernieres,
Les Descartes, les Gassendis,
Quoiqu'en différentes manieres,
Et plus heureux, & plus hardis
A fouiller les causes premieres,
N'ont jamais traité ces matieres
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui sçais le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe ;
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte Cohorte
Vous en doive le grand merci.

Il nous prit lors tous deux par la main ; & nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un fleuve : mais, tout d'un coup,

Il se moucha, cracha, toussa ;
Puis en ces mots il commença :

Lorſque l'onde en partage échut
Au Frere du grand Dieu qui tonne,
L'avénement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par-tout, & fallut
Que chaque Dieu-fleuve, en perſonne,
Allât lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre, la Garonne,
Entre tous les autres, parut;
Mais ſi bruſque & ſi fanfaronne,
Que ſa démarche lui déplut;
Et le puiſſant Dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne
Par quelque ſignalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas:
Quand elle lui vint rendre hommage,
Il ſe renfrogna le viſage,
Et la traita de haut en bas:
Mais elle, au lieu de l'appaiſer,
Ayant pris ſoin d'apprivoiſer,
Avec la puiſſante Dordogne,
Mille autres fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer:
Lui, d'une orgueilleuſe maniere,
Comme il a l'humeur fort altiere,
Amèrement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiere,
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente riviere

Toutes les deux fois rebrouſſa
Plus de ſix heures en arrière.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré ſur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crurent pas
Devoir, en un tel embarras,
Se ſéparer de leur confrere,
Ni l'abandonner; au contraire,
Ils en murmurerent tout bas,
Accuſant le Roi trop ſévere:
Mais lui, branlant ſes cheveux blancs,
Tout dégouttans de l'onde amere:
Taiſez-vous, dit-il, inſolens,
Ou vous ſçaurez en peu de temps
Ce que peut Neptune en colere.
Sur le champ, au lieu de ſe taire,
Plus haut encor on murmura.
Le Dieu, lors en furie entra,
Son trident par trois fois ſerra,
Et trois fois par le Stix jura:
Quoi donc ici l'on oſera
Dire hardiment ce qu'on voudra?
Chaque petit Dieu gloſera
Sur ce que Neptune fera?
*Per Dio queſto non ſarà*,
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura;
Car deux fois par jour on verra

Qu'à sa source on retournera ;
Et deux fois mon courroux fuira ;
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui, pour son malheur, a
Causé tout ce désordre-là ;
Et cet exemple durera
Tant que Neptune régnera.
A ce Dieu du moite élément,
Ces rebelles lors se soumirent,
Et, quoique grondans, obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais sçu,
Et ce que tout le monde admire :
Aussi nous avions résolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire ;
Mais aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux, mais si vîte, qu'il étoit à plus de vingt pas avant que nous nous en fussions apperçus. Nous le suivîmes le plus légérement que nous pûmes, & voyant qu'il étoit impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

Hé ! Monsieur le Fleuve : arrêtez,
Ne vous en allez pas si vîte :

Allez & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous y ſerez bien reçus aſſurément ; & vous le trouverez toujours le même. Sans plus s'embarraſſer des affaires du monde, il ſe divertit à faire achever ſa maiſon, qui ſera parfaitement belle. Les honnêtes gens de ſa Province en ſçavent fort bien le chemin ; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empifrés quatre jours avec M. le Préſident de Marmieſſe, qui prit la peine de s'y rendre auſſitôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe deſcendre chez M. l'Abbé de Beauregard ; qui nous attendoit, & qui nous donna ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouſe. Le lendemain, M. le Préſident de Marmieſſe nous voulut faire voir, dans un dîner, juſques où peut aller la ſplendeur & la magnificence, ou plutôt, avec ſa permiſſion, la profuſion & la prodigalité. Le feſtin du menteur n'étoit rien en comparaiſon ; & c'eſt ici qu'il faut redoubler

nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi, qui présides aux repas,
O Muse, sois-nous favorable!
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table.
Pour notre honneur & pour ta gloire,
Fais qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échappe à notre memoire,
Et fais qu'on en parle à jamais.
Mais comme notre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins!
Non, non, les doctes Demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles
Ne burent jamais que de l'eau.
A qui donc adresser ses vœux?
En des occasions pareilles,
Est-ce à vous, Bacchus, Roi des treilles;
A vous, Dieu des mets savoureux?
Mais, pour rimer, Bacchus & Côme
Sont des Dieux de peu de secours,
Et jamais, de mémoire d'homme,
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, & de

notre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire. Il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de si splendide; & nous eussions cru Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos amis & des nôtres ne nous eût encore, le lendemain dans un dîner, fait admirer cette Ville, comme un prodige, pour la quantité des belles choses qu'elle fournit. Vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons

Que c'est un de ces beaux esprits,
Dont Toulouse fut l'origine;
C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air, ni l'accent du pays;
Et l'on jugeroit à sa mine
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin, c'est l'agréable M. d'Osneville; dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous sçaurez qu'il est marié
Environ depuis une année,

Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'hymenée,
Lié tout-à-fait, c'est-à-dire,
Qu'il est lié tout-à-fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien,
Et qu'il a tout ce qu'il désire.
L'épouse est bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle est jeune, riche, espritée;
Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui, & dans son carrosse nous quittâmes Toulouse pour aller à Groüille, où M. le Comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins, entre des fontaines & des bois, & qui n'est composé que de trois chambres; mais bien peintes & tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis; ou, quand il est seul, s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa Maîtresse.

Malgré l'injustice des Cours,
Dans cet agréable hermitage,
Il coule doucement ses jours,
Et vit en véritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table & bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau ; mais peut-être serez-vous surpris de sçavoir que, faisant si grande chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits, tous plus beaux les uns que les autres, pour se promener, nous passions les journées entieres dans une petite Isle plantée, & tenue aussi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau qu'Amour, exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux, un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces Vers sur un cyprès :
Hélas ! que l'on seroit heureux
Dans un beau lieu digne d'envie,
Si, toujours aimé de Silvie,

L'on pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle paſſer la vie !

Vous connoîtrez par-là que dans notre Voyage, nous ne ſongions pas toujours à faire bonne chere, & que nous avions quelquefois des momens aſſez tendres. Au reſte, quoique Groüille ait tant de charmes, M. d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après leſquels il nous donna ſon carroſſe pour aller à Chaſtres prendre celui de M. de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieue de Carcaſſonne. Vos ſantés y furent bues mille fois avec le cher ami Belzant, qui ne nous quitta pas un moment. La Comédie fut auſſi un de nos divertiſſemens aſſez grands, parce que la troupe n'étoit pas mauvaiſe, & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcaſſonne. Quand nous en partîmes, M. de Penautier, qui ſans doute eſt un des plus honnêtes hommes du monde, voulut abſolument que nous priſſions encore ſon carroſſe pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eut une grande journée; le temps étoit ſi beau que nous

eſpérions le lendemain, ſur nos chevaux frais, & qui ſuivoient en main depuis Encoſſe, aller coucher près de Montpellier; mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne
Toujours il pleut, toujours il tonne:
Toute la nuit doncques il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chut,
Que la campagne ſubmergée
Tint deux jours la Ville aſſiégée.

Que cela ne vous ſurprenne point, quand il pleut ſix heures en cette Ville, comme c'eſt toujours par orage, & qu'elle eſt ſituée dans un fond, tout environnée de montagnes, en peu de temps les eaux ſe ramaſſent en ſi grande abondance, qu'il eſt impoſſible d'en ſortir ſans courir riſque de ſe noyer. Nous le voulûmes pourtant haſarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, & qui, ſans doute, étoit perdu ſi ſon cheval ne l'eût ſauvé à la nage, nous fit rentrer bien-vîte pour attendre que les paſſages fuſſent libres. Des Meſſieurs que nous trouvâmes ſe promenant

dans la grande place, & qui nous parurent être des Principaux du Pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne pas nous laisser ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur Ville, & nous menerent d'abord dans l'Eglise Cathédrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voûtes; mais nous ne sçaurions pas bien dire au vrai

Si l'Architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale ou carrée,
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large ou serrée:
Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de notre vie.
Ce qu'on y montre encore de rare,
Est un vieux & sombre tableau,
Où l'on voit sortir un Lazare,
A demi-mort, de son tombeau;
Mais le Peintre l'a si bien fait
Pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare, que d'un diable.

Ces Messieurs ne furent pas contents de

nous avoir fait voir ces merveilles, ils eurent encore la bonté, pour nous regaler tout-à-fait, de nous préſenter à deux ou trois de leurs plus jolies Demoiſelles, qui tomboient en vérité de la V*** : voilà tous les divertiſſemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par-là ſi deux jours que nous y demeurâmes, ſe paſſerent agréablement. Toi qui nous a ſi bien diverti,

Digne objet de notre courroux,
Vieille Ville toute de fange,
Qui n'es que ruiſſeaux & qu'égoûts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre Vers à ta louange?
Vas, tu n'es qu'un quartier d'hiver
De quinze ou vingt malheureux drilles;
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miſérables filles
Auſſi mal-ſaines que ton air :
Vas, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le priſe;
Bien peu de choſe eſt ton tableau,
Et bien moins que rien ton Egliſe.

L'apoſtrophe eſt un peu violente, ou l'imprécation un peu forte; mais nous paſſâmes dans cette étrange demeure deux

journées avec tant de chagrin ; qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent, & nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, & passé sur de méchantes planches un torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux, large comme une riviere. Béziers, cette Ville si propre & si bien située, nous fit voir un Pays aussi beau, que celui, dont nous partions, étoit vilain. Le lendemain, ayant traversé les landes de Saint Hubery, & goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquettes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail; car on joue-là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial, & cependant

**Bien que de cette belle Ville**
**Viennent les meilleures senteurs;**

Son terroir en muſcat fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue ſi parfumée conduit dans une grande place, où ſont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bientôt épouvantés,

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace ;
Chacun y nommoit d'Aſſouci.
Il ſera brûlé, Dieu merci,
Diſoit une vieille bagaſſe :
Dieu veuille qu'autant on en faſſe
A tous ceux qui vivent ainſi !

La curioſité de ſçavoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant, tout le bas étoit plein de Peuple, & les fenêtres remplies de Perſonnes de qualité. Nous y connûmes un des Principaux de la Ville, qui nous fit entrer auſſi-tôt dans le logis. Dans la chambre où il étoit, nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Aſſouci, pour un crime qui eſt en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes grand nombre de Dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qua-

lifiées & les plus ſpirituelles de la Ville, quoique pourtant elles ne fuſſent ni trop belles, ni trop bien miſes. A leurs petites mignardiſes, leur parler gras, & leur diſcours extraordinaire, nous crûmes bientôt que c'étoit une aſſemblée des Précieuſes de Montpellier; mais bien qu'elles fiſſent de nouveaux efforts à cauſe de nous, elles ne paroiſſoient que des précieuſes de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles ſe mirent exprès ſur le chapitre des beaux-eſprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il ſe commença donc une converſation aſſez plaiſante.

Les unes diſoient que Ménage
Avoit l'air & l'eſprit galant;
Que Chapelain n'étoit pas ſage;
Que Coſtard n'étoit pas pédant.

Les autres croyoient M. de Scudery

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis;
Sa ſœur, une beauté divine,
Et Peliſſon, un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux-esprits, il fut question de juger de leurs Ouvrages. Dans l'Alaric & dans le Moïse, on ne loua que le jugement & la conduite; & dans la Pucelle, rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la Lettre de M. Menage, & la Préface de M. Pelisson fut traitée de ridicule : Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux Romans, Cassandre fut estimé pour la delicatesse de la conversation; Cyrus & Clélie, pour la magnificence de l'expression & la grandeur des événemens. Mille autres choses se débiterent, encore plus surprenantes que tout cela; puis, insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchoit : une de ces Dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale & la Maîtresse précieuse :

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,

même

Même composé quelque chose,
En Vers, sur la métamorphose?
Il faut donc qu'il soit bel esprit.
  Aussi l'est-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits;
Ses Lettres lui furent scellées
Dès leurs premieres assemblées:
J'ai la liste de ces Messieurs,
Son nom est en tête des leurs.
Puis, d'une mine sérieuse,
Avec certain air affecté,
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit, ma chere, en vérité,
C'est dommage que, dans Paris,
Ces Messieurs de l'Académie,
Tous ces Messieurs les beaux esprits
Soient sujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieusement qu'il nous fallut quitter & la chambre & le logis, pour en aller éclater à notre aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les rues à cause de l'affluence du Peuple.

Là, d'hommes on voyoit fort peu;
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflammées,

Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, & jamais on n'a rien vu de si terrible ; les unes disoient que c'étoit trop peu de le brûler ; les autres, qu'il falloit l'écorcher vif auparavant ; & toutes, que, si la Justice vouloit le leur livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit, à voir ainsi
Ces Bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce M. d'Assouci
Les avoit toutes violées ;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes en arrivant qu'un homme de condition avoit fait sauver le malheureux ; & quelque temps après, on nous vint dire que toute la Ville étoit en rumeur, que les femmes y faisoient une sédition, & qu'elles avoient déjà déchiré deux ou trois personnes, pour être seulement

ſoupçonnées de connoître d'Aſſouci. Cela *nous* fit une très-grande frayeur, en vérité,

Et de peur d'être pris auſſi
Pour amis du ſieur d'Aſſouci,
Ce fut à nous de faire Gille :
Nous fûmes donc aſſez prudens
Pour quitter d'abord cette Ville ;
Et cela fut d'aſſez bon ſens.

Nous nous ſauvons donc comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de Maſſiliargues, eſpérant de pouvoir arriver avant la nuit à une demi-lieue de Montpellier. Nous rencontrâmes notre d'Aſſouci avec un Page aſſez joli, qui le ſuivoit; en deux mots il nous conta ſes disgraces, auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de ſon côté, lui fort vîte quoiqu'à pied, & nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatigués. Nous arrivâmes avant la nuit chez M. de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire de notre aventure; il prit le ſoin, par ſa bonne chere & par ſes bons lits, de nous

faire bientôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nismes, refuser à notre curiosité, de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar & des Arenes,
Qui nous restent pour monumens
Des magnificences Romaines :
Ils sont plus entiers & plus sains,
Que tant d'autres restes si rares,
Échappés aux brutales mains
De ce déluge de barbares
Qui furent les fléaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vîte la route de Provence, par cette grande prairie de Beaucaire, si célebre pour sa foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illustres Bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour & le trône
De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par

Cette heureuse & fertile plaine

Qui doit ſon nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine;
Par qui le fier Dunois battu,
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poétiquement, cette belle & célebre Ville d'Arles qui, par ſon pont de batteaux nous fit paſſer de Languedoc en Provence: c'eſt aſſurément y entrer par la plus belle porte. La ſituation admirable de ce lieu y a preſque attiré toute la nobleſſe du Pays, & les Dames y ſont propres, galantes & jolies, mais ſi couvertes de mouches qu'elles en paroiſſent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours, où nous fûmes, faiſant fort bien leur devoir avec quantité de Meſſieurs aſſez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoſter, quoiqu'inconnus; & ſans vanité, nous pouvons dire qu'en deux heures de converſation nous avançames aſſez nos affaires, & que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le ſoir on nous pria d'une aſſemblée, on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout

cela, ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit ; & le lendemain nous en partîmes, & traversâmes avec bien de la peine,

> La vaste & pierreuse campagne,
> Couverte encor de ces cailloux
> Qu'un Prince, revenant d'Espagne,
> Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande plaine, toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon, petite Ville, & qui n'a pas d'autres raretés que le tombeau de Nostradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comédienne, qui s'avisa cette nuit d'accoucher, proche de notre chambre, de deux petits Comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin ; & cette diligence servit à nous faire considérer, plus à notre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté ; car elles sont toutes fort petites & fort vilaines. Vous avez

tant oüi parler de Marſeille, que de vous en entretenir préſentement, ce ſeroit répéter les mêmes choſes, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde ſçait que Marſeille
Eſt riche, illuſtre, & ſans pareille
Pour ſon terroir & pour ſon Port;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui, ſans doute, eſt une merveille:
C'eſt Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit, pour toute garde,
Un Suiſſe avec ſa hallebarde,
Peint ſur la porte du Château.

Ce fort eſt ſur le ſommet d'un rocher preſque inacceſſible, & ſi haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-deſſous de lui, la plupart du genre humain ne vivroit que ſous ſon plaiſir.

Auſſi voyons-nous que nos Rois
En connoiſſent bien l'importance:
Pour le confier, ils ont fait choix
Toujours de gens de conſéquence,
De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,

De gens prêts à tout hafarder,
Qu'on eût vu long-temps commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi fous les armes.

Une defcription magnifique qu'on a faite autrefois de cette Place, nous donna la curiofité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on eft bien furpris de ne trouver qu'une méchante mafure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte; mais doucement, de peur de la jetter par terre; après avoir heurté long-temps, fans entendre même un chien aboyer fur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent: Meffieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-temps:
Le Gouverneur de cette roche,
Retournant en Cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans fa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, furtout, quand ils nous firent

remarquer un écriteau, que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avoit presque effacé.

Portion du Gouvernement
A louer tout présentement.

Plus bas, en petits caracteres;

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le Secrétaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous Messieurs les beaux esprits.

Croyant, après cela, n'avoir plus rien de rare à voir en ce Pays, nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Ciotat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, & que, passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de sçavoir de la Ciotat,

Que les Marchands & les Nochers
La rendent fort considérable :
Mais pour le muscat adorable,

Qu'un soleil proche & favorable
Confit dans les brûlans rochers :
Vous en aurez, Freres très-chers,
Et du meilleur sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu, furent achevées aussitôt que nous eûmes acheté le meilleur vin : aussi, le lendemain vers midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette Ville est dans une situation admirable, exposée au midi, & couverte, du septentrion, par des montagnes élevées jusqu'aux nues, qui rendent son Port le plus grand & le plus sûr qui soit au Monde. Nous y trouvâmes M. le Chevalier Paul, qui, par sa Charge, son mérite & par sa dépense, est le premier & le plus considérable du Pays.

C'est ce Paul, dont l'expérience
Gourmande la mer & le vent,
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les Peuples du Levant.

Ces Vers sont aussi magnifiques que sa mine ; mais, en vérité, quoiqu'elle ait

quelque chose de sombre, il ne laisse pas d'être commode, doux & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans sa cassine, propre, & si bien entendue, qu'elle semble un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque-là que des oliviers de médiocre grandeur, & dans des jardins: l'envie d'en voir de gros comme des chênes, & dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusques à Hieres. Que ce lieu nous plut! qu'il est charmant! & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France, & si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang & sans nombre,
Former des forêts & des bois!
Là, jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre:
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toujours beaux, toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservés & les

mieux gardés ne doivent pas être en comparaifon, appellés des orangers;

Car ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais,
Et contraints fous des cafemates,
Ne font, à bien parler, que vrais
Et miférables culs de jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laifsât une idée plus agréable : auffi, dès le moment, ne fongeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu, pour aller à la Sainte-Beaume. C'eft un lieu prefqu'inacceffible, & qu'on ne peut voir fans effroi : c'eft un antre dans le milieu d'un rocher efcarpé de plus de quatre-vingt toifes de haut, fait affurément par miracle; car il eft bien aifé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit, avec apparence,
Que les Saints Efprits ont taillé
Ce Roç, qu'avec tant de conftance
La Sainte a fi long-temps mouillé
Des larmes de fa pénitence;

Mais ſi, d'une adreſſe admirable,
L'Ange a taillé ce Roc Divin,
Le démon cauteleux & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sçachant bien que le Pélerin
Se donneroit cent fois au diable,
Et ſe damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine, par une horrible pluie, &, par la grace de Dieu, ſans murmurer un ſeul mot : mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'il nous prit une extrême impatience d'en ſortir, ſans ſçavoir pourquoi. Nous examinâmes donc aſſez bruſquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous inſtruiſîmes, en un moment, des Religieux, de leur Ordre, de leur coutume, & de leur maniere de traiter les Paſſans ; car ce ſont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les Moines hideux ont de l'air
Des gens qui ſortent d'une forge :

Enfin, ce lieu semble un enfer,
Ou, pour le moins, un coupe-gorge;
L'on ne peut être sans horreur
Dedans cette horrible demeure,
Et la faim, la soif & la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fût presque nuit, & qu'il fît le plus vilain temps du monde, nous aimâmes mieux hasarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte-Beaume. Les Reliques, qui sont à Saint-Maximin, nous porterent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide, sans nous y être égarés, mais non pas sans y être mouillés. Aussi, le lendemain, la matinée s'étant passée toute entiere en dévotion, c'est-à-dire, à faire toucher des chapelets à quantité de Corps saints, & à mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanquette de Négreaux, & de-là coucher à Aix. C'est une Capitale sans riviere, & dont tous les dehors sont fort désagréables, mais, en récompense, belle & assez bien bâtie, & de bonne chere.

Orgon fut enſuite notre couchée, lieu célebre pour tous les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame de Caſtellane y étoit, à qui nous rendîmes viſite auſſitôt, le même jour, qui fut le jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie; elle n'étoit pas, comme les autres veuves, dans les Egliſes à prier Dieu:

Car, bien qu'elle ait l'ame aſſez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On auroit peine à la ſurprendre
Sur le tombeau de ſon mari.

Avignon nous avoit paru ſi beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loiſir. Le ſoir que nous prenions le frais ſur le bord du Rhône, par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui ſe promenoit, qui nous ſembloit avoir de l'air du ſieur d'Aſſouci. Son manteau, qu'il portoit ſur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au viſage;

dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoſter, & de lui demander :

Eſt-ce vous, M. d'Aſſouci ?
Oui c'eſt moi, Meſſieurs : me voici,
N'ayant plus, pour tout équipage,
Que mes Vers, mon Luth & mon Page ;
Vous me voyez ſur le pavé,
En déſordre, mal-propre & ſale :
Auſſi je me ſuis eſquivé,
Sans emporter paquets, ni malle :
Mais enfin, me voilà ſauvé ;
Car je ſuis en Terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même Page que nous lui avions vu, lorſqu'il ſe ſauva de Montpellier, & que l'obſcurité nous avoit empêché de diſcerner. Il nous prit envie de ſçavoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui ; nous le qüeſtionnâmes donc aſſez malicieuſement, lui diſant :

Ce petit garçon qui vous ſuit,
Et qui, derriere vous ſe gliſſe,
Que ſçait-il ? En quel exercice,
En quel art l'avez-vous inſtruit ?

Il ſçait tout, dit-il : s'il vous duit,
Il eſt bien à votre ſervice.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainſi que vous euſſiez fait, & ne lui répondîmes autre choſe,

Qu'adieu, bon ſoir & bonne nuit :
De votre Page qui vous ſuit,
Et qui, derriere vous ſe gliſſe,
Et de tout ce qu'il ſçait auſſi,
Grand merci, M. d'Aſſouci :
D'un ſi bel offre de ſervice,
M. d'Aſſouci, grand merci.

Notre Lettre finira par un bel endroit; quoiqu'elle ſoit écrite de Lyon. Ce n'eſt pas que nous n'ayons encore à vous mander des beautés du Pont Saint-Eſprit, des bons vins de Condrieux & de Côte-rotie; mais, en vérité, nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir de quoi vous entretenir, lorſque nous aurons le plaiſir de vous revoir. Cependant

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire;

Et vous ſçaurez qu'il eſt plus doux
De cauſer, buvant avec vous,
Qu'en voyageant, de vous écrire.
Adieu les deux Freres nourris,
Auſſi bien que gens de la Ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

## *DATE.*

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le Roi, par un rude Edit,
Avoit fait défenſes expreſſes,
Expreſſes défenſes à tous
De plus porter chauſſes Suiſſeſſes.
Cet Edit, qui n'eſt rien pour nous,
Nous réduit en grandes détreſſes,
Groſſes bedaines, groſſes feſſes,
Par où diable vous mettrez-vous?

## *ADRESSE.*

A Meſſieurs les aînés Brouſſins,
Chacun enſeignera la rue:
Car leur demeure eſt plus connue
Au Marais, que les Capucins.



# RELATION
## *D'UN VOYAGE*
## DE PARIS EN LIMOSIN.

## PREMIERE LETTRE
## *A Mde. DE LA FONTAINE.*

*A Clamart, ce 25 Août 1663.*

VOUS n'avez jamais voulu, MADAME, lire d'autres Voyages que ceux des Chevaliers de la table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matieres peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; & c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne seroit pas suivie du succès : il pourra même arriver

ſi vous goûtez ce rien, que vous en goûterez après de plus ſérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous ſouciez du ménage; & hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les Romans qui vous divertiſſent. C'eſt un fonds bientôt épuiſé : vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les ſçavez : il s'en fait peu de nouveaux ; & parmi ce peu, tous ne ſont pas bons : ainſi vous demeurez ſouvent à ſec. Conſidérez, je vous prie, l'utilité que ce vous ſeroit, ſi, en badinant, je vous avois accoutumé à l'Hiſtoire, ſoit des Lieux, ſoit des Perſonnes : vous auriez de quoi vous déſennuyer toute votre vie, pourvu que ce ſoit ſans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'eſt pas une belle qualité pour une femme d'être ſçavante, & c'en eſt une très-mauvaiſe d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris, le 23 du courant, après que M. Jannart eût reçu les condoléances d'une quantité de Perſonnes

de condition & de ses Amis. M. le Lieutenant Criminel en usa généreusement, libéralement, royalement; il ouvrit sa bourse, & nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des Orfevres, la cour du Palais, & le Palais même à Limoges, la chose ne se seroit pas autrement passée. Eufin, ce n'étoit que processions de gens abattus & tombés des nues : avec tout cela, je ne pleurai point ; ce qui me fait croire que j'acquérai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentimens de l'ordre du Roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre chose que d'aller, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, & j'étois honteux d'avoir tant vécu sans rien voir : cela ne me sera plus reproché, grâces à Dieu! On nous a dit, entr'autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la premiere

Bourgeoiſie portent des chaperons de drap roſe ſeche ſur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuſer en paſſant, & par curioſité ſeulement. Quoiqu'il en ſoit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage; nous avons déjà fait trois lieues ſans aucun mauvais accident, ſinon que l'épée de M. Jannart s'eſt rompue; mais comme nous ſommes gens à profiter de nos malheurs, nous avons trouvé qu'auſſi-bien elle étoit trop longue & l'embarraſſoit. Préſentement nous ſommes à Clamart, au-deſſous de cette fameuſe montagne où eſt ſitué Meudon; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'eſt un plaiſir que de voyager; on rencontre toujours quelque choſe de remarquable. Vous ne ſçauriez croire combien eſt excellent le beurre que nous mangeons; je me ſuis ſouhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles & ce qui s'enſuit, hormis la batteuſe qui eſt un peu vieille. Le jardin

de M. C.... mérite auſſi d'avoir place dans cette hiſtoire. Il a beaucoup d'endroits fort champêtres, ce que j'aime ſur toutes choſes. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu; ſi vous l'avez vu, ſouvenez-vous de ces deux terraſſes que le parterre a en face & à la main gauche, & des rangs de chênes & de châtaigniers qui les bordent: je me trompe, ſi cela n'eſt beau. Souvenez-vous auſſi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix ſiecles; les arbres n'en ſont pas ſi vieux, à la vérité; mais toujours peuvent-ils paſſer pour les plus anciens du Village, & je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables ſur la terre. Les deux allées, qui ſont à droite & à gauche, me plaiſent encore: elles ont cela de particulier, que ce qui les borne, eſt ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de paulme; elle eſt à préſent bordée d'un amphithéâtre de gazon, & a le fond relevé de huit ou dix marches. Il y a de l'apparence que c'eſt

l'endroit où les Divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur eſt dû.

Si le Dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en ſera-là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Eſt majeſtueux & frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainſi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe,
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient ſuperbe
Voit ſes Empereurs aſſis.

Beautés ſimples & divines!
Vous contentiez nos Ayeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi ſert tant de dépenſe?
Les Grands ont beau s'en vanter:
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter.

Nonobſtant

Nonobſtant ces moralités, j'ai conſeillé à M. C. de faire bâtir une maiſon proportionnée, en quelque manière, à la beauté de ſon jardin, & de ſe ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, & nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du Carroſſe de Poitiers, qui y paſſe tous les Dimanches. Là, ſe doit trouver un valet de pied du Roi, qui a ordre de nous accompagner juſqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, & ce qui me ſemblera digne d'être obſervé. Cependant, faites bien des recommandations à notre Marmot, & dites-lui que peut-être j'amenerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon, pour le faire jouer & pour lui tenir compagnie.

---

## SECONDE LETTRE

### *A LA MÊME.*

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle & moi, furent diffé-

rentes. Il ne fit aucune choſe digne de mémoire : il s'amuſa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainſi de moi ; je me promenai, je dormis, & je paſſai le temps avec les Dames qui nous vinrent voir. Le Dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. M. C. & notre tante nous accompagnerent juſqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures ; & pour nous déſennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage ( je ne ſçais pas bien lequel je dois dire ), nous ouîmes une Meſſe Paroiſſiale. La Proceſſion, l'Eau benite & le Prône, rien n'y manquoit : de bonne fortune pour nous le Curé étoit ignorant, & ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le Carroſſe paſſât ; le valet de pied y étoit, point de Moines, mais, en récompenſe, trois Femmes, un Marchand qui ne diſoit mot, & un Notaire qui chantoit toujours, & qui chantoit très-mal ; il reportoit en ſon pays quatre volumes de Chanſons. Parmi les trois Femmes, il y avoit une

Poitevine qui ſe qualifioit Comteſſe ; elle paroiſſoit aſſez jeune & de taille raiſonnable, témoignoit avoir de l'eſprit, déguiſoit ſon nom, & venoit de plaider en ſéparation contre ſon mari, toutes qualités de bon augure ; & j'y euſſe trouvé matiere de cajolerie, ſi la beauté s'y fût rencontrée ; mais, ſans elle, rien ne me touche, c'eſt, à mon avis, le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de ſel dans une perſonne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue juſqu'au Port-de Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle & la tante ſe ſéparaſſent ; les derniers adieux furent tendres, & l'euſſent été beaucoup davantage, ſi le cocher nous eût donné le loiſir de les achever. Comme il vouloit regagner le temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laiſſe, en ſortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, & à quelques lieues de là, Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Eſt-ce Montléry qu'il faut dire, ou Mont-

lehéry ? C'eſt Montlehéry, quand le vers eſt trop court, & Montléry, quand il eſt trop long. Montléry donc, ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une Forтereſſe que les Anglois, lorſqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir ſur une colline aſſez élevée. Au pied de cette colline eſt un Bourg qui en a gardé le nom. Pour la Forteresse, elle eſt démolie, non point par les ans : ce qui en reſte, qui eſt une Tour fort haute, ne ſe dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté ; il y a encore un eſcalier qui ſubſiſte, & deux chambres où l'on voit des Peintures Angloiſes, ce qui fait foi de l'antiquité & de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres. Pour moi, je n'en ai rien vu ; le cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres, petite Ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos Grands Maîtres. Nous y dînâmes : après le dîner, nous vîmes encore à droite & à gauche force Châteaux : je n'en dirai mot, ce ſeroit un œuvre infini.

Seulement nous pafsâmes auprès du Pleffis-Paté, & traversâmes enfuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou; car, fans avoir étudié en Philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de montagne fans vallée. Je ne fonge pas à cette vallée de Tréfou, que je ne frémiffe :

C'eft un paffage dangereux,
Un lieu, pour les voleurs, d'embûche & de retraite;
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux,
Un chemin creux.
La montagne eft toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit Domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carroffe, nous defcendîmes, pour foulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chofe que des commodités de la guerre : en effet, fi elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui eft un grand bien pour tout le monde, & particuliérement pour moi, qui crains

naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous cotoyâmes, en fourmille: cela n'eſt pas bien, il méritoit qu'on le brûlât.

République de loups, aſile de brigands,
Faut-il que tu ſois dans le monde ?
Tu favoriſes les méchans
Par ton ombre épaiſſe & profonde.

Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le déſir de voir fait ſortir de ſa terre.
En combien de façons, hélas ! le genre humain
Se fait à ſoi-même la guerre !

Puiſſe le feu du Ciel déſoler ton enceinte !
Jamais celui d'amour ne s'y faſſe ſentir,
Ni ne s'y laiſſe amortir !
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane & d'Aminte,
On n'y trouve chez toi que vilains bûcherons,
Charbonniers, noirs comme démons,
Qui t'accommodent de maniere
Que tu ſois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetiere !

Notre premiere traite s'acheva plus tard que les autres; il nous reſta toutefois aſſez de jour pour remarquer, en entrant dans Etampes, quelques monumens de nos

guerres : ce n'eſt pas les plus riches que j'aie vus : j'y trouvai beaucoup de gothique : auſſi eſt-ce l'ouvrage de Mars, méchant Maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laiſſe ces monumens
Pour marque de nos mouvemens :
Quand Turenne aſſiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la Cour lui dit :
Tavanne, non ; car il ſe défendit,
Et joua de la ſarbacanne.
Beaucoup de ſang François fut alors répandu ;
On perd des deux côtés dans la guerre civile :
Notre Prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la Ville.

Enfin, nous regardâmes avec pitié les Faubourgs d'Etampes. Imaginez-vous une ſuite de maiſons ſans toits, ſans fenêtres, percées de tous côtés ; il n'y a rien de plus laid & de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troyes-la-grande. En vérité, la fortune ſe moque bien du travail des hommes : j'en entretins le ſoir notre compagnie, & le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux,

& qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre Comtesse en fut la cause; elle est de la Religion Luthérienne, & nous montra un livre de Dumoulin. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, & lui dit que sa Religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premiérement, Luther a eu je ne sçais combien de bâtards; les Huguenots ne vont jamais à la Messe : enfin, il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en enfer; car le Purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Ecriture, & demanda un passage où il fût parlé du Purgatoire. Pendant cela, le Notaire chantoit toujours; M. Jannart & moi nous nous endormîmes. L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre Comtesse inconnue s'il y avoit de belles Personnes à Poitiers. Elle nous en nomma quelques-

unes, entr'autres, une fille appellée *Barigny*, de condition médiocre; car ſon pere n'étoit que Tailleur; mais, au reſte, on ne pouvoit dire aſſez de choſes de la beauté de cette perſonne. C'étoit une clair-brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint tout ce qu'il en falloit, tous les traits du viſage bien faits, les yeux beaux; ſi bien qu'à tout prendre, il y avoit peu de choſes à ſouhaiter; car rien, c'eſt trop dire. Enfin, non-ſeulement les aſtres de la Province, mais ceux de la Cour lui devoient céder, juſque-là que, dans un Bal où étoit le Roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands ſoleils ne parurent auprès que des étoiles ſimples. Outre cela, elle ſçavoit les Romans, & ne manquoit pas d'eſprit. Quant à ſa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conſcience ſe peut étendre. Autrefois un Gentilhomme, appellé *Miravaux*, en avoit été paſſionnément amoureux, & vouloit l'épouſer à

toute force : les parens du Gentilhomme s'y opposerent ; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Cloton ne se fût mise de la partie. L'Amant mourut à l'armée, où il commandoit un Régiment. Les dernieres actions de sa vie, & ses derniers soupirs ne furent que pensers pour sa Maîtresse : il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles & de nippes de conséquence, qu'il lui avoit donnés auparavant. A la nouvelle de cette mort, M^lle^. Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard, & , en attendant, recueillit le legs que lui avoit fait son Amant. Procès pour cela au Présidial de Poitiers, appel à la Cour : mais qui ne préféreroit une Belle à des héritiers ? Les Juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la Dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier Amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la Belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines ; il y a,

dit-on, Sacrement entr'eux; mais la chose est tenue secrétte. Que dites-vous de ces mariages de conscience? Ceux qui en ont amené l'usage n'étoient pas niais: on est fille & femme tout à la fois; le mari se comporte en galant. Tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer; les parens ne sont pas les diables, toute chose vient en son temps, & s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au Juge, ni à l'Evêque. Voilà l'histoire de la Barigny. Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans, sans nous en être presque apperçus; il sembloit même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous: car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque riviere charmante, comme la Loire, il s'étoit tellement paré, que M. de Châteauneuf & moi nous l'allâmes

regarder de deſſus le Pont. Par ce même moyen, je vis la Pucelle; mais, ma foi, ce fut ſans plaiſir. Je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le viſage d'une Amazone. L'Infante Gradafillée en vaut dix comme elle, & ſi ce n'étoit que M. Chapelain eſt ſon Chroniqueur, je ne ſçais ſi j'en ferois mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus long-temps que je n'aurois fait. Elle eſt à genoux devant une Croix, & le Roi Charles, en même poſture vis-à-vis d'elle; le tout fort chétif & de petite apparence: c'eſt un Monument qui ſe ſent de la pauvreté de ſon ſiécle. Le Pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur, ni d'une majeſté proportionnée à la nobleſſe de ſon emploi, & à la place qu'il occupe dans l'Univers.

Ce n'eſt pas petite gloire
Que d'être Pont ſur la Loire:
On voit à ſes pieds rouler
La plus belle des Rivieres,
Que de ſes vaſtes carrieres
Phœbus regarde couler.

Elle eſt près de trois fois auſſi large à Orléans, que la Seine l'eſt à Paris; l'horizon très-beau de tous les côtés, & borné comme il doit être; ſi bien que cette riviere étant baſſe à proportion, ſes eaux ſont claires, ſon cours ſans rèplis; on diroit que c'eſt un Canal. De chaque côté du Pont, on voit continuellement des Barques qui vont à voiles: les unes montent, les autres deſcendent; & comme le bord n'eſt pas ſi grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les diſtingue toutes. On les compte, on remarque en quelle diſtance elles ſont les unes des autres; c'eſt ce qui fait une de ſes beautés: en effet, ce ſeroit dommage qu'une eau ſi pure fût entiérement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci ſont fort amples; cela leur donne une majeſté de navires, & je m'imagine voir le Port de Conſtantinople en petit. D'ailleurs, Orléans, à le regarder du côté de la Sologne, eſt d'un bel aſpect. Comme la Ville va en montant, on la découvre quaſi toute entiere: le Mail & les autres arbres qu'on

ce ſeroient quatre Anges, & ce pourroit être quatre Amours, ſi on ne leur avoit pas arraché les ailes. Le bon Apôtre de Roi fait là le ſaint homme, & eſt bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liege.

Je lui trouvai la mine d'un matois:
Auſſi l'étoit ce Prince, dont la vie
Doit rarement ſervir d'exemple aux Rois,
Et pourroit être, en quelque point, ſuivie.

A ſes genoux ſont ſes heures & ſon chapelet, & autres menus uſtenſiles, ſa main de juſtice, ſon ſceptre, ſon chapeau, & ſa Notre-Dame; je ne ſçais comment le Statuaire n'y a pas mis le Prévôt Triſtan: le tout eſt en marbre blanc, & m'a ſemblé d'aſſez bonne main. Au ſortir de cette égliſe, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre, il s'en fallut peu que je n'y commandaſſe à dîner, & m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il ſe paſſa plus d'une bonne heure ſans que je fiſſe

réflexion ſur mon appétit : un valet de de ce logis m'ayant averti de cette mépriſe, je courus au lieu où nous étions deſcendus, & j'arrivai aſſez à temps pour compter. De Cléri à Saint-Dié, qui eſt le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable & bordé de haies ; ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'arriva aucune aventure digne d'être écrite, ſinon que je rencontrai, ce me ſemble, deux ou trois gueux & quelques pèlerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'eſt qu'un Bourg, & que les hôtelleries y ſont mal meublées, notre Comteſſe n'étant pas ſatisfaite de ſa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le diférend de Potrot & de la Dame de Noüaillé. Les gens de Potrot & ceux de la Dame de Noüaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur Maître & de leur Maîtreſſe dans même hôtellerie & ſur même lit, cela fit conteſtation. Potrot dit : je coucherai dans ce lit-

là ; je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la Dame de Noüaillé, mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur, & pour ne se point céder, ils y coucherent tous deux. La chose se passa d'une autre maniere. La Comtesse se plaignit fort des puces le lendemain : je ne sçais si ce fut cela qui éveilla le cocher : je veux dire les puces du Cocher, & non celles de la Comtesse ; tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux. Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit & plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés en beaucoup d'endroits, de telle maniere qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre : cela me parut très-beau, & je crois que difficilement on pourroit trouver un aspect plus riant & plus agréable. Le Château est à un bout de la Ville, à l'autre bout, Sainte Solemne ; cette Eglise paroît fort grande, & n'est cachée d'aucunes maisons ; enfin, elle

répond tout-à-fait bien au logis du Prince : chacun de ces bâtimens eſt ſitué ſur une éminence dont la pente ſe vient joindre vers le milieu de la Ville, de ſorte qu'il s'en faut peu que la Ville ne faſſe un croiſſant, dont Sainte Solemne & le château font les cornes. Je ne me ſuis pas informé des mœurs anciennes. Quant à préſent, la façon de vivre y eſt fort polie, ſoit que cela ait été ainſi de tout temps, & que le climat & la beauté du pays y contribuent, ſoit que le ſéjour de MONSIEUR ait amené cette politeſſe, ou le nombre de jolies Femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire ; on me voulut, outre cela, montrer des boſſus, choſe aſſez commune dans Blois, à ce qu'on m'a dit, encore plus commune dans Orléans. Je crus que le Ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'eſprit par cette voie-là : car on dit que boſſu n'en manqua jamais ; & cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raiſon. La voici telle qu'on me l'a appriſe : elle regarde

aussi la constitution de la Beauce & du Limousin.

La Beauce avoit jadis des monts en abondance
Comme le reste de la France :
De quoi la Ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéans,
Qui vouloient marcher à leur aise,
Se plaignit & fit la mauvaise,
Et Messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tous d'une voix,
Une fois, deux fois & trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, & remonter encor.
Quoi ! toujours mont, & jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont, ni montagne.
Oh, oh ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins, & dans toutes les Gaules,
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
Puis donc qu'ils nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules.
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace ;
Et Bossus de naître en la place,

Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir ſur les gens;
Si bien que la Troupe céleſte,
Ne ſçachant que faire du reſte,
S'en alloit les placer dans le terroir voiſin;
Lorſque Jupiter dit : Épargnons la Touraine
Et le Blaiſois; car ce domaine
Doit être un jour à mon Couſin : (*)
Mettons-les dans le Limouſin.

Ceux de Blois, comme voiſins & bons amis de ceux d'Orléans, les ont ſoulagés d'une partie de leurs charges : les uns & les autres doivent encore avoir une génération de boſſus, & puis c'en eſt fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira : ce que je vous aſſure être fort vrai, c'eſt que M. de Châteauneuf & moi nous déjeûnâmes très-bien, & allâmes voir enſuite le logis du Prince. Il a été bâti à pluſieurs repriſes, une partie ſous François I, l'autre, ſous quelqu'un de ſes devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu MONSIEUR a fait commencer : toutes ces

(*) M. le Duc d'Orléans.

trois pieces ne font, Dieu merci, nulle ſymétrie, & n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre; l'Architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reſte : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornemens ſans régularité & ſans ordre; cela fait quelque choſe de grand qui plaît aſſez. Nous n'eûmes pas le loiſir de voir le dedans : je n'en regrettai que la chambre où MONSIEUR eſt mort; car je la conſidere comme une relique. En effet, il n'y a perſonne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce Prince; les Peuples de ces Contrées le pleurent encore avec raiſon. Jamais Regne ne fut plus doux, plus tranquille, plus heureux que n'a été le ſien; &, en vérité, de ſemblables Princes devroient naître un peu plus ſouvent, ou ne point mourir. J'euſſe auſſi fort ſouhaité de voir ſon jardin de plantes, lequel on tenoit, pendant ſa vie, pour le plus parfait

qui fût au monde : il ne plut pas à notre Cocher, qui ne se soucia que de déjeûner largement, puis nous faire partir. Tant que la journée dura nous eûmes beau temps ; beau chemin, beau pays ; sur-tout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée : l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire & retient cette riviere dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, & qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au Pays, je ne vous en sçaurois dire assez de merveilles : point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais, de part & d'autre, côteaux les plus agréablemens vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois : mais, en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous sçavez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait ?
Fût-ce quelque aimable Personne,
Quelque Reine, quelque Amazone,

Quelque Nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun Amant ne sçut toucher?
Ces origines sont communes;
C'est pourquoi n'allons pas chercher
Les Jupiters & les Neptunes,
Ou les Dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les Belles qu'ils trouvoient.
Laissons-là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une riviere
Arrosant un Pays favorisé des Cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît, si fiere,
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravageroit mille moissons fertiles,
Engloutiroit des Bourgs, feroit flotter des Villes,
Détruiroit tout en une nuit;
Il ne faudroit qu'une journée,
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si, le long de ses bords, n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement.
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout à l'heure;
La moindre brêche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment;
Et pour cet entreténement,

Unique

Unique obſtacle à tels ravages,
Chacun a ſon département,
Communautés, Bourgs & Villages.
Vous croyez bien qu'étant ſur ces rivages,
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue.
J'y rencontrai de ſi charmans appas
Que j'en ai l'ame encore émue.
Côteaux rians y ſont des deux côtés,
Côteaux non pas ſi voiſins de la nue
Qu'en Limouſin, mais Côteaux enchantés,
Belles Maiſons, beaux Parcs & bien plantés,
Prés verdoyans, dont ce Pays abonde,
Vignes & Bois, tant de diverſités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde...
Mais le plus bel objet, c'eſt la Loire, ſans doute;
On la voit rarement s'écarter de ſa route,
Elle a peu de replis dans ſon cours meſuré:
Ce n'eſt pas un ruiſſeau qui ſerpente en un pré;
C'eſt là Fille d'Amphitrite,
C'eſt elle dont le mérite,
Le nom, la gloire & les bords
Sont dignes de ces Provinces,
Qu'entre leurs plus grands tréſors,
Ont toujours placés nos Princes.
Elle répand ſon criſtal,
Mais avec magnificence;
Et le Jardin de la France
Méritoit un tel Canal.

Je lui veux du mal en une choſe, c'eſt que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir; il ne me reſta ni curioſité ni déſir. Richelieu m'a bien fait changer de ſentiment : c'eſt un admirable objet que ce Richelieu; j'en ai daté ma Lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas un quart-d'heure qu'il ne ſoit minuit, & nous devons nous lever demain avant le ſoleil, bien qu'il ait promis en ſe couchant, qu'il ſe leveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me ſont les plus précieuſes, à vous faire des relations, moi qui ſuis enfant du ſommeil & de la pareſſe. Qu'on me parle après cela des maris qui ſe ſont ſacrifiés pour leurs femmes : je prétends les ſurpaſſer tous, & vous ne ſçauriez vous acquitter envers moi, ſi vous ne me ſouhaitez d'auſſi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaiſes avant que notre voyage ſoit achevé.

# LETTRE QUATRIEME

## *A LA MÊME.*

*A Châtelleraule, ce 5 Septembre 1663.*

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le Château ; de vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai pas, & pour cause. Vous sçaurez, sans plus, que devers la Ville il est situé sur un roc, & paroît extrêmement haut vers la campagne ; le terrein d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables ; la premiere est ce bois de cerf dont on parle tant, & dont on ne parle pas assez selon mon avis : car soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presqu'égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pieces ;

or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit naturel, & que l'Univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est gueres croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été
Plus ancien qu'un Patriarche.
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais sçu tenir dans l'Arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits ; on a fait dedans des escaliers en forme de rampes, par où l'on descend jusqu'au pied du Château, si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au Ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, & leur structure me plut autant que le reste du Château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes

Rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matiere assez solide, & qui n'étoit pas pour se renverser facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue ; elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense, l'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'óccupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, quoiqu'il soit à quinze ou vingt lieues ; du reste, on a en aspect la côte la plus riante & la mieux diversifiée que j'aie encore vue, & aux pieds d'une prairie qu'arrose la Loire : car cette riviere passe à Amboise. De tout cela, le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment ; on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, & on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut. Je demandai à la voir, triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le Soldat qui nous conduisoit, n'avoit pas la clef ; au défaut, je fus long-temps à considérer la porte, & me fis conter la maniere dont le Prisonnier étoit gardé : je vous en ferois volontiers la

description ; mais ce souvenir est tr
affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nompareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace ?
Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes :
Je l'ai fait insensiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arr
cher de cet endroit; il fallut enfin retou
ner à l'hôtellerie ; & le lendemain no
nous écartâmes de la Loire & la laissâm
à la droite : j'en suis très-fâché, non p
que les Rivieres nous aient manqué dans
notre Voyage.

Depuis ce lieu, jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte, au moins qu'il m'en souvienne;
L'Indre, le Cher, & la Creuse & la Vienne :

Ce ne ſont pas de ſimples ruiſſeaux.
Non, non, la Carte nous les nomme ;
Ceux qui ſont péris ſous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La premiere que nous rencontrâmes ; ce fut l'Indre. Après l'avoir paſſée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'aſſez bonne mine ; mais mal vêtus & fort délabrés. L'un de ces héros Guzmaneſques avoit fait une treſſe de ſes cheveux, laquelle lui pendoit en derriere comme une queue de cheval. Non loin de là nous apperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'Égypte, qui venoient vers nous danſant, folâtrant ; montrant leurs épaules, & traînant après elles des Doüégnas déteſtables à proportion, & qui nous regardoient avec autant de mépris que ſi elles euſſent été belles & jeunes. Je frémis d'horreur à ce ſpectacle, & j'en ai été plus de deux jours ſans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient enſuite, elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, & n'étoient anges, à bien

parler, qu'en tant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs juppes, qui véritablement étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équipage; le reste de leur habit consistoit en une cappe d'étoffe blanche, & sur la tête un petit chapeau à l'angloise, de taffetas de couleur avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légere inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de Déesses, & ne daignant presque jetter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres Doüégnas les suivoient, non moins laides que les précédentes; & la caravanne étoit fermée par un Cordelier. Le bagage marchoit en queue, partie sur charriots, partie sur bêtes de somme, puis quatre carrosses vuides & quelques valets à l'entour,

Non sans écureuils & traquets,
Ni, je pense, sans perroquets.

Le tout escorté par M. de la Fourcade,

Garde du Corps. Je vous laiſſe à deviner, quels gens c'étoient. Comme ils ſuivoient notre route, & qu'ils débarquerent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait deſcendre, le ſcrupule nous prit à Tours de coucher en mêmes lits qu'eux, & de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la Comteſſe. Nous allâmes le jour ſuivant coucher à Montels, & dîner le lendemain au Port de Piles, où notre Compagnie commença de ſe ſéparer. La Comteſſe envoya un laquais, non chez ſon mari, mais chez un de ſes parens, porter les nouvelles de ſon arrivée, & donner ordre qu'on lui amenât un carroſſe avec quelque eſcorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieues, je n'avois garde de manquer de l'aller voir: les Allemands ſe détournent bien pour cela de pluſieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connoiſſoit le pays, s'offrit à m'accompagner; je le pris au mot: & auſſi votre oncle demeura ſeul, & alla coucher à Châtelleraulr, où nous promîmes de nous

rendre le lendemain de grand matin. Le Port de Piles eſt un lieu paſſant, & où l'on trouve toutes ſortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchans chevaux,

Encore mal ferrés, & plus mal embouchés,
Et très-mal enharnachés :

Mais quoi, nous n'avions pas à choiſir ; tels qu'ils étoient je les fis mettre en état,

Laiſſe le pire, & ſur le meilleur monte.

Pour plus d'aſſurance, nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trouſſe l'un après l'autre, afin de gagner du temps ; avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choſes les plus remarquables. J'avois promis de ſacrifier au Vent du midi une brebis noire, aux Zéphirs une brebis blanche, & à Jupiter, le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limouſin : ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il ſuffira que je les paie en chanſons, car les bœufs du Limouſin ſont trop chers, & il y en a qui ſe vendent

cent écus dans le pays. Etant arrivés à Richelieu, nous commençames par le Château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la Ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau Village de l'Univers; elle est désertée petit-à-petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute riviere & de tout passage. En cela, son Fondateur qui prétendoit en faire une Ville de renom, a mal pris ses mesures: chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'avoit pas fait transporter la Loire aux pieds de cette nouvelle Ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut, il devoit choisir un autre endroit, & il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, & qui sont pourtant

F vj

communes à tous les héros, témoin celle-là d'Alexandre le Grand, qui faisoit laisser où il passoit des mords & des brides plus grands qu'à l'ordinaire; afin que la postérité crût que lui & ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux. Peut être aussi que l'ancien parc de Richelieu, & les bois de ses avenues, qui étoient beaux, semblerent à leur maître dignes d'un Château plus somptueux que celui de son patrimoine : & ce Château attire à la Ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin, elle est, à mon avis,
Mal située, & bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtimens fort hauts;
Leur aspect vous plairoit sans faute:
Les dedans ont quelques défauts;
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.

La plupart sont inhabités,
Je ne vis personne en la rue,
Il m'en déplut; j'aime aux Cités
Un peu de bruit & de cohue.

J'ai dit la rue, & j'ai bien dit;
Car elle eſt ſeule & des plus droites:
Que Dieu lui donne le crédit
De ſe voir un jour des cadettes.

Vous vous ſouviendrez bien & beau,
Qu'à chaque bout eſt une Place
Grande, quarrée, & de niveau;
Ce qui, ſans doute, a bonne grace.

C'eſt auſſi tout, mais c'eſt aſſez,
De ſçavoir ſi la Ville eſt forte,
Je m'en remets à ſes foſſés,
Murs, parapets, remparts & porte.

Au reſte, je ne vous ſçaurois mieux dépeindre tous ces logis de même parure, que par la place Royale: les dedans ſont beaucoup plus ſombres, vous pouvez croire, & moins ajuſtés. J'oubliois à vous marquer que ce ſont des Gens de Finance & du Conſeil, Sécrétaires d'Etat, & autres Perſonnes attachées à ce Cardinal, qui ont fait faire ces bâtimens, pour la plupart, par complaiſance, & pour lui faire leur cour. Les beaux-eſprits auroient ſuivi leurs exemples, ſi ce n'étoit qu'ils ne ſont pas grands édificateurs, comme dit Voiture;

car d'ailleurs, ils étoient tout pleins de zèle & d'affection pour ce grand Ministre: voilà tout ce que j'avois à vous dire touchant la Ville de Richelieu. Je remets la description du Château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, & pour menager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.



# ÉPITRE
## *A M. LE COMTE*
# DE GRAMMONT.

Honneur des rives éloignées
Où Corizande (*) vit le jour,
De Menodaure (**) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour,
Et d'où l'Astre du jour passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les îles fortunées !
Vous qui, dans une auguste Cour;
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la guerre & dans l'amour.

(*) Corizande des Audoüains, Aïeul du Comte de Grammont.

(**) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

C'eſt à vous, Monſieur, à qui cet Ecrit s'adreſſe ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacé de votre ſouvenir ; cependant, nous oſons un peu nous flatter que cela n'eſt pas, puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins Don Brite à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne :
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis, des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins, grands nouvelliſtes, informés des vivacités dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-

fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres Civiles. Indignés que votre caractere ſoit ſi peu connu dans des Provinces où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe, qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir, pour bien parler de vous, car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réuſſir dans une affaire
Où les talens ſuccombent tous ;
Et quelque empreſſement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire :
Et des Campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à ſe taire.

Ainſi, nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit

nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Theses de Logique, vous en sçaviez assez pour être reçu dans cet illustre Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere, & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des Filles de mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'Immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cet illustre Chef de votre Maison; & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Écrits (*),
A des Ouvrages de tous prix,
Sur-tout à ceux des beaux Esprits,
Quand, par hasard, il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, sortent galans Cahiers,

(*) Le Mercure Galant.

Où tous Faiseurs de Chansonnettes,
( Tendres Héros de leurs quartiers )
Viennent, dans des Vers familiers,
Usurper le nom de Poëtes,
Et sur des tons irréguliers
Montant chalumeaux & musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux,
C'est-là que l'énigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bizarre,
Embarrassant les Curieux,
Est toujours neuve & jamais rare :
C'est-là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Élégies;
Et là s'impriment tous les Morts
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premieres voies, résolus, malgré

notre inſuffiſance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes, que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa mere y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir.

O vous, dont la facile veine
Enchante, par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords ;
Quand vos chants, ornés des tréſors
Du Permeſſe ou de l'Hypocrene,
Badinent pour quelque Climene,
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athene,
La Fare, & vous, Abbé ſçavant,
Que Phébus, de ſon influence,
Anime & ſoutient en rimant !

Donnez, chacun dans une Stance,
Quelque relief à ce Fragment ;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes Melpomene & Thalie, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien écrit qui ſoit du département de nos deux Muſes. Cette réflexion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque, tout à coup, parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit, ſans nous effrayer : c'étoit celle de votre Philoſophe, l'inimitable Saint-Evremond. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la terre ;
Le Ciel reſta clair & ſerein ;
Point de murmure ſouterrein,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit pas couvert de lambeaux mal couſus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le ſpectre qui de nuit apparut à Brutus :

Il n'avoit pas l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Œdipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres
Qui ſortent des royaumes ſombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la premiere fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres : c'étoit le même air goguenard, mais un peu refrogné, & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardés pour nous venir rendre cette viſite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage:
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,

Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſieges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire ; & après avoir jeté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires

extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidelle & goutteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodine tisane,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux
Que l'inconstance & la Toscane.
L'autre, d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqué, ils n'en viendront pas plutôt à votre secours. Arrangez le mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez rassembler pour d'autres; ne vous embarrassez ni de l'ordre du temps, ni de celui des événemens. Je vous conseillerois, au contraire, d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez : les premieres sont trop éloignées pour pouvoir

en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légeres, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé (*).

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractere; cela sentiroit le Panégyrique, & ce sera assez le louer, que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots; le sujet est trop grand pour vous: tâchez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, du relief à ses vertus.

(*) Pensée fausse : c'est peut-être la seule chose qui soit répréhensible dans ce Morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles
A l'*Immortalité* j'élevois mon héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent Beautés à ſes vœux dociles :
Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achilles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux, enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le faſſent voir, en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & de guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles
Déſolateur de ſes rivaux ;
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célebre diſeur de bons mots,
Et ſur-tout grand preneur de Villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (*),
Sur lequel, ſoutenant téméraire menace,

(*) Il avoit promis à M. le Dauphin, qui commandoit l'armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alsace
Aux yeux d'un Prince triomphant:
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse, ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Abbant,
Il enleva le (*) Bouquinguant.
Contez ces faits tout uniment:
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment,
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près,
Et que, pour chaque Vers, la rime faite exprès,
Du misérable Poétique
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez pas les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il est un lieu près du Marais,
Où, depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec succès:
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique:

(*) Il persuada au Duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shrewsbury firent pour l'en empêcher. Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis, mais que celui de ne pas tomber dans la verſification rampante, nons paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux : des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter ſur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guère connus que de lui, &, ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il; & par les ſouhaits que je vais faire; faites connoître à mon Héros que je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes!
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;

Et que le Pere Séraphin,
Toujours sur de fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin,
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verse des larmes!
Par ses soins redoublés, que le Roi convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi long-temps vécu!

A temps, se tut le Normand Philosophe,
De son tant Gentil Cler, ains Gaudisseur juré,
Et que Pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes, meshui, ne sont pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensépulturé.
Or s'en partit revoir la (*) Cointe Bande
D'Amis féals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende,
Si ne dira pourquoi cette Légende,
Trop mieux que nous la raison en sçavez.
Que si, dans cinquante ans, sans être grain malade,
Force vous est pourtant à la parfin
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint & maint Camarade,

(*) Vieux mot qui se disoit des personnes belles, ajustées, du Latin *Comptus*, ou peut-être du Celtique *Coent*.

Qui menant feste & moult joyeux (*) hutin
A grand randon (**) vous feront accolade.
Là trouverez Messire Benserade,
Le preux Chapelle & Maître Chapelain,
Les Damoizels, Voiture & Sarrasin,
Et cil qui Chanson ne Ballade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roy de Joûteurs & courtois Chevalier,
Assez devant les guerres de la fronde,
Si revenez èz bords de la Gironde
En coche clos & sans vous travailler,
Verrez Châtel sis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire & profonde;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si, par hasard, l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue Lettre : nous avons eu beau changer de style & de lan-

(*) Ce mot signifie querelle, débat. Ducange dit que Louis *Huttin* fut ainsi appellé, parce que, dans son enfance, il étoit mutin.

(**) Avec empressement.

gage, pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet. Il faudroit, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les Vivans; mais

Il n'est plus de St. Evremond,
Et ce Chroniqueur agréale
Du sérieux & de la Fable,
Ce Favori du sacré Mont
N'a pu trouver le Cocyte guéable,
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Grammont.



# *VOYAGE*
# DE LANGUEDOC
# *ET*
# DE PROVENCE.

## PREMIERE LETTRE

*A M*** Le 24 Septembre 1740.*

C'EST donc très-férieufement, Madame, que vous demandez la Relation de notre Voyage : vous la voulez même en Profe & en Vers. C'eft un marché fait, dites-vous, nous ne fcaurions nous en dedire. Il faut bien vous en croire ; mais croyez auffi que jamais parole ne fut plus légérement engagée. Je fuis fûr

Que tout homme fenfé rira
D'une entreprife fi fallote ;

Que personue ne nous lira,
Ou que celui qui le fera,
A coup sûr très-fort s'ennuira,
Que Vers & Prose on sifflera :
Et que, sur cette preuve-là,
Le Régiment de la Calotte
Pour ses Voyageurs nous prendra.

Quoiqu'il en puisse arriver, le plus grand malheur seroit de vous déplaire. Nous allons vous obéir de notre mieux; mais gardez-nous au moins le secret : un Ouvrage fait pour vous ne doit être mauvais qu'*incognito*.

Comme ce n'est pas ici un Poëme Epique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, & nous n'en dirons rien. Narbonne ayant été le premier objet de notre attention, sera aussi le premier article de notre Itinéraire. N'y eût-il que ces anciennes Inscriptions qu'a si fort respectées le temps, cette Narbonne méritoit un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célebres Voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut, ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, & que jamais

le jour ne fut plus ſerein que lorſque nous en partîmes :

Mais, vu le local enterré
De la Cité primatiale,
Nous croyons, tout conſidéré,
Que quand la ſaiſon pluviale,
Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner bon gré, mal gré,
La Ville Archiépiſcopale ;
Ce qui rend ce lieu révéré
Un cloaque beaucoup trop ſale,
De quoi Chapelle a murmuré,
Mais d'un ton ſi peu meſuré
Qu'il en réſulte un grand ſcandale,
Au point qu'un Prébendier lettré
De l'Egliſe Collégiale,
Nous dit, d'un air très-aſſuré,
Que ce Voyage célébré
N'étoit au fond qu'Œuvre de balle,
Et que Narbonne, qu'il ravale,
Ne l'avoit jamais admiré.

Le fait, Madame, eſt vrai à la lettre; à telles enſeignes, que le docte Prébendier ſe deſſaiſit en notre faveur, avec une

joie extrême, de l'Œuvre de ces Messieurs, qui lui paroissent de très-mauvais plaisans. Ce n'est pas, au reste, le seul plaisir qu'il nous eût fait : ce généreux inconnu nous avoit mené au Palais Archiépiscopal admirer les Antiquités qu'on y a recueillies. Par son crédit, nous vîmes toute la maison, grande, noble, claire même, en dépit de ce qui la devroit rendre obscure ; mais on a logé un peu trop haut le Primat d'Occitanie. Nous avions ensuite suivi notre Guide à la Métropole, qui sera une fort belle Eglise, quand il plaira à Dieu & aux Etats de faire finir la Nef. Quant à ce Tableau si dénigré par l'Œuvre susdit, MM. de Narbonne le regrettent tous les jours, malgré la copie que M. le Duc d'Orléans leur en laissa libéralement, mais qu'ils trouvent fort médiocre, quoique le Lazare y soit peut-être aussi noir que dans l'original.

Nous reprîmes notre chemin, & parcourûmes gaiement les chaussées qui mènent à Béziers. Cette Ville est, pour ses Habitans, un lieu céleste, comme il est

aisé d'en juger par un Passage Latin d'un de leurs Auteurs, dont je vous fais grace. La nuit nous ayant surpris avant d'y être arrivés, nous fûmes tentés d'y coucher;

Mais sçachant par tradition
Que dans cette agréable Ville,
Pour le fou de chaque saison
Très-prudemment chaque maison
A soin d'avoir un domicile;
Et craignant pour mon Compagnon,
Qui pour moi n'étoit pas tranquile,
Nous criâmes au postillon
Au plus vîte de faire gille.

Ce fut donc à Pézenas que nous allâmes chercher notre gîte. Il étoit tard quand nous y arrivâmes: les portes étoient fermées. Nous en fûmes si piqués, que nous ne voulûmes point y entrer, quand on les ouvrit le lendemain matin: mais que nous fûmes enchantés des dehors! il n'en est pas de plus [illegible] ni de mieux cultivés. Quoique Pézenas n'ait pas de Proverbe Latin en sa faveur, au moins que je connoisse, sa situation vaut bien celle de

Béziers. La chaussée qui commence après les Casernes du Roi, & sur la beauté de laquelle on ne peut trop se récrier, ne dura pas autant que nous aurions voulu. Elle aboutit à une route assez sauvage, qui nous conduisit à Vallemagne, lieu passablement digne de la curiosité des Voyageurs.

Près d'une chaîne de rochers
S'éleve un Monastere antique :
De son Eglise très-gothique,
Deux tours, especes de clochers,
Ornent la façade rustique.

Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille :
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'alentour.

Dépêche, dis-je à un Postillon de quatre-vingts ans, qui changeoit nos chevaux ; l'horreur me gagne. Quelle solitude ! c'est la Thébaïde en raccourci. Allons, l'Abbé, ni vous, ni moi ne commerçons avec les Anachorettes. Eh ! de par tous les diables, ce sont des Bernardins, s'écria le Maître de la Poste, que nous ne croyions pas si

près de nous. Or vous ſçaurez que ce bon homme pouvoit faire la différence d'un Anachorette & d'un Bernardin; car il avoit ſur un vieux coffre, à côté de ſa porte, quelques centaines de feuillets de la Vie des Peres du déſert, rongés des rats. Si vous voulez dîner, ajouta-t-il, entrez, on vous fera bonne chere.

Nos Moines ſont de bons vivans,
L'un pour l'autre fort indulgens;
Ne faiſant rien qui les ennuie,
Ayant leur cave bien garnie :
Toujours repoſés & contens;
Viſitant peu la Sacriſtie:
Mais quelquefois les jours de pluie,
Prians Dieu pour tuer le temps.

Il eſt vrai qu'ils avoient profité de cette matinée-là, qui étoit fort ſombre & fort pluvieuſe, pour dépêcher une Grand'Meſſe. Nous gagnâmes le Cloître. Croiriez-vous, Madame, qu'un Cloître de Solitaires fût une Grotte enchantée? Tel eſt pourtant celui de l'Abbaye de Vallemagne : je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration

d'Opéra. Il y a ſur-tout une Fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioſte : elle reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à la Fontaine de l'Amour.

Sur ſept colonnes, des feuillages
Entrelacés dans des Berceaux,
Forment un dôme de rameaux
Dont les délicieux ombrages
Font goûter dans des lieux ſi beaux
Le frais des plus ſombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuſe des Naïades
Répand le criſtal de ſes eaux
Par deux différentes caſcades.
Au pied de leur dernier baſſin,
Un Frère, garçon très-capable,
Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet & la table.

Tout auprès un dîner dont la ſuave odeur
Auroit du plus mince mangeur
Provoqué la concupiſcence,
Tenu ſur des fourneaux à ſon point de chaleur,
Pour diſparoître attendoit la préſence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au choeur.

Dans ce moment, nous enviâmes preſque le ſort de ces pauvres Religieux : nous nous

regardions de cet air qui peint si bien tous les mouvemens de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particuliere ; & nous nous devinions sans nous parler.

L'Abbé convoitoit l'Abbaye :
Pour moi qui ne pensois à Dieu,
Ah ! disois-je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie.....

Car voilà les hommes : ce qui est un sujet d'édification pour les uns, est un objet de scandale pour les autres. Que de morale à débiter là-dessus ! Prenons congé de notre délicieuse fontaine, elle nous a menés un peu loin.

O Fontaine de Vallemagne !
Flots sans cesse renouvellés ;
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Il n'y avoit plus qu'une poste pour arriver à Loupian, lieu célebre par ses vins, dont nos devanciers voulurent se mettre à portée de juger ; leurs imitateurs, en ce point

ſeul, nous nous y arrêtâmes ; mais l'année, nous dit-on, n'avoit pas été bonne. L'hôteſſe entreprit de nous dédommager avec des huîtres, d'un goût inférieur à celles de l'Océan.

Remontés en chaiſe, nous nous livrions à l'admiration que nous cauſoit la beauté du Pays ;

> Quand deux gentilles Demoiſelles,
> D'un air agréable & badin,
> Qui n'annonçoit pas des cruelles,
> Nous arrêterent en chemin.

Elles nous demanderent des places dans notre chaiſe pour aller juſqu'au village prochain, qui eſt le lieu de la poſte. L'Abbé fut impoli pour la premiere fois de ſa vie, il les refuſa inhumainement ; & je fus obligé malgré moi d'être de moitié de ſon refus.

Nous commencions alors à côtoyer l'étang de Thau, qui ſe débouche dans le golphe de Lyon par le port de Cette, & par le paſſage de Maguelonne. Il fallut deſcendre, en faveur de mon Compagnon, qui voyoit, pour la premiere fois, les

Campagnes d'Amphitrite, & qui vouloit contempler à ſon aiſe

Ce vaſte amas de flots, ce ſuperbe Elément,
De l'aveugle fortune image naturelle,
Comme elle ſéduiſant, & perfide comme elle:
Aſile des forfaits, noir ſéjour des haſards,
Théâtre dangereux du Commerce & de Mars,
Des plus rares tréſors ſource avare & féconde,
Et l'Empire commun de tous les Rois du monde.

Nous arrivâmes enfin à Montpellier. Cette Ville n'aura rien de nous aujourd'hui, Madame; & vous vous paſſerez bien de ſçavoir, qu'après nous être faits d'abord conduire au Jardin Royal des Plantes, qui pourroit être mieux entretenu, & avoir parcouru légérement, au retour, tout ce que l'on eſt dans l'uſage de montrer aux Etrangers, nous vînmes avec empreſſement chercher un excellent ſouper, auquel nous étions préparés par le repas frugal que nous avions fait à Loupian.

La matinée du lendemain fut employée à viſiter la Moſſon & la Verune. Les eaux & les promenades de celle-ci, ne méritent

guere moins de curiosité que la magnificence de la premiere, où il y a des beautés royales; mais où, sans être difficile à l'excès, on peut trouver quelques défauts, auxquels à la vérité le Seigneur Châtelain est en état de remédier.

Nous nous hâtâmes après cela de gagner Lunel, où nous fumes accueillis par M. de la . . . . , Major du Régiment de Duras, qui commandoit dans ce Quartier. Il nous donna un aussi bon souper que s'il nous eût attendu: l'Abbé en profita médiocrement.

Il quitta cette bonne chere
Pour une dévote action,
Que ceux de sa profession
Ne font pas trop pour l'ordinaire.
Ce fut, je crois, son Bréviaire
Qui causa sa désertion.
Notre Convive militaire
Partagea mon affliction.
Mais comme en toute occasion
La Providence débonnaire
Compense, d'une main légere,
Plaisir & tribulation;
La retraite de mon Confrere
Grossit pour moi la portion

D'un vin de Saint-Emilion,
Qu'à Lunel je n'attendois guere.

Une partie de la nuit se passa joyeusement à table. Nous nous séparâmes de notre hôte à huit heures du matin; & nous courûmes à Nismes pour y admirer ces Ouvrages, si supérieurs aux ouvrages modernes, dignes de la Poésie la plus majestueuse; en un mot, les Chef-d'œuvres immortels dont cette Cité, autrefois si considérable, a été enrichie par les Romains. Les Arênes s'apperçoivent d'aussi loin que la Ville même.

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence & leur férocité.
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là, nos yeux étonnés promenent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arène souillée
Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le Peuple ordonner le trépas
Du Combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre,
Qu'ont épargné les ans, la vengeance & la guerre,

Que ce Sexe ſi cher au reſte des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit, d'un front ſerein & de meurtres avide,
Savourer à loiſir un ſpectacle homicide!
C'eſt dans ce triſte lieu qu'une jeune Beauté,
Ne reſpirant ailleurs qu'amour & volupté,
Par le geſte fatal de ſa main renverſée
Déclaroit ſans pitié ſa barbare penſée.
Et conduiſoit de l'œil le poignard ſuſpendu
Dans le flanc du Captif à ſes pieds étendu.

Des Voyageurs font des réflexions à propos de tout. J'avoue, Madame, que la tirade eſt un peu ſérieuſe. Je vous en demande pardon. La vue d'un Amphithéatre Romain a réveillé en moi des idées tragiques.

Ce ſeroit ici le lieu de vous donner quelque idée des autres antiquités de Niſmes. La Tour-Magne, le Temple de Diane, & la Fontaine qui eſt auprès, ont dans leur ruine même quelque choſe d'auguſte; mais ce qu'on appelle la *Maiſon Quarrée*, édifice qu'on regarde comme le monument de toute l'antiquité le plus conſervé, frappe & fixe les yeux des moins Connoiſſeurs.

On trouve à chaque pas des Bas-reliefs & des Inſcriptions ; les Aigles Romaines, plus ou moins entieres, ſe voient par-tout. Enfin, par je ne ſçais quel enchantement, on s'imagine, plus de treize cents ans après l'expulſion totale des Romains hors des Gaules, ſe retrouver avec eux, habiter encore une de leurs Colonies. Nous en ſéjournâmes plus long-temps à Niſmes. Un jour franc nous ſuffit à peine pour tout voir & revoir. Ce temps, d'ailleurs, graces à M. d'A . . . . . , ne pouvoit être mieux employé ; il ne nous quitta point ; & l'on ne ſçauroit rien ajouter à la réception qu'il nous fit.

Or donc, prions la Providence
De placer toujours ſur nos pas
Le Languedoc & la Provence,
Et ſur-tout MM. de Duras :
Rencontre douce & gracieuſe
Pour les Voyageurs leurs amis,
Autant qu'elle ſeroit fâcheuſe
Pour les bataillons ennemis !

Il nous reſtoit le Pont du Gard. Notre

curiosité, excitée de plus en plus, nous fit quitter le chemin de la Poste. Après une infinité de détours tortueux, nous nous trouvâmes sur les bords du Gardon, ayant en perspective le Pont, ou plutôt trois Ponts l'un sur l'autre.

Pour vous peindre le Pont du Gard,
Il nous faudroit employer l'art
Et le jargon d'un Architecte :
Mais nous pensons qu'à cet égard,
De notre couple trop bavard
La science vous est suspecte.
Aussi, sans courir de hasard,
Notre Muse très-circonspecte
Ne fera point de fol écart
Sur ces Arches qu'elle respecte,
Qui, sans doute, périront tard.

Ici, Madame, l'admiration épuisée fai[t] place à une surprise mêlée d'effroi. Il nous fallut plusieurs heures pour considérer ce merveilleux Ouvrage. Imaginez deux montagnes séparées par une riviere, & réunie[s] par ce triple Pont, où la hardiesse le dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusque[s]

sur

ſur l'aqueduc, que nous traverſâmes preſqu'en rampant d'un bout à l'autre,

Offrant un culte romaneſque
A ces lieux dérobés aux coups
De la barbarie Arabeſque ;
Et même échappés au courroux
De ce Pourfendeur giganteſque,
Qui des Romains fut ſi jaloux,
Que ſa fureur détruiſit preſque
Ce que le temps laiſſoit pour nous ;
Examinant à deux genoux
Un débris de Peinture à freſque,
Et d'un œil Anglois ou Tudeſque
Dévorant juſques aux cailloux.

Puis quittant à regret, quoiqu'avec une ſorte de confuſion, un monument trop propre à nous convaincre de la ſupériorité ſans bornes des Romains, nous pourſuivîmes notre route, & ne fûmes plus occupés, après cela, que du plaiſir de revoir bientôt un Ami fort cher, que nous allions chercher de ſi loin. Cette idée flatteuſe fut le ſujet de notre converſation le reſte de la journée. Sur le ſoir, l'approche de Villeneuve fit diverſion à

notre entretien. Du haut de la montagne d'où nous l'apperçûmes, cette jolie Ville paroît être dans la plaine, quoique sur une côte fort élevée. La beauté du paysage & la largeur du Rhône forment le point de vue le plus surprenant & le plus agréable.

C'est ici que du Languedoc
Finit la terre Episcopale :
A l'autre rive, sur un roc,
Est la Citadelle Papale,
Que, sous la clef Pontificale
Les Gens de soutanne & de froc
Défendroient fort bien dans un choc,
Avec une ardeur sans égale,
Contre les troupes de Maroc,
La mer leur servant d'intervalle.

Nous passâmes les deux bras du Rhône, & nous arrivâmes à Avignon, au milieu des cris de joie, & des acclamations d'un peuple immense. N'allez pas croire que tout ce tintamarre se fit pour nous : on célébroit alors dans cette Ville l'Exaltation de Benoît XIV ; les fêtes duroient depuis

trois jours. Nous vîmes la derniere, & ſans doute la plus belle.

Nos yeux en furent éblouis:
L'art, la richeſſe, l'ordonnance
Avoient épuiſé la ſcience
Des Décorateurs du Pays.

Au milieu d'une grande Place,
Douze fagots mal aſſemblés,
D'une nombreuſe populace
Excitoient les cris redoublés.
Tout autour cinquante figures,
Qu'on nous dit être des ſoldats,
Pour faire ceſſer le fracas,
Vomiſſoient un torrent d'injures;
Mais, de peur des égratignures,
Ils crioient, & ne bourroient pas.

Alors les canons commencerent:
Le Commandant, vêtu de bleu,
Aux fuſilliers qui ſe troublerent,
Permit de ſe remettre un peu.
Puis leurs vieux mouſquets ils leverent:
Trente-quatre firent faux feu,
Et quatorze, en tirant, creverent.
Si perſonne ne fut tué,
Ou, pour le moins, eſtropié
Par cette comique décharge,
C'eſt un miracle, en vérité,

Qui mérite d'être atteſté :
Mais nous prîmes ſoudain le large ;
Voyant que l'Alguazil Major
Vouloit faire tirer encor.

Nous entrâmes en diligence
Au Palais de ſon Excellence
Monſeigneur le Vice-Légat.
C'eſt-là que pour Rome il préſide,
Et c'eſt dans ſa Cour que réſide
Toute la pompe du Comtat.
D'abord, ni lanterne ni lampe,
La nuit, n'éclaire l'eſcalier :
Il fallut, pour nous appuyer,
A tâtons, du fer de la rampe,
L'un & l'autre nous étayer.
Après avoir, à l'aventure,
Fait, en montant, plus d'un faux pas ;
Nous trouvons une ſalle obſcure,
Où, ſur quelques vieux matelas,
Quatre Suiſſes de Carpentras
Ne buvoient pas l'eau toute pure ;
Mais rien de plus ne pûmes voir.
Un vieux Prêtre entr'ouvrant la porte
D'un appartement aſſez noir,
Dit : allons vîte, que l'on ſorte ;
Tout eſt couché : Meſſieurs, bon ſoir.

Notre ambaſſade ainſi finie,
Nous revînmes à notre Hôtel,

Où Dieu sçait quelle compagnie
D'une table assez mal servie
Dévora le régal cruel.

La Maîtresse, d'ailleurs polie,
Pour nous exprès avoit trouvé
Un de ces Batteurs de pavé,
Vrais Doyens de Messagerie,
Sur le front desquels est gravé
Qu'ils ont menti toute leur vie.
Il venoit de passer les monts.
Mon Bavard, sans qu'on le semonce,
Faisant & demande & réponse,
Parle d'Eglises, de Sermons,
De Consistoires, d'Audiences,
De Prélats, de Nonains, d'Abbés,
De Moines & de Sigisbés;
De Miracles & d'Indulgences;
Du Doge & des Procurateurs;
Des Francs-Maçons & des Trembleurs;
De l'Opéra, de la Gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan;
De Notre-Dame de Lorette,
Du Sérail & de Kouli-kan;
De Vers & de Géométrie,
D'Histoire, de Théologie,
De Versailles, de Pétersbourg,
Des Conciles, de la Marine,
Du Conclave, de la Tontine,

nous fit entrer insensiblement en Provence.

D'arides chemins, une chaîne de montagnes, des oliviers pour toute verdure: telle est la route qui nous conduisit à Aix, grande & belle Ville qui vaut bien un article à part. Nous vous le réservons, Madame, pour le second Volume de cet Ouvrage mémorable.

Ici finira, en attendant, le bavardage du couple d'anciens Voyageurs, qu'un second passage de la Durance fit enfin arriver au terme de leurs courses, au Château de M....

C'est de ce brûlant rivage,
Dont l'ardente aridité
Offre le pin pour bocage,
Un désert pour paysage,
Par les torrens humecté:
Lieu où l'oiseau de carnage
Dispute au hibou sauvage
D'un roc la concavité:
Un chêne détruit par l'âge,
Noir théâtre de la rage
De plus d'un vent redouté,

Où l'Epoux peu respecté
D'une Déesse volage,
Forge par maint alliage
Les traits de la Deité,
Qui, d'un sourcil irrité,
Etonne, ébranle, ravage
L'Univers épouvanté.
Mais laissons ce radotage
De ce lieu très-peu flatté;
J'ose vous offrir l'hommage
D'un Mortel peu dans l'usage
De trahir la vérité.
Si réunir tout suffrage,
Sans l'avoir sollicité:
Si noblesse sans fierté,
Agrément sans étalage,
Raison sans austérité,
Font un unique assemblage;
Ces traits, votre heureux partage,
Honorent l'humanité.
Hélas! la naïveté
De ce compliment peu sage,
Doit vous plaire davantage
Qu'un discours plus apprêté,
Dont le brillant verbiage
Manque de réalité.
Si de ma témérité
J'ai cru cacher le langage
Sous l'auspice accrédité

De l'agréable Voyage
Qui, par fameux Perſonnage,
Va vous être préſenté,
Pardonnez ce badinage,
Voyez mon humilité :
De l'éclat d'un faux plumage,
Je ne fais point vanité;
La modeſtie, à mon âge,
N'eſt commune qualité.

On vous ment ſur M.... Madame la Comteſſe. L'Auteur, très-véridique d'ailleurs, s'eſt égayé ſur la peinture qu'il fait de lui & de ſes Etats : il vous donne, pour un déſert affreux, un ſéjour auſſi beau qu'il ſoit poſſible d'en trouver dans un pays de montagnes :

Car nous liſons dans des Chroniques,
Qui ne ſont pas encore publiques,
Qu'autrefois le Bon Roi René,
Dans cet aſile fortuné
Faiſoit des retraites myſtiques.
On voit même un canal fort net,
Où, ſans taſſe ni gobelet,
Ce Roi buvoit l'eau vive & pure,
Dont la fraîcheur & le murmure
L'endormoient dans un cabinet

Formé de fleurs & de verdure ;
Et de nos jours une Beauté,
Qui n'étoit rien moins que bigotte,
Avec une sœur peu dévote,
Y chercha l'hospitalité.
C'étoit la fugitive Hortense,
Laquelle, nous dit-on ici,
Sur les rives de la Durance,
Ne pourchassoit pas son mari.

Voilà ce que c'est que ce lieu si fort défiguré par son Seigneur. Que ne peut-on vous faire connoître aussi, telle qu'elle est, la Dame du Château ! Cette entreprise passe nos forces : il est difficile de bien louer ce qui est véritablement louable. Peindre Madame la Marquise de M.... c'est peindre la douceur, la raison, les bienséances & la vertu même.

Oh, pour cette fois, taisons-nous !
Dieu vous garde, aimables Epoux
Que chacun chérit & révere !
De notre long Itinéraire
L'ennui retombera sur nous,
S'il n'a le bonheur de vous plaire.

## SECONDE LETTRE

*A M*** Le 28 Octobre 1740.*

Imaginez trois Voyageurs,
Et qui pourtant ne sont menteurs,
Qu'une voiture délabrée,
Par deux maigres chevaux tirée,
Pendant trois jours a fracassés,
Disloqués, meurtris & versés
Jusqu'à certain lieu plein d'ornieres,
Où lesdits chevaux morts de faim,
Malgré mille coups d'étrivieres,
Se sont arrêtés en chemin,
Nous faisant clairement comprendre
Qu'ils avoient assez voyagé;
Que de nous ils prenoient congé,
Et qu'ils nous prioient de descendre.

Jugez donc, après ce cadeau,
De quel air, sans feu ni manteau,
Par une nuit très-pluvieuse,
Notre troupe, fort peu joyeuse,
Traversant à pied maint côteau,
Au bout d'une route scabreuse,
Parvient enfin jusqu'au Château.
Peignez-vous, dans cette aventure,
Trois têtes dont la chevelure,

Distillant l'eau de toures parts,
Imite assez bien la figure
Des Scamandres & des Saugars.

Voilà, Madame, le portrait au naturel d'un Marquis fort aimable, d'un Sénateur qui ne peut se louer lui-même, parce qu'il tient la plume, & d'un joli Cavalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous arrivons; & mon premier soin, dans l'attirail que je viens de vous décrire, est d'obéir à vos ordres. Ma premiere Gazette a eu le bonheur de vous plaire : je vais risquer la seconde, avec l'aide de mes Compagnons.

Demain nos Muses reposées,
Fraîches, vermeilles & frisées,
Mettront d'accord harpes & lut,
Et vous payeront leur tribut.

*28 Octobre 1740.*

Nous voici bien éveillés, quoiqu'il ne soit que midi. L'attelier est prêt : nous commençons sans préambule.

Victimes de notre curiosité, nous partîmes le 15 de ce mois. La description de

notre équipage paroît propre à être placée dans un Ouvrage fait uniquement pour vous amuser.

Toi qui crayonnes en pastel,
Viens, accours, Muse subalterne;
Peins-nous partans d'un vieux Châtel,
Plus fiers que Gendarmes de Berne!
Et toi, railleur universel,
Dieu polisson, je me prosterne
Devant ton agréable autel!
Ton influence me gouverne:
Pere heureux de la baliverne,
Prête à ma Muse ce vrai sel,
Dont tu sçus enrichir Miguel,
Et priver tout Auteur moderne.

Tel qu'en sortant de Toboso,
Le sieur de la Triste-Figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,
Courut, suivant son vertigo,
Aux moulins servir de monture:
De même, en piteuse volture,
Chacun de nous criant, ho, ho,
Bravant & chûte & meurtrissure,
Voulut faire troter Clio.
Pour moi, trop foible par nature,
J'osai, chétive créature,

Me plaindre autrement qu'*in petto*.
Soit respect de la Prélature,
Ou devoir de Magistrature,
Nul autre n'osa faire écho.

L'abbé seul perdit l'équilibre :
Mais avant que d'en venir là,
Pour se défendre en homme libre,
Il tendit veine, nerf & fibre ;
Mais sa bête, enfin, l'entraîna.

Nous n'eûmes que la peur de son accident :

Il sçut s'en tirer à merveille,
Et troqua son maudit bidet
Contre une bête à longue oreille,
Qui n'est ni lievre, ni baudet.

Les Espagnols, gens, selon eux, fort sages, estiment infiniment ce genre de monture, & l'Abbé pourroit certifier qu'ils n'ont pas tort. Quoi qu'il en soit, l'équipage que je viens de vous détailler, nous conduisit au Château de la Tour d'Aigues, Monument, dit-on, de l'Amour & de la Folie.

Le nom seul des deux ouvriers
Ne préviendra pas pour l'ouvrage :

Ce couple n'est pas dans l'usage
De suivre des plans réguliers;
Et ce seroit sottise pure
De les prendre pour nos maçons,
S'il falloit, par leurs actions,
Juger de leur architecture.

Mais ils ont eu le bon sens de choisir un habile Architecte pour bâtir la maison de la tour. D'autres vous en feroient une brillante description: plus d'un Voyageur vous parleroit de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte, des fossés profonds, revêtus de pierres, & pleins d'eau vive, dont le Château est environné; d'une façade estimée des Connoisseurs; enfin, d'une fort belle tour quarrée, qui s'éleve au-dessus de deux grands corps de logis, & qu'on assure avoir été construite par les Romains.

Ma Muse, en rimes relevées,
Pourroit vous tracer dans ses Vers,
Des bosquets bravans les hivers
Sur des voûtes fort élevées:
Tels qu'aux dépens de ses sujets,
Jadis une Reine Amazone

En fit planter à Babylone,
Sur le faîte de son Palais.

Laissons ce détail à deux Peintres d'architecture & de paysages, ou à des faiseurs de Romans : mais vous ne serez peut-être pas fâché de sçavoir à qui la Provence est redevable de ce Bâtiment, qui fait une des curiosités de cette Province : c'est au Baron de Sental. Ce Gentilhomme l'avoit destiné pour être l'habitation d'une Princesse, dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or ce Baron de Sental
Fut épris d'une Héroïne
Qui lui donna maint rival,
Voyageant en pélerine,
Tantôt bien, & tantôt mal :
Villageoise ou Citadine,
Promenant son cœur banal,
De la Cour de Catherine,
A quelqu'endroit moins Royal.
Cette Dame de mérite
Fut la Reine Marguerite ;
Non celle à l'esprit badin,
Qui des tendres amourettes
Des Moines & des Nonnettes

A fait un recueil malin,
Mais sa niéce tant prônée,
Dont notre bon Roi Henri
Fut, pendant plus d'une année,
Le très-affligé mari;
Et qui, plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son ame
Le Commandement Divin
De l'amour pour le Prochain.

On trouve dans mille endroits du Château les Chiffres de la Reine & du Baron, accompagnés de trois mots latins que je vais vous citer en original, pour faire parade d'érudition: *Satiabor, cùm apparuerit.* Si j'osois vous traduire ce latin, vous avoueriez, Madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Au demeurant, la gentille Princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau;
Et le Baron, qui l'attendoit sans cesse,
En fut pour les frais du Château.

En quittant la Tour, nous prîmes une route qui nous conduisit dans un Pays assez bizarre pour exercer le pinceau d'un Voyageur. Au sortir d'un précipice, où

nous courûmes une eſpece de danger, nous entrâmes dans un chemin reſſerré entre deux montagnes eſcarpées. Ce défilé s'élargit dans quelques endroits, & devient alors auſſi agréable que le vallon le plus cultivé. On découvre de temps en temps, à travers les ouvertures du rocher, des emplacemens qui reſſemblent aſſez à de grandes cours de vieux Châteaux, entourées de hautes murailles.

Du temps des Chevre-pieds cornus,
Les Sylvains, les Faunes velus
Habitoient ce réduit ſauvage.
C'eſt-là qu'au-jour du carnaval,
Silene & Pan donnoient le bal
Aux Driades du voiſinage.

Ce lieu n'eſt plus auſſi profané : des Miſſionnaires zélés y ont fait graver de toutes parts, ſur les arbres & ſur les pierres, des paſſages tirés de l'Ecriture, & de petites Sentences propres à édifier les Paſſans.

Nous nous trouvâmes le ſoir aux portes d'Apt. Sçaviez-vous, Madame, qu'il y eût

une Ville d'Apt ? & sçavez-vous ce que c'est que la Ville d'Apt ? Nous serions fort embarrassés de vous le dire.

Lorsque nous y sommes entrés,
Les Cieux n'étoient point éclairés
Par la Lune ni les étoiles :
Et quand nous en sommes sortis,
L'Aurore & l'Epoux de Procris
Etoient encore dans les toiles.

Tout ce que nous pouvons faire en faveur de la Ville d'Apt, c'est de la supposer grande, belle, peuplée, riche & bien habitée : car, en bonne politique, il faut vanter les Pays où l'on voyage.

Nous arrivâmes, cette même matinée, à Vaucluse. C'est un de ces lieux uniques, où la nature a voulu se singulariser. Il paroît avoir été fait exprès pour la Muse de Pétrarque. Ce fameux vallon est terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, & qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de pierre, sous une voûte naturelle, que son obscurité rend

effrayante à la vue, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la riviere appellée *la Sorgue*. Un amas considérable de rochers forment une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement par des conduits souterrains, du bassin de la fontaine, dans le lit où elle commence son cours; mais, dans le temps de sa crue, qui arrive, nous dit-on, aux deux équinoxes, elle s'éleve impétueusement au-dessus d'une espece de mole, dont un Voyageur Géometre auroit mesuré la hauteur.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroucés,
D'une écume blanche & bleuâtre.
La chûte & le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt, moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette Fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.

Le long des campagnes fleuries,
Sur le fable & fur les cailloux,
Elle careffe les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle fouffre fans peine
Que mille différens canaux
Divifent au loin, dans la plaine,
Le tréfor fécond de fes eaux.
Son onde toujours épurée,
Arrofant la terre altérée,
Va fertilifer les fillons
De la plus riante Contrée
Que le Dieu brillant des Saifons,
Du haut de la voûte azurée,
Puiffe échauffer de fes rayons.

Le chemin qui nous mena du Village à la fontaine, eft un fentier étroit & pierreux, que la curiofité feule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devoient fouffrir de cette promenade, & le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la foutenir.

Mais ce fentier, tout efcarpé qu'il femble,
Sans doute Amour l'adouciffoit pour eux;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux Amans qui voyagent enfemble.

Aprés avoir aſſez examiné la fontaine, nous livrâmes le Chevalier & l'Abbé à la merci de notre Guide. Nous avions apperçus une grotte dans un angle de la montagne : nous crûmes que les deux Héros de Vaucluſe pourroient bien y avoir laiſſé quelque trace de leurs amours. Depuis l'aventure d'Enée & de Didon, toutes les grottes ſont ſuſpectes. Celle-ci, diſions-nous, a peut-être rendu le même ſervice à Laure & à Pétrarque. Au moins y trouverons-nous quelque Chanſon ou quelque Sonnet : le bon homme en mettoit partout. En faiſant ces réflexions, nous parvînmes, non ſans peine, à l'entrée de la caverne. Nous y entrevîmes auſſitôt une figure humaine, qui s'avançoit gravement vers nous,

La barbe longue, la peau biſe,
Un gros volume dans les mains,
Une mandille noire & griſe,
Et le cordon autour des reins.
C'eſt, dîmes-nous, un Solitaire
Qui pleure ici ses vieux péchés :
Bon jour, notre Révérend Pere !

Vous voyez dans votre taniere
Deux Etrangers qui sont fâchés
D'interrompre votre priere.
Qu'est-ce donc, insolens ? Eh quoi !
Est-ce ainsi qu'on me rend visite ?
Osez-vous, sans pâlir d'effroi,
Prendre pour un coquin d'hermite,
un Personnage tel que moi ?
Je suis . . . . . . . . . . .

Nous avions oublié, Madame, de vou
demander un profond secret sur cette hist
toire : on nous traiteroit de visionnaires
Nous vivons dans un siecle d'incrédulité
où les apparitions ne font pas fortune
cependant, foi de Voyageurs, rien n'e
plus vrai que celle-ci.

Je suis, nous dit d'un air rigide,
Ce Vieillard au maigre menton,
Le Contemporain de Caton,
Des Gaulois l'Oracle & le Guide,
Le Grand-Prêtre de ce Canton;
Pour tout dire, enfin, un Druide.

Vous un Druide, Monseigneur !
Reprîmes-nous avec grand peur.

Ne soyez plus scandalisée, Madame, d

ce mouvement de crainte : l'idée ſeule de rencontrer des Druides dans la forêt de Marſeille, fit trembler l'armée de Céſar.

Ne vous mettez pas en colere,
Illuſtre Evêque des Gaulois,
Que votre grandeur débonnaire
Nous pardonne pour cette fois!
Demeurez en ſanté parfaite
Dans votre lugubre retraite;
Nous n'y retournerons jamais:
Et n'allez pas vous mettre en tête
De nous réſerver pour la fête
De votre vilain Teutatès.

Le Pontife ſe mit à rire:
Allez, je ne ſuis pas méchant;
Je connois ce qui vous attire,
Et vous aurez contentement.
Vous ſçaurez, ſans paſſer la barque
Où l'on entre privé du jour,
Comment Laure & ſon cher Pétrarque,
Dans ce délicieux ſéjour,
Plus contens que Reine & Monarque,
A petit bruit faiſoient l'amour.

Ses promeſſes ne furent vaines;
Il fit un cercle, il y tourna.
Par trois fois l'Olympe tonna;
Le rocher entr'ouvrit ſes veines;

Et par des routes ſouterraine,
Un tourbillon nous entraîna.

Cette opération magique nous conduiſit au plus beau lieu que l'imagination puiſſe ſe figurer. Une Nymphe, avertie ſans doute par le ſignal, vint nous recevoir.

Teint frais, œil vif, bouche vermeille,
Un bouquet de fleurs ſur le ſein;
Chapeau de paille ſur l'oreille,
Et tambour de Baſque à la main.

Venez, dit-elle : cet aſile,
Que vous n'habiterez jamais,
N'eut, dans ſon enceinte tranquille,
Qu'un ſeul couple d'Amans parfaits.
Toujours heureux, toujours fidelles,
Laure & Pétrarque dans ces lieux,
Dans leurs careſſes mutuelles
Ont fait cent fois envie aux Dieux.
Mais déjà votre ame eſt émue
De l'image de leurs plaiſirs :
L'Amour exauça leurs déſirs
Par-tout où s'étend votre vue.
Tantôt au pied de ce côteau,
Près de ces ondes qui jailliſſent ;
Souvent ſous cet épais berceau
Que ces orangers embelliſſent ;

Ici, quand le flambeau du jour
De ses feux brûloit la verdure :
Plus loin, quand la nuit, à son tour,
Venoit rafraîchir la Nature.
Lisez en caracteres d'or,
Sur ces Portiques, sur ces marbres,
Ces Vers plus expressifs encor
Que ceux qu'Angélique & Médor
Gravoient ensemble sur les arbres.

Eh quoi! dîmes-nous avec surprise, sont-ce-là ces chastes amours dont le Poëte Italien nous berce dans ses Sonnets & dans ses Chansons?

Et que deviendra la morale
Que, dans ses triomphes pieux,
Sa Muse, en Vers religieux,
Avec emphase nous étale!

Elle est toujours bonne pour la théorie; repliqua notre Conductrice; d'ailleurs il y a plus de quatre cents ans que Pétrarque & Laure s'aimoient.

C'étoit alors la mode de se taire :
Un indiscret n'auroit pas été cru;
Et dans ce siecle, le mystere
Passoit hautement pour vertu.

On évitoit les mouvemens extrêmes,
Les vains discours, les éclats imprudens.
Pour amis & pour confidens,
Deux jeunes cœurs n'avoient alors qu'eux-mêmes.
Pétrarque, enfin, sçavoit jouir tout bas:
Favorisé sans le faire connoître,
Et d'autant plus heureux de l'être,
Qu'on croyoit qu'il ne l'étoit pas.

Faites votre profit de cela, continua-t'elle, s'il en est encore temps. Adieu; pour des mortels vous avez eu une assez longue audience d'une Nymphe: retournez rejoindre vos Camarades, & ne dites au moins que ce que vous avez vu. A ces mots nous fûmes enveloppés d'un nuage qui nous reporta d'un clin d'œil à Vaucluse. Nous remontâmes à cheval. Notre Voyage dans les plaines du Comtat, ne fut, de notre part, qu'un cri d'admiration. Les canaux tirés de la Sorgue, nous suivoient par-tout, & nous répétions continuellement comme en chœur d'Opéra:

Lieux tranquilles, ondes chéries,
Nymphe aimable, flots argentés!
Ranimez l'émail des prairies

Fontaine ! vos rives fleuries,
Ces arbres sans cesse humectés,
Séjour des oiseaux enchantés,
Nous rappellent les bergeries,
Lieux autrefois si fréquentés,
Et dont les touchantes beautés
Ne sont plus qu'en nos rêveries.

Nous aurions voulu nous arrêter à Lille; le temps ne nous le permit pas. Nous eûmes cependant le loisir d'en considérer la délicieuse situation. C'est un terroir que la nature & le travail se disputent l'honneur d'embellir. La Sorgue, qui dans tout son cours ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe entierement la Ville de ses eaux.

C'est, dit-on, dans ses murs célebres,
Que le malin sçut autrefois
Faire glisser dans le harnois
D'un Poëte entendant ténebres,
D'un fol amour le feu Grégeois.

C'est en effet à Lille que Pétrarque vit, pour la premiere fois, à l'Office du Vendredi Saint, l'Héroïne que ses Vers ont rendue immortelle : nous sommes même

persuadés que la beauté du Pays a eu autant de part à ses retours fréquens, que la constance de sa passion. On ne peut rien imaginer de plus séduisant que cette partie du Comtat : des champs fertiles, plantés comme des vergers, des eaux transparentes, des chemins bordés d'arbres.

Tel fut, sans doute, ou peu s'en faut,
Le lieu que la main du Très-Haut
Orna pour notre premier Pere ;
Jardin, où notre chaste Mere,
Par le diable prise en défaut,
Trahit son Epoux débonnaire ;
Par quoi ce Doyen des maris
Vit ses jours doublement maudits,
Et murmura, dit-on, dans l'ame,
D'être chassé du Paradis,
Sans y pouvoir laisser sa Femme.

Nous fûmes coucher à Cavaillon, & nous y arrivâmes assez de bonne heure pour pouvoir parcourir les promenades & les dehors de la Ville, qui sont agréablement ornés. Le lendemain il fallut nous résoudre à quitter cet admirable Pays : nous en sortîmes en passant la Durance, & ce

fut en mettant le pied dans le bateau, qu'un de nous entonna pour les autres :

Adieu, plaines du Comtat,
Beaux lieux que la Sorgue arrose ;
Adieu : mille fois béat
Ce Mortel qui se repose
Dans votre charmant Etat !
Loin de l'orgueilleux éclat
Qui souvent aux sots impose ;
Loin de la métamorphose
Du Fermier & du Prélat,
Tout est soumis à sa glose,
Hors le bon Vice-Légat
Qu'il doit respecter pour cause.

Le soleil couchant nous vit arriver à Aix. Il y eut, ce jour-là, deux entrées remarquables dans cette Ville ; celle d'un Cardinal, & la nôtre. Vous jugez bien, après la peinture du départ de M.... qu'il y avoit de la différence entre nos équipages, & ceux de l'Eminence. M. le Cardinal d'Auvergne venoit de faire un Pape ; & nous, de rendre visite aux Druides & aux Nymphes. Un quart d'heure de grotte enchantée vaut bien six mois de Conclave.

Quoi qu'il en ſoit, le même inſtant nous raſſembla tous à Aix : nous y entrâmes par ce Cours ſi renommé,

Que les balcons & portiques
De vingt Hôtels magnifiques
Ornent en divers endroits.
Ces lieux, dit-on, autrefois
Etoient vraiment ſpécifiques
Pour rendre plus prolifiques
Les moitiés de maints Bourgeois :
Mais, maintenant moins Gaulois,
Ils ſçavent mieux les rubriques ;
Et les maris pacifiques
Reçoivent l'ami courtois
Dans les foyers domeſtiques.
Quelques arbres inégaux,
Force bancs, quatre fontaines,
Décorent ce long enclos
Où gens qui ne ſont pas ſots,
De nouvelles incertaines,
Vont amuſer leur repos.

Voilà une aſſez mauvaiſe plaiſanterie, que nous vous livrons pour ce qu'elle vaut. A parler vrai, la Capitale de la Provence eſt également au-deſſus de la critique & de la louange. Nous l'avons vue dans un

temps où les campagnes sont peuplées aux dépens des Villes : mais nous avons jugé de ce qu'elle doit être, par la maison de M. & de M$^{de}$. de T . . . . qui occupent les premieres places de la Province, & qui sont faits l'un & l'autre pour les remplir au gré des Citoyens & des Etrangers.

Le Ciel, de plus, mit un essaim de Belles
Dedans ces murs qu'on ne peut trop vanter :
Si Dieu les fit, ou tendres, ou cruelles,
Sur ce point-là je ne puis vous citer
Discours, Chansons, Chroniques, ni Nouvelles ;
Fors que pourtant je dois vous attester,
Sur le récit de maints Auteurs fidelles,
Que point ne faut séjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-temps les regretter.

Aussi, Madame, prîmes-nous notre parti en gens de précaution : nous ne demeurâmes que deux jours & demi à Aix.

Nous voici enfin à Marseille. C'est une de ces Villes dont on ne dit rien pour en avoir trop à dire. Elle ne ressemble point aux autres Villes du Royaume. Sa beauté lui est particuliere. Ses dehors même & ses environs ne sont pas moins singuliers : c'est

un nombre infini de petites maisons qui n'ont, à la vérité, ni cour, ni bois, ni jardin, mais qui composent, en total, le coup-d'œil le plus riant qu'il y ait peut-être au monde. Que l'aspect de ce Port est frappant!

Telles jadis, en Souveraines,
Occupoient le trône des mers,
Cartage & Tyr, puissantes Reines
Du commerce & de l'Univers.
Marseille, leur digne rivale,
De toutes parts, à chaque instant,
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez, soir & matin,
Le Hollandois, le Levantin,
L'Anglois sortant de ces demeures
Où le Laboureur, l'Artisan
N'ont jamais vu, pendant trois heures,
Le soleil pur quatre fois l'an;
Le Lapon qui naît dans la neige,
Le Moscovite, le Suédois,
Et l'Habitant de la Norwege,
Qui souffle toujours dans ses doigts.
Là, tout esprit qui veut s'instruire,
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil, on voit, on admire,

Sous ce millier de Pavillons,
Royaume, République, Empire;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les Nations.

M. d'H...., Intendant des Galeres, chez qui nous dînâmes le lendemain de notre arrivée, nous fit voir, dans le plus grand détail, les parties les plus curieuses de l'Arsenal. La Salle d'armes est fort belle; ce sont deux grandes galeries qui se coupent en croix. Les murailles en sont revêtues d'espaliers de fusils & de mousquetons. D'espace en espace s'élevent avec symétrie des pyramides de sabres, d'épées, de bayonnettes d'une blancheur éblouissante. Les plafonds sont décorés, d'un bout à l'autre, de soleils composés de même, c'est-à-dire, de rayons de fer. On a mis, aux extrémités de la salle, de grands trophées de tambours, de drapeaux & d'étendards, qui paroissent gardés par des représentations de Soldats armés de toutes pieces.

Ces lieux où reposent les dards
Que la mort fournit à la gloire,

Offrent ensemble à nos regards
L'horrible magasin de Mars,
Et le Temple de la Victoire.

Après le dîner, M. d'H...., dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût & la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au Château d'If, qui est à une lieue en mer. Les Voyageurs veulent tout voir.

Nous fûmes donc au Château d'If:
C'est un lieu peu recréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un Soldat maladif,
Qui, de Guerrier jadis actif,
Est devenu Garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif,
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.

Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du Château d'If!

Nous regagnâmes le Port à l'entrée de la nuit, fort satisfaits, si ce n'étoit du Château d'If, au moins de notre promenade sur mer.

C'est ici que l'Abbé nous quitta. Nous devions partir pour Toulon avant le jour, & lui pour la petite Ville de Sallon, où il a dû présenter son offrande & la nôtre au tombeau de Nostradamus. Il y eut de l'attendrissement dans notre séparation.

Adieu, disions-nous sans cesse,
Ami sincere & flatteur,
Héros de délicatesse,
Dont le liant enchanteur
Fait badiner la sagesse,
Fait raisonner la jeunesse,
Et parle toujours au cœur.

Le jour suivant, nous fûmes nous rassasier du coup d'œil ravissant des côtes d'Hyeres. Il n'est pas de climat plus riant, ni de terroir plus fécond : ce ne sont partout que des citroniers & des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Hespérides
Présentoit moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides
De leur éblouissant trésor.
Vertumne, Pomône, Zéphire,
Avec Flore y regnent toujours :
C'est l'asile de leurs amours,
Et le Trône de leur Empire.

Nous apprîmes à Hyeres, car on s'instruit en voyageant, l'effet que produisent dans l'air les caresses du Dieu des Zéphirs, & de la Déesse des Jardins. Vous sçavez, Madame, qu'en approchant du Pays des orangers, on respire de loin le parfum que répand la fleur de ces arbres. Un Carthésien attribueroit peut-être cette vapeur odoriférante au ressort de l'air ; & 1 Newtonien ne manqueroit pas d'en fai

honneur à l'attraction. Ce n'eſt rien de tout cela :

Quand, par la fraîcheur du matin,
La jeune Flore réveillée
Reçoit Zéphire ſur ſon ſein,
Sous les branches & la feuillée
De l'oranger & du jaſmin,
Mille roſes s'épanouiſſent ;
Les gazons plus frais reverdiſſent :
Tout ſe ranime ; & chaque fleur,
Par ces tendres Amans foulée,
De ſa tige renouvellée
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltige avec grace
Un eſſaim de Zéphirs légers :
L'Amour les ſuit, & s'embarraſſe
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une ame enflammée,
Couvre ſon Amante pâmée
De ſes baiſers audacieux :
Leur couche en eſt plus parfumée ;
Et dans cet inſtant précieux,
Toute la plaine eſt embaumée
De leurs tranſports délicieux.

Le lever de l'Aurore & le coucher du Soleil ſont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaiſons. Les jardins d'Hyeres

ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un entr'autres qu'on dit valoir communément en fleurs & en fruits jusqu'à vingt mille livres de rente, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas.

Nous revînmes coucher le même jour à Toulon; le lendemain nous préparoit un spectacle admirable. Nous allâmes, dès le matin, dans le parc, pour voir lancer à la mer un vaisseau de guerre de quatre-vingts pieces de canon. Cette masse terrible n'étoit plus soutenue que par quelques pieces de bois, qu'on nomme en terme de marine, *Epontilles*. On les ôte successivement: elle porte enfin, sur son propre poids, dans un lit de madriers enduits de graisse: un homme alors, fort leste, abat un pieu qui retient encore le navire.

Au bruit des cris perçans qui s'élevent dans l'air,
La machine s'ébranle, & fend comme l'éclair.
Tout s'éloigne, tout fuit: de sa route enflammée,
Le matelot tremblant respire la fumée.
Le rivage affaissé semble rentrer sous l'eau;
L'onde obéit au poids du rapide vaisseau.
La mer, en frémissant, lui cede le passage;

voIe, & ſur les flots que ſa chûte partage,
e ſes liens rompus diſperſant les débris,
'empare fiérement des gouffres de Thétis.
infi, quand ſur les pas d'un Héros intrépide,
a Grece menaçoit les bords de la Colchide,
Des Arbres de Dodone entraînés ſur les mers,
'aſſemblage effrayant étonna l'Univers.
De ſes antres obſcurs en vain l'affreux Borée
ccourut en furie au ſecours de Nerée;
e vaiſſeau, fier vainqueur & des vents & des flots,
ccoutuma Neptune au joug des matelots.

Après cela, Madame, quelque part qu'on ſoit, il faut fermer les yeux ſur tout le reſte, & partir; c'eſt ce que nous fîmes ſur le champ, quoiqu'avec regret. Nous quittions M. le Chevalier de M... non pas notre Compagnon de voyage, mais ſon frere aîné, jeune marin de vingt-trois ans, qui joint, à beaucoup de ſçavoir & d'expérience dans ſon métier, le caractere le plus doux & le plus aimable. Il avoit été pendant trois jours notre Patron. Je me diſpoſois à vous ébaucher ſon portrait; deux importuns qui ſe croient en droit de faire les honneurs de ſa modeſtie, parce

qu'ils sont ses freres, m'arrachent la plume des mains.

Heureusement pour vous, Madame, nous n'avons plus rien à conter. Nous partons de M.... mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous assurer moi-même, dans peu de jours, de mon très-humble respect, & de vous présenter

Un Mortel qui de vos suffrages
Depuis long-temps connoît le prix;
Le compagnon de mes voyages,
Et l'Apollon de mes Ecrits.

Je suis, &c.

Vous avez cru la besogne finie:
Voici pourtant une apostille en bref,
Ou bien en long, dont j'ai l'ame marrie.
Si, par hasard, quelque méchant génie
Vous déroboit ce fruit de notre chef,
Pour lui causer en public avanie,
Ce qui pourroit nous porter grand méchef;
Avertissons tout Lecteur débonnaire
Que ce n'est pas voyage de long cours,
Et qu'en dépit du Censeur très-sévere,
Qui ne comptoit ni quarts d'heures, ni jours,
Très-fort le temps importe à notre affaire.

*Par* M. Lefranc de Pompignan.

# MA PATRIE,

## ÉPITRE

## AU PERE PAPON

## DE L'ORATOIRE,

## HISTORIOGRAPHE DE PROVENCE.

Je vais donc habiter le toit qui m'a vu naître !
Je vais vous parcourir, lieux chers à mon amour !
O jour de mon départ, hâte-toi de paroître,
Une Mere m'attend dans cet heureux séjour !
Une Mere ! à ce nom comme mon cœur palpite !
Je crois déjà la voir, l'entendre, l'embrasser ;
Oui, dans ses bras ouverts l'amour me précipite,
Sur son sein maternel elle accourt me presser.

Touchante illusion qu'enfante l'espérance,
Ainsi jusqu'à ce jour, si lent pour mon ardeur,
Puisses-tu, prolongeant une agréable erreur,
Charmer mes longs ennuis & mon impatience !
Fais revivre pour moi la pure jouissance
Des innocens plaisirs, sources du vrai bonheur :

Rappelle-moi les goûts, les jeux de mon enfance;
Et le premier ami qui conſola mon cœur.

Je me place à l'inſtant, où du haut des montagnes (*)
Tout-à-coup s'offre à moi le vaſte azur des mers;
Marſeille eſt à mes pieds ceinte des flots amers,
Et couronnée au loin de riantes campagnes.
Quel immenſe horizon ſe préſente à mes yeux!
Quel ſpectacle impoſant & quels pompeux prodiges!
Amour de la Patrie! ah! ſans tes doux preſtiges,
Ces lieux feroient encor les plus ſuperbes lieux.
Toutes les nations viennent leur rendre hommage.
Je vois cent pavillons flottans au gré des airs:
Byſance & Pétersbourg, & Pekin & Carthage,
Ont fait de ce beau Port, l'ame de l'Univers.

Sœur antique d'Athene, oh! dis quelle eſt ta joie,
Quand tu vois réunis l'Ibere, le Breton,
L'Habitant de Memphis & celui de Kanton,
T'apporter en tribut les perles & la ſoie,
Les métaux précieux que le Pérou t'envoie;
Les moiſſons de Moka, les vaſes du Japon,
Le caillou qui s'épure aux mines de Golconde,
Et les purs végétaux, charme ou ſalut du monde,
Que ces nouveaux Typhis, défiant mille morts,
Des bouts de l'Univers raſſemblent ſur tes bords.
Semblable au cœur humain, qui, ſource de la vie,

(*) Cette magnifique perſpective, unique peut-être dans l'Univers, s'appelle la VISTE.

La lance en jets de pourpre, & ranime nos corps;
Tu répares les maux de la France affoiblie,
En tout temps, dans fon fein circulent tes tréfors.

O! qui m'arrêtera fous ces grottes humides,
Qu'habitent le filence & le calme & le frais,
Et d'où l'œil fuit le cours de ces voiles rapides
Qui de tous les climats rapprochent les bienfaits?
Quand verrai-je voguer ces légeres Chaloupes,
Dont le Myrte couronne & les mâts & les poupes!
Le rire, en longs éclats, les chants & les concerts,
Au bruit des Tambourins fe mêlent dans les airs.
Que j'aime à contempler la gaîté franche & vive
Du Peuple, ami des jeux, qui danfe fur la rive!
Ses geftes, fes regards refpirent le plaifir.
Si le fort fit couler les beaux jours de ma vie
Loin des champs fortunés d'une terre chérie,
J'aurai du moins, j'aurai la douceur d'y mourir!
Eft-il dans l'Univers des humains plus aimables,
Plus dignes d'être aimés, à leur Roi plus foumis?
Prompts, extrêmes, légers, mais de vice incapables,
Ils ont tous les talens, *& le don d'être amis.*

Idolâtre des arts, amant de fa patrie,
Ainfi, ce peuple grec, dont nous fommes iffus;
Vif, enjoué, fenfible, au cœur plein d'énergie,
Eut de légers défauts, & de grandes vertus.

Fais-les connoître, ô toi! dont le burin fidelle
Trace les grands tableaux de leur gloire immortelle.
*Clio!* place ton nom parmi les fameux noms

Des *Ruffis* (*), des *Salviens* (**), des *Guis* (***), des *Mascarons* (****),
Tu ferois, par tes Vers, le rival de *Petrarque*,
Sois plutôt, tu le peux, & Tacite & Plutarque.
Moi, cependant, peu né pour de si hauts emplois,
Moi qui ne sçais chanter que les fleurs & les bois,
Je te verrai, couvert d'une noble poussiere,
D'abord atteindre au but de ta docte Carriere.

Ah! si je possédois, comme toi, le crayon
Que *Barthe* consacroit au vainqueur de Mahon,
Je peindrois de Toulon les forces triomphantes,
L'ardeur de nos guerriers, leurs enseignes flottantes;

(*) Ruffi, (Antoine de) Conseiller d'Etat, Auteur d'une très-bonne Histoire de Marseille & des Comtes de Provence. A sa vaste érudition, il joignit l'intégrité la plus délicate. Etant Membre de la Sénéchaussée de sa Patrie, & se reprochant de n'avoir pas assez approfondi la cause d'un Plaideur, dont il étoit Rapporteur, il lui remit la somme de la perte de son procès.

(**) Salvien, célebre Prêtre de Marseille, qui s'acquit une telle réputation par sa science & par sa piété, qu'il fut nommé le maitre des Evêques.

(***) Auteur du Voyage Littéraire de la Grece, ouvrage charmant, fruit des connoissances & de l'enthousiasme d'un Citoyen plein de sensibilité, de talent & d'érudition.

(****) Jules Mascarons, de l'Oratoire, Evêque de Tulles, l'un des plus célebres Prédicateurs du dix-septieme siecle : ses Oraisons Funebres balancerent d'abord celles de Bossuet.

On

On entendroit l'airain tonnant de toutes parts,
Et Neptune pour nous, conspirant avec Mars,
Pour abaisser l'orgueil de ces fiers Insulaires,
Usurpateurs des mers & tyrans de leurs freres.
Debout sur un rocher, & ma lyre à là main,
Pendant que nos vaisseaux, d'une proue assurée,
Fendroient heureusement les plaines de Nerée,
Le sein tout agité d'un délire divin,
Je pourrois élever ma voix patriotique,
Et chanter, en ces Vers, la liberté publique.

« Mere de nos vertus, ame des grands travaux;
» Liberté! romps le joug que forgeoient nos rivaux!
» Balance des Etats la force & l'équilibre,
» Souris au nouveau monde, & rends son peuple libre.
» Que tes plus beaux autels s'élevent à Boston!
» Liberté! tu n'es point un factieux démon,
» De toute autorité destructeur fanatique,
» Et plus que les tyrans farouche & despotique;
» Non, tu n'es à mes yeux, que le sage pouvoir
» De faire en tous les temps ce que l'on doit vouloir.

» Regne à *Philadelphie*, où l'on sent tes vrais charmes,
» De son peuple indompté fais triompher les armes;
» Déesse, & qu'Albion te perdant pour jamais,
» Nous voye, en frémissant, jouir de tes bienfaits....
» Le bronze tonne au loin.... *d'Estaing*, couvert de gloire,
» Vole avec ses François de victoire en victoire,

» Tandis que le Breton, tremblant pous ses foyers,
» Voit cingler cent vaisseaux chargés de nos Guer-
riers.
» Les temps sont arrivés, l'Amérique respire:
» Leve un front triomphant, Reine de cet Empire,
» Cité du sage *Penn!* Francklin défend tes droits,
» Et tu vas ne dépendre enfin que de tes loix ».

Je dirois: & les vents des Royaumes liquides
Porteroient mes accens aux chœurs des Néréides:
Aimables Déités! oh! peut-être qu'alors
Je vous verrois sourire à mes premiers accords.
Si mes chants à vos yeux ne pouvoient trouver
grace,
Nymphes, je descendrois des hauteurs du Parnasse;
Et rentrant dans nos bois d'orangers toujours verts,
Occupé désormais de plus douces pensées,
Sur nos rives, de fleurs, de mousse tapissées,
*Delille* m'apprendroit l'art perdu des beaux Vers.
Heureux! si, comme lui, célébrant la Nature,
J'en sçavois retracer les charmes inconnus,
Comme on peint de Vénus la magique ceinture,
Ou plutôt, en effet, comme on ne la peint plus.
Je formerois au moins quelques pas sur vos traces,
Poëtes enchanteurs, ingénus Troubadours,
Qui sçûtes les premiers intéresser les graces,
Et Chantres des plaisirs, chasser l'ennui des Cours!
Aux bords charmés du Var, de l'Adour & du Rhône,
Le myrte & le laurier ne croissoient que pour vous.

Dans vos jardins brillans de l'éclat le plus doux,
L'Italie a cueilli les fleurs de fa Couronne ;
Les beaux arts parmi nous rallumoient leurs flambeaux ;
Parmi nous préludoient les lyres immortelles,
Qui frappoient l'Apennin de leurs accords nouveaux.
Oui, le Dante (*) nous doit le feu de fes pinceaux,
Pétrarque (**) fes chanfons, Bocace fes nouvelles ;
Et fi j'en crois la voix qui juge tes travaux,
La voix des Gens de goût, celle de tes rivaux,
Toutes ces voix, Papon, fi bien d'accord entr'elles ;
Les Guichardins (***) futurs, parmi nos Provençaux,
Viendront choifir encor leurs plus parfaits modelles.

*Par* M. BÉRENGER.

(*) Pafquier avance pofitivement que le Dante & Pétrarque font les vraies *Fontaines* de la Poéfie Italienne ; mais que ces Fontaines ont leur *Source* dans la Poéfie Provençale.

(**) *Voyez* Cap. IV. *Del triomfo d'Amore.* Pétrarque y donne les plus grands éloges à plufieurs Troubadours.

(***) Hiftoriens célebres du feizieme fiecle, dont le premier compofa en Italien l'Hiftoire de ce qui s'eft paffé dépuis 1494 jufqu'en 1532. — Le fecond, Louis Guichardin, fon neveu, a écrit une excellente Defcription des Pays-Bas.



# VOYAGE
## DE BOURGOGNE.
### A M***

A Toi, mon Camarade au Parnaſſe, à Cythere,
A Verſailles, comme à Paris,
Camarade enrôlé ſous la triple banniere
Du Dieu qui verſe la lumiere
Et de Bellonne & de Cypris.
A toi, galant Miſſionnaire,
Libertin envoyé, par notre aimable Cour,
Chez les bons Habitans d'une rive étrangere,
Pour les convertir à l'amour,
Pour leur prêcher la bonne chere,
Et leur apprendre, quelque jour,
L'art de jouir, qu'ils ne connoiſſoient guere.

A bord d'un gros vaiſſeau, qu'on nomme *le Volant*,
Qui cingle vers Melun, ou les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obſcur, qu'un ſeul rayon éclaire,
La gaîté ſur le front, & l'œil étincellant,
Je vais de tes Amis tracer l'Itinéraire :
Commençons par tremper notre plume légere
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui 15 Septembre 1774, de la Rade du Port Saint-Paul, ton frere, la G.... & moi. Nous avons avec nous le négre *Lazare*, fripon suivant l'Armée. Nous faisons route vers la Bourgogne, où le plaisir de la chasse nous appelle : je ne sçais si la traversée sera longue, mais il vente bon frais.

Les zéphirs ont enflé nos voiles frémissantes,
La rive fuit à nos regards ;
Le vaisseau vole & fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroissent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en sommes bien dédommagés par le spectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connois point de plus agréable Paysage, & si j'avois mes crayons, je ne manquerois pas de le dessiner.

Là, c'est un fertile côteau,
Baigné des premiers pleurs de la naissante Aurore ;
Où d'énormes raisins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible rameau ;
Là, des arbres taillés, là des bois sans culture :
Ici, le sommet d'un Château ;

Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obſcure,
Deſcendent ſur les flots ſe peindre en miniature;
Et ſur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule à mes yeux la ſuperbe Nature,
J'apperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs & la verdure,
Tandis que ſon Berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un
chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous ſommes enfermés. L'autre pont eſt occupé par des Moines, des Catins, des Soldats, des Nourrices & des Payſans; & je crois être à bord de ces Navires chargés d'animaux pour Saint-Domingue, ou pour la Louiſiane. Le tillac eſt embarraſſé de cordages, & d'ailleurs le temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour reſſource que ſix eſpeces de cahutes enviées & ſollicitées comme un gros bénéfice : graces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, Curé de ſon métier, qui l'aſſiégeoit depuis Matines; nous

y avons donné l'hofpitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre affez jeune. Celle-ci eft efcortée d'un homme qui eft à coup fûr fon amant ou fon mari : je ne peux pas encore prononcer. Ceci, par exemple, mérite bien d'être écrit à cinq mille lieues ; car il eft rare de ne pas diftinguer ces animaux-là du premier coup d'œil. Jufqu'à préfent, ces Dames ne nous ont rien fourni d'intéreffant. Donnons-leur le temps de fe reconnoître ; nous y reviendrons, fi elles en méritent la peine. J'abandonne la plume, pour obferver encore mon modele, & pour mieux affortir les couleurs, qui feront néceffairement bigarées dans la copie, comme elles le font dans l'original.

Le vent eft toujours nord-oueft. Il paroît décidé que le jeune Dieu de Délos ne nous montrera pas aujourd'hui fa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il ne veut pas encore abandonner le lit de Thétis. J'en fais mon compliment à la belle Déeffe, & ne puis pas me réfoudre à gronder fon Amant : à fa place j'en ferois tout autant.

Cependant il fait froid, & il tombe de temps en temps une pluie très-fine, qui m'a obligé deux fois de deſcendre du gaillard, pour me replonger dans la cabane. Le ſoleil ne paroiſſant pas, nous n'avons point pu prendre hauteur. Sur les neuf heures, nous eûmes connoiſſance de Choiſy.

Sous ces ombrages ſolitaires,
Au fond de ces boſquets fleuris,
Qu'a ſouvent quittés & repris
L'eſſaim des voluptés légeres,
On voit encore quelques débris
Du Temple où l'on ſçait, dans Paris,
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ſes trépieds & ſes myſteres.
C'eſt-là, qu'entouré des amours
Dont il fut l'apôtre fidelle,
Le Deſſervant de la Chapelle,
Gentil Bernard, dans ſes beaux jours,
Inſtruiſoit, dit-on, ſa Bergere,
Mettoit l'art d'Ovide en Chanſons,
Et le ſoir, couronné de lierre,
Etoit payé de ſes leçons
Dans les bras de ſon Ecoliere.

Nous fûmes tentés de viſiter les ruines du Temple, & d'y faire un petit pélérinage;

mais il s'éleva tout-à-coup un vent de terre, qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeûnâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes, que les Naturels du Pays apporterent à bord: nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crezanne, & une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie.

Le mauvais temps continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton Frere lit la Confession charmante du Comte de... la G...., le Roman Comique; & moi, je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette Epître, interrompue souvent par les chansons à boire de quelques Compagnons ivrognes. La plus jeune de nos Femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, & me prend sans doute pour le diable, qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée, depuis deux heures, à essuyer & à vanter, sans qu'on l'écoute, certain Tableau poudreux, dont elle doit décorer son sallon de campagne, & qui

représente à peu près une Bergere dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de Connoisseurs, que la tête étoit de *Rubens*; la gorge, *du Carrache*; les bras, de *Michelange*; & les draperies, de *Scipion l'Africain*.

Tu ris, peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes Disciples de Chaulieu, avides de tout voir & de tout connoître, quitter cette agréable maison du Marais, s'arracher à leur doux train de vie, & choisissant de préférence l'équipage de Scuderi, se faire un amusement de ce qui feroit le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici! Toi, qu'un destin jaloux promene sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gêtes. Que nous regrettons ta gaîté sage, ta douce Philosophie, nos disputes sur le sel attique, qui n'en étoient pas dépourvues, & le plaisir que nous goûtions à t'entendre, lorsqu'assis à table parmi nous, les portes fermées, & le front couronné de roses,

Tu chantois tour à tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corine & Glycere,
Et le Vin & l'Amour !

Je jette un coup d'œil dans l'entrepont : j'apperçois, à la même place, le même Moine buvant avec la même ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paroît dejà bien offufqué de la vapeur des raifins d'Orléans. Le Céleftin n'avoit pas befoin de cette feconde enveloppe ; fon ame avoit affez de peine à percer le crâne dur & rond, dont elle eft encroûtée. Les Laquais jouent, les Mariniers jurent, & le Céleftin boit encore.

Sur les deux heures après-midi, nous doublâmes le Cap de Corbeil, nous vîmes en paffant, à l'aide des lunettes, les fuperbes magafins où l'on entaffoit ci-devant les grains mouillés & mêlangés, pour la commodité du public. Cet afpect nous rappella naturellement les petites provifions que nous avions faites. Le Confeil s'affembla & il fut décidé que nous dînerions : je fuis bien aife

de te dire que ce point fut discuté avec la même importance, que lorsqu'il s'agit dans un coup de vent de relâcher à *Rio-janeiro.*

Une planche sur nos genoux,
Voilà notre table dressée :
Par-dessus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damassée.
D'abord, un énorme pâté
Présente ses flancs redoutables,
Bien & dûment empaqueté
Dans un long Discours sur les Fables,
Et dans l'Ode à Sa Majesté.
Ce pâte fut cuit par Lesage,
Par ce Pâtissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'Immortalité.
A mes yeux, cependant, *Lazare* le découvre;
L'honneur du premier coup est long-temps disputé;
Mais P.... s'en saisit : d'un bras précipité,
Sous son acier tranchant, il le presse, l'entr'ouvre;
Et voilà, par la breche, un faubourg emporté.
Aussitôt nous crions : Victoire !
Les fronts rayonnent de gaîté;
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté,

Qu'aux pressoirs d'Haut-Brion l'on foule exprès
pour boire,
A l'ouverture d'un pâté.
Déjà, d'un œil avide, on sonde, l'on regarde:
Cher Ami, quel plaisir nouveau!
Là, disparoît une poularde
Sous deux couches de godiveau;
Ici, le timide perdreau
Se tapit, par instinct, sous sa coëffe de barde,
Pour éviter encore, ou tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable. Dépourvus de fourchettes, je m'imagine qu'on auroit pu très plaisamment nous peindre, pressant du pouce une cuisse ou une aîle de poulet sur un morceau de pain, taillé en forme d'assiette. Nos spectateurs devoient bien s'amuser de notre figure; nous ne pensions certainement point à eux; le pâté nous occupoit trop sérieusement.

La garniture est dévorée,
On fouille dans tous ses recoins;
On mine les contours de sa croûte dorée.
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin, j'entends gémir la cloison qui chancelle;
Les murs épais sont renversés,
Les débris tombent dispersés.

L'Edifice s'écroule : ô disgrace mortelle !
Nos jeux & nos plaisirs, avec lui sont passés.

Comme je finis cet article de mon Journal, j'apprends qu'il est aussi question d'un pâté dans le voyage de Chapelle & de Bachaumont, que je n'ai point lu depuis long-temps. Je suis bien persuadé que leurs vers valent mieux que les miens ; mais je doute fort que leur pâté fût aussi bon que le nôtre ; & voilà précisément ce dont je suis très-jaloux. L'essentiel est d'en avoir un cuit par Lesage, de le manger avec appétit, & de le digérer insolemment : après cela,

Le Vers, pour l'exprimer, arrive comme il peut.

Depuis trois heures les vents ont changé, & les nuages se sont dissipés : je ne croyois pas que le soir d'un jour aussi triste, dût être aussi beau.

Déjà, dans nos riches campagnes,
Tous les objets sont ranimés ;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés.
Plein d'une ardeur impatiente,

Ce Dieu, glacé par les frimats,
Va, dans les bras de son Amante,
Rechauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur criniere humide,
Ses dociles coursiers, par sa voix avertis,
S'élancent, &, d'un pas rapide,
Précipitent son char au Palais de Thétis.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât; & ce sont-là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphirs dans le Limousin; cette manœuvre grotesque m'offre de temps en temps un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne & disparoît sous les flots; qu'un coup de fouet alors sillonne leurs flancs poudreux & les remette au grand trôt: la corde vole & court sur l'onde jaillissante, comme le feu sur une traînée de poudre; & vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une grande vérité; & je voudrois bien que le temps

me permît de la mettre en Vers aussi exacts que la prose peut l'être ; mais j'en suis détourné par un objet plus riant & plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses aîles,
Se releve & s'envole aux branches d'un ormeau.
Aux beaux jours du printemps, sous son feuillage antique,
Ce rendez-vous fut indiqué;
On vient tenir, au jour marqué,
Les Etats de la République.
On décide que les frimats
Ne tarderont pas à paroître.
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte, en gémissant, les champs qui l'ont vu naître
Vers les sables brûlans, où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être ;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés,
De pêches, de citrons, en tout temps couronnés.
Toi-même, il te verra, sous un palmier sauvage,
Laissant couler pour moi les plus aimables Vers.
Il te verroit dans son passage ! ....
Mon cœur est agité de mouvemens divers ;
Je le suis encore dans les airs,
Et voudrois être du voyage.

Le reſte de la ſoirée ne nous offrit rien d'intéreſſant. Nous nous promenâmes ſur le tillac juſqu'au ſouper, qui fut aſſez frugal, parce que nous étions bourrelés de remords d'eſtomac. Vers minuit nous eſſayâmes de dormir, mais cela nous fut impoſſible. Nuit affreuſe, nuit épouvantable, qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs? Les hommes & les femmes pêle-mêle ſur des bancs dans l'entre-pont, les Dragons jurant & buvant tour-à-tour, & entremêlant pieuſement les Pſeaumes de David aux Cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ſes pavots que ſur les ivrognes, il a dédaigné la cabane des honnêtes-gens; & puis, dites en beaux Vers bucoliques, que ce Dieu deſcend dans les cabanes, eſcorté des ſonges aimables, & de l'oubli plus aimable encore de nos peines & de nos ennuis. Enfin, ſur les quatre heures du matin on crie: *Terre, ſur l'avant.*

O toi, qui du naufrage
Préſervas nos beaux jours!

Toi, qui, dans un nuage,
Fis briller ton préſage,
Et régla notre cours !
Sur ces bords ſolitaires,
Souris à nos myſteres,
O Reine des Amours !

Les flambeaux étincellent
Sous des myrthes fleuris :
Déjà les vins ruiſſellent ;
Les Convives chancellent ;
On invoque Cypris ;
Et du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Après avoir ainſi acquitté nos vœux dans le port de Montereau, chacun ſe fit avec ſa ſerviette un bonnet de nuit dans le goût de la Farre, & nous nous livrâmes au ſommeil, étendus ſur des chaiſes autour de la Table.

Ce doux repos ne dura gueres ; nous fûmes réveillés en ſurſaut par un grand bruit à la porte, & nous vîmes entrer en même temps un homme ſec & décharné, l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné juſqu'à la ceinture,

en flottant au dessus du jarret. Messieurs, dit-il, après s'être incliné profondement, Messieurs,

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis, encore endormi :
Par eau, vous arrivez, je gage :
Déposez-là votre bagage.
Bon soir, couchez-vous, mon ami ;
Demain nous rirons du voyage.

Il ne s'agit pas de cela, Messieurs, je suis *Vadius Vassius*. A ce nom, je me frottai les paupieres, & je le regardai en face sans sçavoir si je veillois ou si je rêvois encore. Pardonnez, ajouta-t-il, à mon empressement ; mais il ne sera pas dit que vous aurez séjourné dans cette Ville, sans que j'aie eu le bonneur de vous posséder. Je rassemble ici près, dans une maison agréable & commode, l'élite des jeunes Auteurs, qui, sur mes pas, abandonnent au printemps la Capitale, pour venir dans

ces lieux étudier la Nature. Jaloux de vos suffrages, ils vous attendent dans mon laboratoire : venez, & nous vous régalerons d'une Héroide admirable.

Le commencement de la période nous avoit fait rire; mais la fin nous parut trop férieufe. Nous nous regardâmes tous avec des yeux de colere & en fronçant le fourcil; puis, reprenant tout-à-coup une visage ferein, on lui repréfenta, d'une commune voix, que, malgré nos défirs, il nous étoit impoffible de nous arrêter, que nos voitures étoient déjà prêtes, & que nous étions attendus plus loin. Mais le perfide avoit tout prévu. Sans fe payer de nos excufes, il vole, demande main forte, & dans l'inftant, nous nous trouvons tous enveloppés par fa brigade littéraire; tous, iufqu'à *Lazare*, qu'ils prirent dans la mêlée pour un connoiffeur. On nous faifit, on nous entraîne, & déjà la Séance eft ouverte.

On voit là, raffemblés, les plus rares efprits,
Maint Auteur, par le coche, arrivé de Paris,
Editeurs d'Almanachs, ou dont la plume obfcure,

Tous les mois, d'une Enigme enrichit le Mercure.
L'un d'eux, nonchalamment ſur un coude appuyé,
Etale à nos regards un rouleau déployé,
Touſſe & crache trois fois, puis nous demande grace,
Lit le titre des Vers, puis donne la Préface;
Nous peint de ſa beauté la taille & le ſouris,
Puis entonne aigrement un bouquet pour Iris,
Que l'Amour, comme on ſçait, a cueilli pour ſa fête;
Et dont la triſte odeur déjà monte à la tête.

Vadius d'applaudir & de s'écrier: Que de fineſſe dans ce trait-là ! que de gaiété dans celui-ci ! quelle fraîcheur ! quelle harmonie ! Voilà bien le *molle atque facetum !*

L'Auteur, ſous les lauriers, courboit un front mo-
deſte;
Et compoſant ſa voix, ſon regard & ſon geſte,
Sembloit encor ſe plaindre à ſes pâles rivaux,
Du talent malheureux qui trouble leur repos.

Pour nous, conſentant très-volontiers qu'on le plaçât à coté d'Horace, pourvu qu'on nous laiſſât ſortir, nous nous précipitâmes dans l'eſcalier, l'un ſur l'autre, au riſque de nous caſſer vingt fois le cou, & continuâmes notre route, promettant bien aux Dieux de ne plus voyager par

la, galiote d'Auxerre pour nous inſtruire; & de ne paſſer déſormais que de nuit à Montereau.

Nous arrivâmes, ſur les cinq heures du ſoir, à Brauay. Nous trouvâmes à la porte du Château une vingtaine de Payſans armés de carabines antiques & rouillées, qui n'avoient pas vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paroître, ils ſe rangerent en bataille, ayant le Concierge & le Garde-Chaſſe à leur tête, & nous ſaluerent d'une triple décharge de mouſqueterie. Le Seigneur nous attendoit ſur le perron du veſtibule: il nous reçut avec cette politeſſe franche & libre que tu lui connois; & après tous les complimens ordinaires, nous joignîmes les Dames, qui, la ligne en main, aſſiſes le long du Canal, prenoient le plaiſir de la pêche. Elles jeterent un cri en nous voyant, & nous firent deux ou trois queſtions, ſans attendre la réponſe, & puis cinq ou ſix autres

Sur les importantes querelles
Du Ruſſe & du fier Ottoman,

Sur le ſcandale de nos Belles,
Et les intrigues du moment,
Sur nos profondes bagatelles,
Nos modes, & le Parlement
Qui paſſe, & qui revient comme elles.

Nous allions les ſatisfaire, & leur donner même le répertoire des Pieces tombées, qu'elles ne nous demandoient pas, lorſqu'un objet nouveau vint les diſtraire, & bientôt le ſoleil ſe couchant à travers les arbres, & l'air devenu plus froid, nous avertirent de regagner le Sallon, où nous reçûmes un bon nombre de viſites & de complimens.

D'abord, M. le Sénéchal,
A l'air capable, au maintien ſage,
Suivi du Procureur Fiſcal,
Et des Notables du Village,
Vint au Manoir Seigneurial
Nous ennuyer ſelon l'uſage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts, pour nous empêcher de rire de ſa harangue, & pour ne pas lui éclater au nez. La ſcène heureuſement, changea tout-à-coup : les plus jolies Filles du Canton, proprement

vêtues, nous offrirent toutes les fleurs & tous les fruits de l'Automne, étalés dans des corbeilles, & se retirerent, en rougissant, très-contentes, & de nous, & d'elles, c'est-à-dire, applaudies & embrassées.

Enfin, les parties étoient arrangées, & l'on se mettoit au jeu, lorsqu'on annonça le Curé, qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

**Ce Pasteur, à bon droit, goutteux,**
**Et s'en accusant avec grace,**
**Est un de ces Reclus heureux,**
**Qui, n'ayans pas reçu des Cieux**
**Le talent & le goût d'Horace,**
**Plus frais que lui, digérant mieux,**
**Buvant le Champagne à la glace,**
**Arrondissent leur sainteté**
**Au fonds d'un riche Bénéfice,**
**Et sans entendre leur Office,**
**Gagnent gaîment l'Eternité.**

On continue de jouer, ou pour mieux dire, on fit enrager le bon Curé jusqu'au souper; on lui fit croire ensuite que la guerre étoit déclarée, & qu'il étoit fort question de lui dans le conclave. On se livra

livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par la malvoiſie; on rit beaucoup, tout le monde fut aimable ; & vers minuit on ſe ſépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit & à table de bonne heure, en ſortir le plus tard qu'il nous eſt poſſible, nous promener & ne rien faire: voilà le doux emploi du temps, voilà notre unique occupation depuis que nous ſommes à Branay, & Dieu ſçait ſi j'en eus jamais d'autres ! Parmi les Divinités qui embelliſſent ces paiſibles retraites, on diſtingue M^{lle}. de... à ſa taille élégante, à ſa longue chevelure, mais ſur-tout à l'eſprit dont ſon œil étincelle ; & c'étoit préciſément la ſeule qui ne fut pas initiée dans nos myſteres. Soit par légéreté, ſoit par caprice, ſoit que l'extrême déſir que nous lui témoignions de les lui revéler, combattît celui qu'elle avoit elle-même d'y être admiſe, elle affectoit pour eux la plus grande irréverence. On avoit eſſayé pluſieurs fois à Paris de la perſuader : mais le moyen, je m'en rapporte à nos

Docteurs, le moyen de convertir un incrédule qui vous déconcerte par un bon mot ? Comme je lui donnois le bras, au retour de la chasse, je saisis le moment où son ame me parut plus mélancolique, & l'allée plus sombre. Eh bien, Madame, lui dis-je avec douceur, il est donc décidé que vous ne serez jamais des nôtres ? A propos, me répondit-elle, mais cela pourroit bien m'arriver, sans qu'on pût me le reprocher. Vous exigez tant de qualités ! —— Vous les avez toutes. —— Non, point du tout ; on dit qu'il faut faire —— ce que vous avez fait jusqu'ici ; il faut plaire, & cela vous est trop facile. Je ne vous parle pas d'y joindre un sentiment plus doux. Il semble incompatible avec la gaieté imperturbable que je vous connois, & d'ailleurs, nous n'en sommes point-là.

Représentez-vous, Madame, une douzaine de jeunes Militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés, la plupart, d'une autre hémisphere, unis entr'eux par la plus tendre amitié,

paſſionnés pour tous les arts & pour tous les talens, faiſant de la muſique, griffonnant quelquefois des vers; pareſſeux, délicats & voluptueux par excellence; paſſant l'hiver à Paris, & la belle ſaiſon dans leur délicieuſe vallée de *Feuillancour*. L'un & l'autre aſile eſt nommé par eux *la Caſerne*: c'eſt-là qu'aimant & buvant tour-à-tour, ils mettent en pratique les leçons d'Ariſtipe & d'Epicure. Enfin, Madame, qu'on appelle cette Société charmante *l'Ordre de la Caſerne* ou *de Feuillancour*, le titre n'y fait rien, la choſe eſt tout: c'eſt toujours l'Ordre qui diſpenſe le bonheur, & les autres ne promettent que la gloire.

Tout le monde alors ſe joignit à moi; & l'on acheva de décider M^de.^ de... qui balançoit encore. Tout fut ordonné dans l'inſtant pour ſa réception. La cérémonie ſe fit avec toute la pompe que les circonſtances permettoient; le trône étoit préparé au fond d'une longue galerie, ſoutenu par des colonnes de verdure, où s'entortilloit le chevrefeuille. Nous crûmes entrer

dans le Temple même de la Divinité que nous révérons. Lorſque chacun eut pris ſa place, en ma qualité de Chancelier, je donnai l'accolade à la nouvelle Chevaliere, & lui dis, en lui remettant le thyrſe & la couronne :

Le Chancelier de la Caſerne,
Qu'on vit fleurir chez les Latins,
Ovide, ainſi que le moderne,
Vous eût admis à ſes feſtins :
Vous euſſiez verſé le Falerne
Aux plus aimables Libertins.
Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Inſtruite par le Dieu du Goût,
Paroiſſoit, avec moins de grace,
Tout ignorer, en ſçachant tout.
Oui, vous reçûtes en partage
Sa beauté, ſon eſprit & ſon humeur volage,
Ses talens enchanteurs, & ſes défauts plus doux :
Elle fut peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile & moins ſage;
Mais voilà le ſeul avantage
Qu'au parallèle on lui donne ſur vous.

Je ne doute pas, mon cher Ami, que ce petit événement ne ſoit pour toi un des plus intéreſſant de notre Voyage. Je ne te

parle pas du banquet qui l'a ſuivi, & du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice eſt peu de choſe, ſur-tout auprès de celui qui roule en ce moment ſur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le ſilence & l'obſcurité de la nuit rendent encore plus horribles la lueur des éclairs & le bruit de la foudre. J'entends d'ici les cris de nos Dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les Dieux de reſpecter leurs graces & leur jeuneſſe.

Pour moi, que rien n'ébranle, & qui, d'une ame égale,
Regarde les Enfers, & la barque fatale,
Je t'écris, en riant, d'un ſtyle pareſſeux,
Et ſouvent un bon mot étincelle en mes jeux.

Cependant le vent redouble, & je crains bien qu'il nous empêche de repoſer cette nuit. C'eſt un malheur, par exemple, contre lequel je me ſens moins affermi, & dont je me conſolerai plus difficilement. Je donne à tous les diables, Eole, ſon antre, & les poſſédés qu'il renferme.

Dans mon foyer, l'un, en grondant, murmure,
Tel que l'airain vomiſſant un boulet;

L'autre, de loin, me friſant le collet,
En fifre aigu fait ſiffler ma ſerrure.
Le vent glacé, qui traîne les hivers,
Bat mes volets, & fait trembler la vître:
Le vent plus fier, qui ſouleve les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupître,
En tournoyant, emporte mon Epître,
Et mon eſprit, & ma Proſe, & mes Vers.

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher Ami, reviens bien-vîte à la Caſerne; & puiſſes-tu, dégoûté des Voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, & de Feuillancour à Paris!

Ils naîtront ces paiſibles jours,
Jours conſacrés à la Pareſſe,
Et dont la Sœur de la Sageſſe,
La molle Inſouciance, embellira le cours!
Plus de Clairons, ni de Tambours,
Dont le ſon guerrier nous éveille;
Plus de leſtes Brigands, aux uniformes courts,
Qui viennent, au galop, le bonnet ſur l'oreille,
De nos vaſtes pâtés échancrer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mis en bouteille
Pour de plus fins Gourmets que MM. les Pandours.

*Par* M. BERTIN.

# LE POT-POURRI,

## ÉPITRE

## *A QUI ON VOUDRA,*

OU

## *LES BORDS DE LA LOIRE.*

AINSI donc, changeant de pinceau,
Ma Muſe, docile & volage,
Va, pour toi, de notre Voyage
Crayonner le léger tableau.
Mais, laiſſe-moi, belle Emilie,
L'heureuſe & douce liberté
De me livrer à ma folie.
La Nature toujours varie:
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter ſa magie
Qui naît de la diverſité.
Loin de moi le ſtyle apprêté
Et la froide monotonie.

Tantôt, Diſciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos Sages je préfere,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter ſon aimable ton;
Tantôt, ſérieux par prodige,
Et raiſonnable par accès,
Je ſortirai de mon vertige,
Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un Docteur de Londre,
Je me guinderai vers les Cieux,
Et je t'ennuirai de mon mieux:
C'eſt dequoi j'oſe te répondre.
Quelquefois même plus heureux,
Je t'arracherai quelques larmes;
Le Sentiment ſi plein de charmes,
Viendra ſe mêler à mes jeux.
Philoſophe dans mon délire,
Je m'applaudis de ſoupirer.
Celui qui ne ſçait pas pleurer,
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt, allons, ſuis-moi.
Tu crains la longueur de la route?
Mille fleurs y naîtroient, ſans doute,
Si je la faiſois avec toi.

Nos chevaux, pleins d'honneur & d'ame,
Nous traînent en grand appareil,
Et déjà reſpirent la flamme,
Comme les Courſiers du Soleil.

Déjà, dans notre courfe agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts
Où s'endort un peuple futile,
Au fein des plaifirs & des Arts.
Déjà, fur un côteau fertile
Nous laiffons errer nos regards,
Laffés du fafte de la Ville
Où l'ennui roule dans des chars.

Du Zéphir l'haleine eft plus pure;
D'un lieu triftement fortuné
Nous quittons l'air empoifonné
Pour les parfums de la Nature.
Et le plaifir & le chagrin,
Tout eft compenfé dans le monde;
Oui, dans cet immenfe jardin
La rofe avec l'épine abonde:
Dieu fit, je le crois volontiers,
Pour l'agrément de nos voyages,
Ces beaux vallons, ces payfages;
Mais pour le fupplice des fages
Le Diable a créé les Rouliers.
Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulans,
Traînés par fix monftres pefans,
Auffi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinens,
Toujours ivres, toujours jurans,
Aveugles, fourds, impitoyables,

Qu'il faut tuer de temps en temps
Pour les rendre un peu plus traitables.
Grace aux chocs devenus fréquens,
Cent fois notre conque légere
Pensa se briser comme un verre,
Et nous laisser, le long des champs,
Philosopher sur la poussiere.
A la fin, un peu mécontens,
Appellant l'adresse à notre aide,
A ces petits désagrémens
Nous fûmes chercher le remede
Chez un Armurier d'Orléans.

Nous prîmes, chacun, sans mot dire,
Un de ces tubes menaçans,
Qui, lorsqu'on les présente aux gens,
Font que soudain on se retire.
Comme la frayeur rend polis !
Il falloit voir, humbles, soumis,
Tous nos animaux de la veille,
D'un certain éclat éblouis,
Se détourner, baisser l'oreille,
Et saluer nos deux fusils.
Sans embarras & sans contrainte,
En vainqueurs nous marchons enfin,
Et le spectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.
Que dis-je ! l'ennui, je t'assure,
Sous un ciel toujours varié,

Loin du bruit & de l'impoſture,
N'approche point de l'Amitié
Qui voit ſourire la Nature.
O Lieux ! ô Rivages chéris !
Fleuve fécond, ſuperbe Loire,
Jamais, jamais tes bords fleuris
Où Céres, le front ceint d'épis,
Etale ſa pompe & ſa gloire ;
Le cours paiſible de tes eaux,
Ces Prés, ces Bois & ces Côteaux
Ne ſortiront de ma mémoire....

Quels feux colorent l'horizon !
O Dieux ! quelle belle ſoirée !
Du ſoleil le dernier rayon,
Jouant ſur la voûte azurée,
Ne peut quitter cette Contrée,
Malgré l'ordre de la ſaiſon.
Son or & ſa pourpre mobiles,
Au fond des flots ſont réfléchis:
La préſence de deux Amis
L'a ſuſpendu ſur ces aſiles.
Il voit, en ſon immenſe cours,
Cent mille Amans & leurs Maîtreſſes,
Se jurant de fauſſes tendreſſes,
Gémir dans le ſein des Amours.
Il voit des Ames orgueilleuſes,
Qui n'ont que leurs déſirs pour loix ;
Il voit des vertus faſtueuſes,

Des Rois malheureux d'être Rois.
De toute part il voit le crime
Sous cent formes multiplié,
Et presque jamais l'Amitié
Ne s'offre à son regard sublime.
Cette noble Fille des Cieux,
Toujours plus riante & plus belle,
Quand elle vient frapper ses yeux,
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.

Enfin, son disque éblouissant
Roule sous un aut·e Hémisphere,
Et Phébé vient, en rougissant,
Nous prêter sa douce lumiere.
Remplis de ces vastes objets,
Offerts par des plaines fécondes
Qu'entourent les plus belles ondes,
Où ıegne une touchante paix,
Nous nous disions : Que ce rivage
Du bonheur nous peint bien l'image !
Ici rien n'attriste les yeux.
O Ciel ! dans un si court voyage,
Aurions-nous trouvé des heureux ?
Le paysan laborieux
Recueillant le fruit de son zèle,
N'a-t-il à craindre dans ces lieux,
Ni la Taille, ni la Gabelle ?
Ce Pays, par-tout habité,
Est par-tout riant & tranquille.

N'eſt-il point encor infecté
Par l'avarice de la Ville ?
Inſpirés par l'Humanité,
Nous chériſſons de ſi doux ſonges :
Au défaut de la Vérité,
Il faut embraſſer des menſonges.
Du récit j'obſerve les loix ;
Quand on conte, il faut aller vîte :
Je ne t'arrête pas au gîte,
Et je touche aux remparts de Blois.

Déjà s'éleve dans la nue
Cet Amphithéatre vanté,
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue.
On découvre ſur la hauteur
Ce Palais vaſte & magnifique
Qu'habite, au ſein de la grandeur,
Avec un faſte canonique,
Dans le coſtume Evangélique,
Un des Apôtres du Seigneur.

Tu connois ce Châtel antique
Que fit bâtir François Premier ;
Mâſure bizarre & gothique,
Mais qu'il ne faut pas oublier ;
Sur-tout ſon Concierge fidele
Mérite bien d'être cité.
C'eſt un Monſieur tout plein de zèle,
Et très-plaiſant, en vérité.

Malgré la pesanteur de l'âge,
Et ses deux aunes de visage,
Il va grimpant, trottant, soufflant;
Vous indique chaque passage,
Et s'extasie à chaque instant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris;
Il n'est pas de trou de souris
Qui ne fasse honneur à la France.
Dans les recoins les plus obscurs
Très-gravement il vous promene:
Il vous fait admirer les murs
Comme les murs de porcelaine.
Souvent, pour vous instruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ses deux mains sur sa bédaine,
Et puis, voilà mon gros menteur,
Qui, sans oser reprendre haleine,
Vous dit tout son Château par cœur.

Passons des discours si sublimes:
Dans ce Château, jadis fameux,
Où, parmi les ris & les jeux,
La haine marquoit ses victimes;
Séjour brillant & dangereux
Où logeoient les Rois & les crimes,
Logent aujourd'hui la Candeur
Et la Vérité sans nuage,
La Vertu sans trop de rigueur,

Et le bon ton ſans étalage.
Par fois on y rencontre un Sage
Juſqu'à plaire oſant s'abaiſſer ;
Un bon Humain très-peu ſauvage,
Qui ſçait rire & qui ſçait penſer ;
Sçavant ſans faſte & ſans rudeſſe ;
Charmant, quoiqu'il diſe la Meſſe,
Un ſimple, un fortuné Mortel,
Qui ne rougit point d'être aimable,
Et ſçait quitter le ſaint Autel,
Pour venir s'amuſer à table.
Qu'avec plaiſir j'ai contemplé
Ce ſéjour reſpecté par l'âge,
Où l'on vit jadis aſſemblé
Un vénérable Aréopage !
Dans ce vaſte aſile, autrefois
L'altiere & puiſſante Nobleſſe,
Le Clergé toujours plein d'adreſſe,
Et le Peuple immolé ſans ceſſe,
Peſoient & défendoient leur droits.
Aujourd'hui c'eſt dans ce lieu même
Que le jour penchant vers ſa fin,
Des Bléſoiſes le jeune eſſaim
Vient rendre hommage au Dieu ſuprême,
Qui tient un flambeau dans ſa main.
L'obſcurité les favoriſe
Sous ces lambris majeſtueux :
Chaque colonne a ſa deviſe,
Ses vers & ſon chiffre amoureux.

Les Meres en sont exilées;
On n'entend que tendres soupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaisirs.
L'Amour, dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ses Etats
Où se tenoient ceux de la France.

Dans ces effets, qui sont des jeux,
Je reconnois la main des Dieux.
Tout meurt, se dissout & s'écoule;
Tout renaît sous des traits divers:
Le torrent des âges, qui roule,
Use & reproduit l'Univers.
Athenes n'est plus qu'un Village;
Les Arts fleurissent à Berlin.
Le François frivole & volage
Peut cesser de l'être demain.
Du Midi le Nord est l'école;
Le Russe est devenu badin,
On dit la Messe au Capitole.
Prêtant le flanc de toutes parts,
Rome, en proie aux esprits crédules,
A des croix au lieu d'étendards;
Et c'est un vieux Pontife en mules,
Qui regne où régnoient les Césars.

O temps! exerce ton ravage,
Et plane sur les élémens.

De ce Monde, où paſſe le Sage,
Frappe en ſecret les fondemens.
Que me fait ta faux vengereſſe,
Si je conſerve des déſirs,
Si l'Ami que le Ciel me laiſſe,
Préſide à mes heureux loiſirs,
Si tu reſpectes mes plaiſirs
Et les charmes de ma Maîtreſſe ?
Mais de ces différens Tableaux
Qu'a tracés ma Muſe légere,
Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfere.

Ciel ! quel ſpectacle attendriſſant !
Je vois, dans leur tranſport ſincere,
Une Fille, un Fils, une Mere
Rire & pleurer en s'embraſſant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front ſerein déploie,
Et la franchiſe & la candeur !
O toi ! Philoſophe ſenſible,
Qui, dans ta retraite paiſible,
Jouis du Ciel & de ton cœur.

Réjouis-toi, ma tendre Mere,
Toi, la Mere de mon Ami !
Tu n'es point heureuſe à demi ;
On t'aime autant qu'on te révere.
Renais au ſein de tes enfans :

Que leur jeunesse te couronne,
Et que l'éclat de leur printemps
Embellisse encore ton automne !
Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,
Que fit éclore la Nature,
Pour servir, enfin, de parure
A l'arbre qui fut leur soutien.

Notre Compagne de voyages
Est plus aimable que jamais :
Compte qui voudra ses attraits,
Je n'aime pas les longs Ouvrages.
Loin du tourbillon des Amans,
Libre, satisfaite & tranquille,
Elle moissonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la Ville.
Fuyant les Dieux & leurs lambris,
C'est Venus qui se fait Bergere.
Malheureusement le Pays
Est très-stérile en Adonis :
On prétend qu'il n'en fournit guere ;
Et Mars, qui vaudroit encor mieux ;
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambor a quitté l'asile
Pour aller habiter les Cieux.

On ne sçait point feindre au Village :
Une simple & champêtre cour
Vient offrir à mon jeune Sage
Des cœurs sans fard, un pur hommage,

Payés du plus juste retour.
Maître Colas, & Maître Pierre,
Bons Auvergnacs, remplis de sens,
Très-peu versés dans la Grammaire,
Prononçant leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,
Bien au-dessus du fade encens
De la politess· ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais Humains,
Ne toisant jamais leur langage,
Que ces Discoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'usage,
Qui vont distillant la fadeur;
Que rien n'attendrit & ne touche;
Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.

Ah! sans cesse je me rappelle
Ce jour de fête & de bonheur,
Cette scène pour moi nouvelle,
Que dédaigneroit la grandeur
Toujours froide & toujours cruelle.
Dès le matin, dans le Château,
On fit entrer tout le Village.
Teniers, prête-moi ton pinceau;
Toi, la Fontaine, ton langage;
J'en ai besoin pour ce Tableau.

Déjà le Flageolet gothique
A donné le signal des jeux;

Et de l'allégreſſe ruſtique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On ſe mêle, on choiſit ſa place,
Par inſtinct on va s'embraſſer ;
Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le Ciel réſonne :
Colinette, pour refuſer
Ce que pourtant Liſe abandonne,
Vous attrape un bon gros baiſer,
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop ſonger aux Spectateurs,
On fait faire un ſaut à Perrette :
Zéphir, qui, dans les airs, la guette,
L'expoſe aux regards des railleurs.
Perrette ignore la décence,
Ne ſçait point qu'il faut ſe fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a ſon innocence.
Plus loin, des grouppes de Buveurs
Trinquent ſur une vaſte tonne,
Qu'une branche verte couronne ;
Le vin ruiſſelle ſur les fleurs.
Des Vieillards, aſſis ſous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur :
Leur front, tout ſillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a paſſé dans leur ame ;
Ils ſe rappellent leur printemps

Et leur œil presqu'éteint s'enflamme
De la gaîté de leurs enfans.
Je vois des Laboureurs naissans
Courir sans guide & sans lisieres :
Les plus jeunes, plus caressans,
Reviennent, auprès de leurs Meres,
Jouer avec les cheveux blancs,
Et la barbe de leurs Grands-Peres,
Qui vont bientôt mourir contens.

Emilie ! à ce bal rustique,
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos bals factieux,
Notre danse soporifique,
Nos quadrilles si langoureux,
Et notre ennui si magnifique,
Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi, d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégresse ?
Rougissons-nous de notre ivresse ?
Le masque est-il fait pour les jeux ?
J'aime ces fronts, où tout respire,
Où des cœurs se peint le délire ;
Ces miroirs de la Vérité,
Que nulle vapeurs ne ternissent,
Où, dans leur jour, s'épanouissent
Tous les rayons de la gaîté.
Par-tout nous portons nos entraves,
De rien nous ne sçavons user :

Nous ressemblons à des esclaves
Que l'on condamne à s'amuser.
Perdus dans la foule bruyante,
On se coudoie, on se poursuit,
On bâille, on ment, on se tourmente;
Chacun, ou se cherche, ou se fuit.
On voit des graces douairieres,
Allant, précipitant leurs pas,
Et resserrant leurs vieux appas
Dans des juste-au-corps de Bergeres;
Des ours chamarés de rubans,
Des diables pleins de gentillesse,
Et sur-tout des jeunes Sultans
Qui n'ont pas même une maîtresse.
On s'échappe, on déserte enfin.
L'ennui seul veille au fond des ames;
Et les nerfs de toutes nos Femmes
Sont ébranlés le lendemain.

Je l'avouerai, belle Emilie,
Je puise ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des côteaux,
D'où l'œil commande à la prairie
Où serpentent mille ruisseaux.
Soit que l'Astre du jour acheve
Le cours qu'il décrit dans les airs;
Ou soit que l'Aurore souleve
Le grand rideau de l'Univers,
Toujours ma rapide pensée

S'élance, & me fait des plaisirs;
Mon ame, sans cesse exercée,
Forme sans cesse des désirs.
Je vois & j'entends la Nature,
Elle vole avec les Zéphirs:
Dans cette source elle murmure,
Et semble, sous cette verdure,
Laisser échapper des soupirs.
Son empreinte est dans ces nuages
Dont le voile obscurcit les Cieux:
Elle tonne avec les orages,
Elle étincelle dans les feux.
Par tout, de sa main bienfaisante,
Je reconnois les vastes dons:
Elle parle; sa voix puissante
Fait rouler le char des saisons,
Et c'est aux frimats qu'elle enfante,
Qu'on doit l'or flottant des moissons.
Ici je pense, je suis homme.
Philosophes, que l'on renomme,
Je vous surpasse en ce moment:
J'en atteste la Raison même!
Vous fûtes sages par système,
Et je le suis par sentiment.

En ces lieux, au moins je puis rire
De tes prétendus Beaux-Esprits,
Fameux dans l'art de la Satyre,
Briguant à grands frais le mépris.

Sans qu'un pareil choix leur déplaise,
J'y puis être sot à mon aise,
Et me moquer de leurs Ecrits.
Pourvu qu'au soir je me repose
Après les plaisirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une rose
Sur les arbustes d'alentour,
Qui peut me nuire ou me distraire ?
Que me font les vaines rumeurs,
Les Libelles & leurs Auteurs ?
Cet asile est un Sanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'Amitié fidelle
Mes instans fortunés par elle.
Que dis-je ? En cet heureux séjour,
Il en est aussi pour l'Amour :
Dans la retraite solitaire,
Le cœur est prompt à s'enflammer :
A la Ville, on ne veut que plaire,
C'est dans les champs qu'on veut aimer.

*Par* M. DORAT.



LETTRE

# LETTRE DE ROUSSEAU

## *A M. DE LA FOSSE,*

## CÉLEBRE POETE TRAGIQUE;

*ÉCRITE de Rouen, où l'Auteur attendoit un Vaisseau, pour passer en Angleterre.*

DEPUIS que nous prîmes congé
Du réduit assez mal rangé,
Où votre Muse Pythonnisse
Evoque les ombres d'Ulysse,
De Thésée & de Manlius,
Comme l'Auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace,
J'ai quatre mauvais jours passé,
Sans, je vous jure, avoir pensé,
( Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.

Toutefois je me ſouviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois ſoin de vous écrire.
Je vous écris donc : & voici
De mon Voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ſes voiles,
Lorſque je quittai mon chevet,
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un carroſſe ſexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de ſix chevaux blancs,
Dont les côtes, à travers flancs,
A diſtinguer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les Vigiles
*Et le Carême entiérement.*

J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver, en deux bandes,
Trois Normands, & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler deſtiné.
On s'aſſemble, chacun ſe place.
Sous le poids de l'horrible maſſe
Déjà les pavés ſont broyés.
Les fouets hâtifs ſont déployés,
Qui, de cent diverſes manieres,
Donnent à l'air les étrivieres.

Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable:
Car si vous n'en êtes instruit,
Le son qu'un coup de fouet produit,
( N'en déplaise aux doctes pancartes
Et des Rohauts & des Descartes )
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé,
Qui des Humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.

Nos coursiers, ce bruit entendu,
Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie:
Ils tirent, nous les excitons;
Le Cocher jure, nous partons.
Nous poursuivions notre aventure,
Lorsque l'infernale voiture,
Après environ trente pas,
Nous renversa de haut en bas.
Horrible fut la culebute;
Mais voici le pis de la chûte:
Les chevaux, malgré le Cocher,
S'obstinent à vouloir marcher:
En vain ce moderne Hyppolite
S'oppose à leur fougue subite.

Sans doute, *en ce désordre affreux*,
*Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux*.
A la fin leur fureur s'arrête ;
Et moi, non sans bosse à la tête,
Avec quelque secours d'autrui,
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
Je mettrai fin à ma Chronique ;
Et de peur de vous ennuyer,
Je supprime un Volume entier
D'aventures longues à dire,
Et plus longues encor à lire.
Vous sçaurez seulement qu'enfin
J'arrivai, Dimanche matin,
A Rouen, séjour du Sophisme,
Accompagné d'un rhumatisme
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau Sire,
Je ne laisse de vous écrire,
Et me crois de tous maux guéri
Au moment que je vous écri :
Car, en nul endroit du Royaume,
Il n'est cataplasme ni baume,
Qui pût me faire autant de bien
Que cette espèce d'entretien.
A tant, Seigneur, je vous souhaite
Longue vie & santé parfaite,

Et toujours ample déjeûné
Des lauriers de Melpoméné;
Tandis que, pour ſortir de France,
Prenant mes maux en patience,
J'attends, entre quatre rideaux,
Le plus pareſſeux des Vaiſſeaux.



# ÉPITRE
## A UN AMI,
### *Que l'Auteur avoit laissé a Nimes, en partant de cette Ville.*

C'est ton Ami qui veut, par une Epître,
Quoiqu'un peu tard, répondre à tes adieux:
C'eſt ton Ami; tu m'as donné ce titre,
Que je reçois comme un bienfait des Dieux.
Mais Apollon n'a pas l'air ſoucieux,
Quand un Ami de ſes ſons eſt l'arbitre:
Libre, avec toi, d'un ſoin laborieux,
Déjà coulant à flots harmonieux,
Mon Vers facile inonde mon Pupître.

De la Cité qui reçut mon berceau
Je revoyois à peine le rivage,
Que l'Amitié, volant ſur mon paſſage,
Vint pour nous deux allumer ſon flambeau.
Chacun de nous ſembloit, à ſon langage,
Plutôt rejoindre, après un long voyage,

Un vieil Ami, qu'en choisir un nouveau.
La main d'un Dieu, par le destin conduite,
Avoit, au Ciel, marqué ce doux moment :
Car mon défaut n'est pas d'aimer trop vîte,
Et ma vertu, c'est d'aimer longuement.
Une autre fois je m'étois vu surprendre
D'une amitié rapide en son essor :
Je n'eus aux Dieux que des graces à rendre ;
Aux mêmes Dieux je rends graces encor.
Ces tendres Vers que me laissa pour gage
Ton amitié, comme ils flattoient mon cœur !
Tes yeux m'ont vu si touché de l'Ouvrage,
Que j'oubliai d'applaudir à l'Auteur.
Il me sembloit, & j'osai te le dire,
Que ton esprit n'étoit entré pour rien
Aux Vers heureux que tu me faisois lire ;
Que de ton cœur ils couloient dans le mien :
Mais je voudrois te retracer l'image
De mon départ, & je vais l'essayer :
Peut-être, Ami, pourrai-je t'égayer
Par le récit de mon triste Voyage.

Ce Dieu qu'on fuit, & qu'on trouve en tout lieu,
Ami des Grands, leur Convive ordinaire,
Qui, chaque jour, quand son œil somnifere
Voit deux Epoux, vient s'asseoir au milieu ;
Ce Dieu qu'on chasse, & qui par-tout se loge,
Et qu'à prix d'or, toujours avec éloge,
En maroquin un Libraire nous vend ;

Ce Dieu si blême, & qu'on voit si souvent
A l'Opéra bâillant de loge en loge,
Par fois au Bal, & sans cesse au Couvent;
Qui, souvent las de travaux peu sublimes,
Quitte un Berger pour aller prendre un Roi,
Et qu'à la fin je pourrois, malgré moi,
Laisser entrer dans mes nombreuses rimes;
L'Ennui jaloux vint, en lâche espion,
M'attendre, hélas! près des portes de Nîmes,
Pour me conduire aux portes de Lyon.

Chargé d'adieux, & vide d'allégresse,
Chez *Troupenas* tristement amené,
Au triste char qui m'étoit destiné
J'y montai seul, mais avec la promesse
Qu'un Compagnon m'alloit être donné,
Et que le char, si lentement traîné,
Me sembleroit rouler avec vîtesse.
Un lourd Cocher me salue, en pestant:
D'un noir flambeau les tremblotantes flammes
Me laissent voir l'attelage éclatant
De deux mulets à panache flottant,
Presqu'aussi haut que celui de nos Dames.
De leurs grelots la voûte a retenti:
D'une cour vaste on parcourt l'étendue;
Et le mulet, par le fouet averti,
D'un pied pesant, frappe, ébranle la rue.
Du premier choc assailli brusquement,
Tout à la fois de ma tête flottante

J'allai baiser, mais fort innocemment,
Les quatre coins de ma triste *rouante.*

Remis un peu de mon rapide effroi,
Je me disois, consolant ma disgrace,
Que du pavé l'inégale surface
De l'équilibre interrompoit la loi;
Mais que bientôt, hors des murs de la Ville,
Sur le dos plat d'un chemin plus facile,
Et de poussiere alors matelassé,
Je roulerois, dans un char immobile,
Comme un Prélat sur la plume bercé.
Trop vain espoir! toujours même torture,
Même à peu près; & je vis, mais trop tard,
Qu'on m'avoit fait, en quittant le rempart,
Changer de route, & non pas de voiture.
Il faut souffrir ce qu'on ne peut changer;
L'avis est sage, & j'en fis mon étude:
Au moins, disois-je, au moins que l'Étranger
Vienne bientôt charmer ma solitude!
Il arriva: non jamais le hasard
Ne m'eût choisi si triste personnage;
Un Dieu vengeur s'étoit armé, je gage,
Pour me punir d'un trop brusque départ.
Sous un front sec, de sinistre présage,
Je vis rouler un œil louche & hagard,
Illuminant un étique visage;
Homme tortu d'esprit & de corsage,
Qui de Méduse eut pour moi le regard,

Langue d'aſpic, & cœur d'Antropophage.
Il entra ſeul : ſeul ! que dis-je ? l'ennui,
L'impoliteſſe & l'épaiſſe ignorance,
Le bâillement, le ſtupide ſilence
Et le dégoût entrerent avec lui.

Ainſi toujours me trompoit l'eſpérance :
Malheur plus grand ſuivoit un grand malheur.
Sotte voiture, & plus ſot Voyageur !
Son ſeul aſpect fit mourir ma conſtance.
Je me croyois, quand il fallut partir,
Son Compagnon, & je fus ſon Martyr.
Pour vis-à-vis je l'eus encor à table :
Sans faim, ſans ſoif, dégoûté par l'ennui,
Il me fallut, ce n'eſt point une fable,
Le voir dîner, & jeûner devant lui.
Toi-même, Ami, ſi j'eſſayois de rendre
Sa négligence & ſa ruſticité,
Même dégoût à table iroit te prendre ;
Et chaque jour, à flot précipité,
Dans ſon goſier mon œil voyoit deſcendre
Le vin qu'à peine, hélas ! j'avois goûté.
De mes plaiſirs je t'eſquiſſe l'image :
Tu ſçais, Ami, qu'en ce libre entretien,
Je ne viens pas te conter mon Voyage
En Orateur, mais en Hiſtorien.
Que faire, hélas ! avec tel Perſonnage :
Si j'invoquois, d'un cœur dévotieux,
Le Dieu Morphée, un fracas rocailleux,

Du char flottant l'éternel cahotage,
Peut-être auffi ce finiftre vifage,
Lui défendoient d'approcher de mes yeux :
Auffi, luttant contre ma deftinée,
Hors du carroffe, Ami, je m'en allois
Joindre mes pas aux pas de nos mulets,
Et cheminer deux tiers de la journée.
J'aimois bien mieux confidérer à pié
Du Voiturier la face hétéroclite :
Ainfi, le foir, en arrivant au gîte,
Plus j'étois las, moins j'étois ennuyé.

A chaque inftant j'appellois mon courage;
Mais à la fin, ( car on alloit toujours,
Quoique d'un pas à dépiter un Sage )
Après avoir, dans ce trifte Voyage,
Vu s'écouler un fiecle de fix jours,
Lyon parut : ô cher, ô doux rivage !
Comme, à l'inftant, ces bords délicieux,
En voluptés ont changé ma torture,
Et mon marafme en des tranfports joyeux !
Lyon, fans doute, en cette conjoncture,
Fût-il affreux, eût enchanté mes yeux.
Ah ! dis-je, ici mon tyran m'abandonne !
Il m'affranchit ! il me quitte en ce lieu !
Qu'avec tranfport je rendis grace à Dieu !
J'oubliai tout .... Je crois, Dieu me pardonne,
Que je l'aimois en lui difant adieu.

Cette nuit-là vit mon bonheur éclore :

Comme en mon lit je m'enfonçai gaîment!
Mais qui l'eût cru ! Juſques après l'aurore
Je ne ceſſai de le voir en dormant :
On auroit dit qu'il vouloit conſtamment,
M'ayant quitté, me tourmenter encor.
Tels on nous peint d'implacables Jaloux,
Qui, déjà prêts à venger leur offenſe,
Ont, par la mort, vu ſuſpendre leurs coups,
Et dont, la nuit, les ombres en courroux
S'arment encor du cri de la vengeance.
Mais revenons à des penſers plus doux :
Tu crois déjà que, Soldat volontaire,
J'aurai couru, quand le jour m'aura lui,
Voir, à Ferney, le général *Voltaire*,
Et qu'en cauſant un moment avec lui,
J'ai ſçu du moins, créancier uſuraire,
Me rembourſer de mes ſix jours d'ennui.
Hélas! plains-moi : la tête nébuleuſe
Du ſombre hiver, menaçant nos climats,
Et ma ſanté foible alors & douteuſe,
Ont, vers Paris, précipité mes pas.
J'appris d'ailleurs que ce triſte Sauvage,
A mon projet accommodant le ſien,
S'acheminoit vers le même rivage :
Soudain la peur d'y revoir ſon viſage,
Malgré moi-même, a fait pâlir le mien.
Qu'une barriere entre nous deux s'éleve!
Seule elle peut raſſurer mes eſprits :
Je dois, enfin, quand il eſt à Genève,

Pour ne rien craindre, être au moins à Paris.

Mais je finis : auſſi bien mon Epître
De rime en rime alonge ſon eſſor ;
Trop long diſcours, fût-il fait par chapitre,
Doit ennuyer : plus d'un Rimeur en titre,
Sans être long, ſçait ennuyer encor.
Adieu : Puiſſé-je, au bord de la fontaine,
Où, fiere encor de ſes antiques bains,
Diane voit de modernes baſſins
Empriſonner ſon onde toujours vaine
D'avoir coulé ſous la loi des Romains !
Puiſſé-je, Ami, te parler & t'entendre,
Entremêler Drame, Opéra, Sermon,
Pline & Paſcal, Deſcartes & Scarron,
Locke & Chaulieu, l'Arioſte & Ménandre,
Bayle & Quinaut, Moliere & Maſſillon !
Ces doux momens, que mon œil vit éclore,
Trop prompts, hélas ! j'eus peine à les ſaiſir.
Le Ciel, ſans doute, accueillant mon déſir,
Des mêmes jours fera naître l'aurore :
Mon cœur l'eſpere ; & l'eſpoir d'un plaiſir,
Pour les Humains, eſt un plaiſir encore.

*Par* M. IMBERT.



# ÉPITRE A UN AMI

## *REVENANT DE L'ARMÉE.*

AINSI donc la Terre respire !
De concert, Vainqueurs & Vaincus,
Ennuyés de s'entre-détruire,
Ferment le Temple de Janus,
Et la paix revient nous sourire.
LOUIS, arborant l'olivier,
N'a plus besoin de ton courage :
Tu vas, regagnant ton Village,
Au pas tardif d'un vieux coursier ;
Et fatigué, comme on peut croire,
Des maux que cause à ses Amans
Cette Déesse de mémoire,
Tu rapportes, après cinq ans,
Quelques dettes & de la gloire.
Enfant chéri de tes parens !
Aujourd'hui leur bonheur commence.
Ils ne craindront plus désormais

Que tous les lauriers de la France
Soient changés pour eux en cyprès ;
Et béniſſant la deſtinée,
On dit chez eux, chaque matin :
« Nous le verrons dans la journée ».
Le jour paſſe : on attend en vain
L'heure qu'on avoit eſpérée,
Et l'on s'attriſte la ſoirée,
En attendant le lendemain
Qui fuit de même .... mais, enfin,
Cet objet d'une amour ſi vive,
Ce Fils ſi long-temps attendu,
Il approche d'eux, il arrive,
Et tu vas leur être rendu.
Pour eux, pour toi, quelle allégreſſe!
L'heureux tableau de ce grand jour
A mon eſprit s'offre ſans ceſſe :
Cher Ami, je ſens ton ivreſſe,
Ta joie eſt auſſi dans mon cœur :
Elle m'anime, elle m'inſpire ;
Et m'échauffant de ton bonheur,
Elle me force à le décrire.

L'ombre, de ſes voiles épais,
Couvre encor l'étendue immenſe :
La nuit, au loin, regne en ſilence ;
Toute la Nature eſt en paix.
L'Avarice même ſommeille :
Toi ſeul crois que le jour eſt près,

Et ta voix, en sursaut, éveille
L'Hôte, l'Hôtesse & les valets.
« Eh! mais, Monsieur, on n'y voit goutte;
» Le coq n'a pas encore chanté.
» — N'importe ». Te voila botté,
Et bientôt après sur la route,
En vain, pressant ton palefroi,
L'animant de ta voix guerriere,
Veux-tu le pousser devant toi :
Il baisse l'œil & la criniere,
Marche en glissant sur les frimats,
Et perce l'ombre à petits pas.
Mais l'aurore à peine s'apprête
A nous lancer ses premiers feux,
Que je te vois, piquant des deux,
De temps en temps levant la tête,
Le serrer d'un genou nerveux,
Et galopper jusqu'à la crête
D'un mont étroit & raboteux.
De-là, ton œil ambitieux,
Dans le lointain, cherche le faîte
Du séjour de tes bons Ayeux,
Et pétillant d'impatience,
Confondant les objets entr'eux,
Voudroit calculer la distance,
Et la juge d'après tes vœux.
Semblable au jeune Télémaque,
Tu penses que l'île d'Ithaque
Fuit devant un Fils malheureux.

Mais quel eſt ce pin ſourcilleux
Qui jette ſon front dans la nue,
Et ſemble menacer les Cieux?
Tu le reconnois : à ſa vue
Tu ſens ton ame treſſaillir,
Ta joie éclate de plaiſir,
Ton œil ſe mouille. Tu t'écries:
« Ah! Ce n'eſt plus un vain eſpoir:
» Lieux charmans, Campagnes chéries!
» C'eſt vous, c'eſt vous que je vais voir ».
Ton attente n'eſt pas déçue;
Déjà ſemblent ſe rapprocher
Ces objets que, dans l'étendue,
Tes yeux perçans alloient chercher.
Déjà la pointe du clocher
Dans l'air te paroît ſuſpendue:
Bientôt tu vois ſes alentours,
Bientôt il n'eſt plus de barrieres
Qui puiſſent te cacher les tours
Du vieux Château de tes Grands-Peres.
A leur aſpect, quels mouvemens,
Dans ton cœur, s'empreſſent d'éclore!
C'eſt-là que ta premiere aurore
Fit le bonheur de tes parens.
C'eſt-là que les ſoins careſſans
De leur tendreſſe vigilante
Firent, dans ton ame naiſſante,
Germer les plus doux ſentimens.
C'eſt-là que, depuis ton abſence,

Ils ont compté tous les momens.
Vois-tu leurs bras s'ouvrir d'avance ?
Ils t'appellent, tu les entends.
Ton coursier bondit & s'élance,
Voit le but, & reprend vigueur.
On se range sur ton passage;
On te salue, on t'envisage.
Chacun se dit : c'est Monseigneur.
Toi, tu ne réponds à personne;
Demain, tu leur diras bon jour.
On parle, tu fuis, on s'étonne;
Le Pont-levis sous toi résonne,
Te voilà dans la grande cour.

Dans un sallon vaste & commode
De leur Château peu régulier,
Tes Parens, à la vieille mode,
Entourent un large foyer.
Les Dames sont à leur ouvrage:
Quelques Amis du voisinage,
Et le bon Curé du Village,
Assis près du feu, sans façon,
Reglent l'Etat, parlant d'affaires,
Du chaud, du froid, de la saison,
Puis des impôts, puis de la guerre,
Et puis du Fils de la maison.
Mais un bruit soudain les fait taire;
Chacun se leve avec transport,
Court à la fenêtre, & d'abord

Regarde, doute, confidere :
C'eft lui, le voilà, c'eft *Valford.*
Tous volent à toi, Pere & Mere ;
Avant eux, ton aimable Sœur :
« C'eft toi, mon Fils, c'eft toi, mon Frere ;
» Nous parlions de toi. J'avois peur......
» Ah ! mon Fils, enfin je t'embraffe,
» Dit ton Pere, je te revois.
» Quoi ! cinq ans .... mais tu tiens ma place,
» Et je te devois à mon Roi.
» Mon Fils, je fuis content de toi ;
» Tu feras digne de ta race :
» Pourfuis » Une douce chaleur
De fes fens ranime la glace :
En te parlant, fa noble face
Brille du feu de la valeur.
C'eft l'œil fier du Dieu de la Thrace ;
D'un Pere heureux c'eft la douceur.
Entre fes bras il t'entrelace,
Et tu fens palpiter fon cœur.
Ta Mere, te fixant fans ceffe,
Soupire, rit, pleure à la fois :
Eft-ce un rêve de ma tendreffe,
Dit-elle ? Eft-ce lui que je revois ?
Voifins, Amis, chacun s'empreffe ;
Et fe livrant au fentiment,
Te difant tout ce qu'il infpire,
T'embraffe, te fait compliment,
Et fe hâte de te conduire

En triomphe à l'appartement.
Mais ta Sœur, précipitamment,
Saisit ton bras, elle le serre
Contre le sien : « Ce pauvre Frere !
» Qu'un jour de l'autre est différent !
» Que j'étois triste d'ordinaire,
» Et que je suis aise à présent !
» Es-tu bien las ? . . . . Te suis-je chere ?
» A propos, tu ne m'écris guere :
» C'est mal ; à moi qui t'aime tant ! »
On entre, on s'assied, on te presse :
Sur ton visage épanoui
Se peint le bonheur & l'ivresse.
On t'interroge, on te caresse ;
Tu ne réponds ni non, ni oui.
Ton cœur, rempli par la Nature,
Est pénétré de tous ses droits :
Il jouit ; sa volupté pure
T'ôte l'usage de la voix.
Arrive le Valet fidelle,
Qui prit soin de tes premiers ans :
Le rire en ses yeux étincelle ;
Il hâte ses pas chancellans.
« Quoi ! c'est Monsieur ? Que je le voie !
» Qu'il est grand ! Qu'il étoit petit !
» Béni soit Dieu qui le renvoie !
» Qu'il est bien avec cet habit !
» Ah ! combien Madame a de joie !
» Combien j'en ai ! » . . . . . . .

. . . . . . . . Nœuds enchanteurs,
Amitié, Nature, Patrie!
Que celui qui vous injurie
N'éprouve jamais vos douceurs!
Régnez ſur mon ame attendrie!
Qu'il me ſoit toujours inconnu
Le Mortel qui, ſans être ému,
Prononce le nom de ſa Mere,
Embraſſe un Ami d'un œil ſec,
Et ne ſourit point à l'aſpect
De la Cabane de ſon Pere!

*Par* M. DE BONNARD.



# TABLEAU
## *DES*
## AMUSEMENS NATURELS.

C'EST au Hameau, loin d'un luxe impoſteur,
Et dans le ſein de l'heureuſe innocence;
C'eſt dans le cœur de la naïve enfance,
Que du plaiſir il faut chercher la fleur.
Nous pourſuivons ſans ceſſe le bonheur;
Il eſt en nous, lorſque notre ame eſt pure:
Pour le ſaiſir, la route la plus ſûre
Eſt de rentrer au fond de notre cœur,
Et de marcher plus près de la Nature.
Ah! ſi le Ciel, propice à mes déſirs,
Un jour, enfin, prend pitié de ma peine;
Si, pour tout bien, m'accordant des loiſirs,
La Liberté daigne briſer ma chaîne,
O mes Amis! Dieux! avec quelle ardeur
Je volerai dans un champêtre aſile!
Vous me verrez, Philoſophe tranquille,
Et déſormais Diſciple agriculteur,

Greffant mes fruits, cueillant la violette,
Ravi du chant de la fimple fauvette,
Et de mes goûts confervant la candeur,
Réalifer, au fond de ma retraite,
De l'âge d'or l'antique & douce erreur
Que tout Mortel, ou défire, ou regrette.
Paifible, enfin, après avoir payé,
En Citoyen, mon honorable dette;
Après avoir, vingt ans, facrifié
Au bien public ma volonté fecrette,
Loin des Humains, heureux d'être oublié,
Je pafferai, fous de rians ombrages,
Entre les bras de la tendre Amitié,
Le foir d'un jour troublé par tant d'orages!

Pour conferver ma fenfibilité,
Jufqu'au tombeau craignant l'indifférence,
On me verra, Vieillard plein de gaîté,
Reprendre encor les hochets de l'enfance,
Et me mêler à la folâtre danfe,
Aux doux ébats de cet âge enchanté:
Les triftes jeux de la cupidité
Ne valent pas ces jeux de l'innocence.

Ceffons ce rêve, & prenons le pinceau
Des Deux *Teniers*, de l'*Albane* ou d'*Apelle*:
De cette joie aimable & naturelle,
Et telle, enfin, qu'elle brille au Hameau,
Je vais tracer l'image en ce Tableau.
Puiffe-t-il plaire autant qu'il eft fidelle!

N'attendez pas cependant un sujet
Nouveau, piquant, où l'esprit étincelle;
Ma Muse est simple, & mon vers doux comme elle,
Du sentiment tient tout son intérêt.

J'avois joué très-gros jeu chez Zelmire;
J'avois perdu, j'en étois consterné,
Et je fuyois cet air empoisonné
Que le Joueur, & corrompt & respire:
Loin de la Ville & des tristes dégoûts,
Je m'exilois; mon ame étoit flétrie ....
Quand, tout à coup, une vaste prairie,
Où les plaisirs s'étoient rassemblés tous,
En suspendant ma sombre rêverie,
Me pénétra de sentimens plus doux.
Elle touchoit au plus gai des Villages:
Sous l'abri vert, & les épais branchages
D'un orme immense, au son d'un fifre aigu,
Qu'accompagnoit la musette rustique,
Parmi les jeux & l'allégresse antique,
On célébroit l'hymen de la Vertu.
Grands & Petits, que le plaisir rassemble,
Sages & Fols, Enfans, Jeunes & Vieux,
Habit paré de rubans verts ou bleus,
Bouquet en main, dansoient mêlés ensemble.
Je m'informai; le Seigneur du Canton
Me distingua, me pria de la Fête.
Il marioit la gentille *Marton*,

*Marton*

*Marton* la ſage, & belle autant qu'honnête,
Charmante Enfant, Brunette faite au tour,
Que, radieux, & d'un air de conquête,
Menoient au Bal ſon Epoux & l'Amour.
Heureux moment! ſes jalouſes Rivales,
Ah! parlons mieux, la voix de ſes égales
La proclamoit la *Roſiere* du jour.
O volupté pour l'ame de ſon Pere!
Je vis les pleurs, le bonheur de ſa Mere;
D'*Amour*, enfin, je vis l'ancienne *Cour.*
Pour partager la publique allégreſſe
Je contemplois, je parcourois ſans ceſſe,
Sans me laſſer, tous ces groupes épars:
Mes yeux rouloient des larmes de tendreſſe,
Et mon plaiſir ſe changeant en ivreſſe,
Sur le bonheur j'arrêtois mes regards,
Sur le bonheur que promettent nos Arts,
Et qu'au Village a fixé la Sageſſe.
Heureux Enfans de ce ſimple Hameau!
Tant de gaîté régnoit ſur vos rivages,
Et j'éprouvois un tranſport ſi nouveau;
Tant de bonté brilloit ſur vos viſages,
Que tout le monde, enfin, me parut beau!

Je renaiſſois: oh! quelle différence
Entre ces jeux & ceux que je quittois!
L'Humanité, la tendre Bienfaiſance,
De cette Fête ayant fait tous les frais,
Y préſidoient: douce Reconnoiſſance!

Rare Vertu ! Ceſt toi qui triomphois.

Mais le vent ſiffle, & le tonnerre gronde ;
Et tout-à-coup, dans ce riant ſéjour,
L'affreuſe nuit, ſon épaiſſeur profonde,
Vient éclipſer l'aſtre éclatant du jour.
Un lourd nuage étend ſes ailes ſombres,
S'abaiſſe, fond, & le feu des éclairs
En longs ſerpens échappés dans les airs,
Accroît encor la triſte horreur des ombres.
Vers le Hameau chacun court, chacun fuit ;
J'y cours en hâte, & je me réfugie
Dans une Ferme au même inſtant remplie
De cent Enfans s'y jetant à grand bruit.
De chaque éclair la lumiere ſoudaine
Me les offroit dans la frayeur plongés ;
La foudre éclate .... Autour de moi rangés,
Pâles, tremblans, ils reſpirent à peine :
Pauvres Enfans ! qu'ils étoient affligés !
Ils ſanglottoient, ils perdoient l'eſpérance
De couronner ce beau jour par des jeux ;
Des jeux manqués ſont le deuil de l'enfance.
Je conſolois les plus chagrins d'entr'eux ;
Je leur diſois : Donnez-vous patience,
Mes bons Amis ! attendez un inſtant ;
Oui, le Soleil paroîtra plus brillant :
Voyez-vous pas ſe calmer la tempête ?
= O beau Soleil ! Tu caches tes rayons :
Quoi ! d'aujourd'hui nous ne te reverrons,

S'écrioient-ils, & demain plus de Fête !
= Tenez, voyez comme il dore le faîte,
Et du Clocher, & de la grande Tour !
Voyez briller dans les Cieux l'Arc immenſe,
Qui du beau temps annonce le retour !
Voyez venir le grand flambeau du jour !
Il reſplendit .... Célébrons ſa préſence !
Le voyez-vous ? = Quelle réjouiſſance !
Avec le jour naît l'eſpoir du plaiſir :
Eh ! quel plaiſir ! celui de l'innocence.
Je vois enfin tous les fronts s'éclaircir ;
Et mes Enfans, à leurs tranſports en proie,
En s'écriant : Le voilà, le voilà !
Le ſaluoient d'un cri, d'un cri de joie,
Qui dans mon cœur long-temps retentira.

La Troupe vole, & les jeux recommencent :
Dans le préaux le ſignal eſt donné,
Le drapeau flotte aux vents abandonné ;
Les Tambourins & les Hautbois s'avancent,
L'Hymen les ſuit de roſes couronné ;
L'Enfance joue, & les Bergeres danſent
Juſqu'à la fin de ce jour fortuné,
Pour mon bonheur, jour trop tôt terminé !

Le vrai plaiſir, le voilà, m'écriai-je !
Il ſe prépare, il s'accomplit ainſi.
Les jeux, les ris compoſent ſon cortege ;
Il fuit la Ville, il n'habite qu'ici.

Duſſaulx (*) l'a peint, comme eût fait le Correge,
Et mon crayon l'eſquiſſe d'après lui.

---

Rapides ans, & toi froide Vieilleſſe,
Par qui déjà mes traits ſont ſillonnés !
Dans le tombeau puiſque vous m'entraînez
D'un bras de fer, qui me pouſſe & me preſſe,
*A reculons* j'y veux marcher ſans ceſſe :
Ainſi, du moins, mes yeux ſeront tournés
Vers les plaiſirs de ma belle Jeuneſſe.

*Par* M. BÉRENGER.

(*) Ce Conte eſt tiré d'un Chapitre charmant de M. Duſſaulx : *De la paſſion du Jeu*, Partie II.



# *VOYAGE* D'ERMENONVILLE.

## *A M. LE COMTE* DE CASSINI,

*DIRECTEUR de l'Obſervatoire Royal, de l'Académie des Sciences.*

LE voici, Monſieur & aimable Comte, ce Voyage d'Ermenonville, que je vous ai promis. Pourquoi ne vous en êtes-vous point chargé vous-même ? Sous votre plume, c'eût été le joli pendant du Voyage de Bachaumont & de Chapelle : il eût mieux valu, ſans doute ; car vous penſez en ayant l'air de badiner, & nos deux Voyageurs ne ſçavent guere que rimer avec aiſance, & plaiſanter. Vous avez cru qu'un Hiſtorien, qu'un Romancier comme

moi, pourroit marier au trait de l'Observateur, les charmes d'un pinceau romanesque : je crains fort que votre attente ne soit trompée. Ici la fiction m'est interdite ; une grande galerie s'offre à mes yeux : c'est l'ouvrage de la Nature. Eh ! quelle main hardie, quel autre que Rubens peut dire : *Je vais rendre la Nature !* Vous n'aurez de moi que des efforts, une esquisse : un plus grand Maître vous donnera peut-être le Tableau.

Oh ! si j'étois assis sous le même chêne où seroit assis ce grand Peintre, je lui dirois : Fais revivre dans tes magnifiques Tableaux l'Ordonnateur de ce beau séjour ; représente-le sous les attributs d'un Voyageur, d'un Agronôme, d'un Peintre, d'un Poëte, d'un Historien, d'un Philosophe, d'un Homme sensible. Il est tout cela. Il emprunta des Anglois l'idée de rapprocher, de peindre la Nature, & de produire de grands effets dans un espace très-borné. Il préféra à ces hautes allées tirées au cordeau, où le ciseau émonde sans cesse

des rameaux naissans, où un sable uni par la herse, offre par-tout l'idée affligeante d'une orgueilleuse stérilité, où la monotonie des groupes, des massifs, amene l'ennui & la fatigue, où s'élevent des gerbes d'eau, qui retombent dans des bassins tranquilles, & où l'on voit à des distances égales, de froides statues à moitié mutilées & couvertes de mousse. Il préféra, dis-je, de beaux aspects, la Nature inégale, mais active, la variété, à cette Nature parée & méthodique qu'on a trop long-temps admirée. Il fit bien : il plantoit pour lui ; il vouloit qu'un objet nouveau lui rappellât un souvenir digne de l'occuper. La Nature, a dit *Jean-Jacques*, est un grand livre toujours ouvert : heureux celui qui sçait y lire ! On pourroit dire des jardins d'Ermenonville : c'est le livre d'un Sçavant & d'un Sage, & je viens y lire. Comme tout y est amené, contrasté ! Comme l'œil se promene délicieusement sur des espaces que le point d'optique, adroitement ménagé, agrandit & réflete ! C'est dans un de ces

momens de contemplation mêlée de surprise, cher Comte, que nous nous sommes écriés :

Fortunatus & ille Deos qui novit agrestes !

Je vais essayer de mettre de l'ordre dans ma Lettre. Je ne vous réponds point d'y apporter le sang froid du Géometre, ni l'exactitude du Géographe; je sens d'avance qu'il me seroit pénible de me tenir en garde contre cet aimable *laissez-aller* du sentiment.

On arrive à Ermenonville par la forêt de Chantilly, à dix lieues de distance de Paris : on y est porté par une pente douce & sur un sable mouvant. A gauche est un désert : je parlerai tantôt de ce désert. A droite, est un pont avec une estacade en bois, qui mene au Château, bâti sur une riviere; du Château au Village, lieu obscur autrefois, dominé par une grande forêt, autrefois cependant habité par Henri IV, qui venoit y chercher le repos, le bonheur,

& Gabrielle; lieu où la terre a été ensanglantée, & où on retrouve cette Inscription désolante:

Hîc fuerunt inventa
Plurima ossa occisorum,
Quando fratres fratres,
Cives cives trucidabant:
Tantùm religio potuit
Suadere malorum!

Ce Village obscur ne l'est plus. Joseph II accourut du sein de l'Allemagne pour visiter les beautés du parc; & toutes les Nations y viennent maintenant pour contempler un tombeau. Une pierre froide n'est pas ce qui les attire; c'est cette vénération religieuse qu'un Grand Homme, quel qu'il soit, imprime autour de son cercueil. L'Etranger passe sans détourner la tête devant les mausolées orgueilleux de Saint-Denis & d'Aix-la-Chapelle: il vient dans une île étroite, bordée de modestes peupliers, entourée par un lac d'une étendue médiocre; il vient baigner de ses

larmes ces caracteres qu'il lit gravés sur la pierre :

*Ici repose*
*L'Homme de la Nature & de la Vérité.*

Il relit avec attendrissement l'Epitaphe que l'Homme, qui n'est plus, avoit choisie :

*Vitam impendere vero.*

& se sent frappé d'une consternation profonde, en lisant sur le plomb :

*Hic jacent ossa J. J. ROUSSEAU.*

Voilà donc les restes de cet Homme étonnant, s'écrie-t-on ! A ce cri succede un silence lugubre. Revenu à soi, on ne peut se défendre de chercher des yeux le tombeau de Voltaire, & de désirer qu'une main amie lui éleve un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre ! Ermenonville deviendroit alors cette partie heureuse de l'Elisée, où Virgile a placé les Philosophes & les Poëtes. Rousseau, Voltaire, noms augustes ! Sans

doute ces deux Grands Hommes n'eurent point de rapport enſemble. L'un profeſſa la Philoſophie douce & polie de Platon & du Licée ; l'autre eut preſque toujours la morgue de Diogene : mais l'un & l'autre furent quelquefois inſpirés par le démon qui inſpira Socrate ; & cela, quand il falloit réclamer ; l'un, les droits de la Nature trop long-temps défigurés par des inſtitutions barbares ; l'autre, pour répandre la tolérance dans les opinions, l'humanité dans nos codes criminels, l'humanité ſur le Trône. Voltaire préſenta avec aménité des vérités pratiques. Rouſſeau ne ménagea point aſſez notre foibleſſe. Tandis que Voltaire promenoit ſur le Globe un œil obſervateur, & préparoit avec adreſſe un appareil ſalutaire aux cicatrices qu'entretenoient l'opinion & la tyrannie, Rouſſeau, ſolitaire, renfermé, mettant une barriere entre ſon ſiecle & lui, alloit chercher dans les anciens Philoſophes, & même dans Montagne, un texte vague pour faire le procès à l'Humanité. Voltaire vouloit le

bien, & n'avoit pas de ſyſtême: Rouſſeau, en voulant le bien, s'occupa trop d'un ſyſtême révoltant. Voltaire étoit digne de parler à des Nations policées; Rouſſeau pouvoit parler aux Meres le langage de la Nature, & Licurgue nouveau auroit pu dicter à des Républicains le pacte ſocial, & apprendre à l'homme libre juſqu'à quel point l'individu peut ſacrifier l'intérêt particulier à la maſſe de l'intérêt national. Ces deux Hommes célebres n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs: ils ont des titres égaux à nos hommages. Je n'examine point ici l'homme; je ſçais tout ce qu'on reproche à Rouſſeau: il étoit homme, ſon ſtoïciſme étoit vanité. Sans doute on auroit eu raiſon de lui dire ce que Platon diſoit à Diogene: Toi, qui refuſes de t'aſſeoir ſur mes ſieges dorés pour te repoſer ſur ton manteau par terre, au milieu de ma ſalle, Diogene! tu ne m'en impoſes point, ton orgueil perce à travers les trous de ton manteau. = Oublions l'homme: regar-

dons ſa tombe, elle nous dit : Il n'eſt plus. Ses Ecrits doivent nous rendre ſa mémoire chere, ſur-tout aux Gens de Lettres qui, courant la même lice, ſeroient flattés d'obtenir des diſtinctions ſi honorables. Il en eſt peu dont on aille contempler le tombeau, & y verſer des pleurs.

O vous, compagne reſpectable de ce voyage, belle Amicie, pardonnez ſi j'apprends à la poſtérité que vous répandîtes des larmes ſur le tombeau de l'Auteur d'Emile. Que ne m'eſt-il permis de déchirer ce voile ſous lequel je vous enveloppe? vous ſeriez connue; on diroit, en vous voyant, elle pleura, & couvrit de fleurs le tombeau de Jean-Jacques : ce peu de mots feroit peut-être votre éloge. Et vous, ames ſenſibles, écoutez-moi : apprenez comment on peut honorer des manes célebres. Amicie avoit parcouru le mauſolée avec un ſilence mêlé de conſternation & de reſpect. La nuit nous avoit forcés de revenir ſur nos pas : nous dormions, elle veilloit; un rayon s'étoit échappé du flam-

beau sacré, & l'entouroit d'une auréole brillante. L'aurore cachée sous les épais brouillards du matin, ne paroissoit point encore; mais la montre interrogée avoit annoncé la cinquieme heure du jour. Amicie sort de son lit, arrive dans l'île: là, un genou en terre, elle se tient immobile, le coude appuyé sur la pierre cinéraire. Des larmes coulent le long de son bras; & de sa bouche sortent ces paroles: « Manes sacrés! je n'existe que depuis que je sens: ô Rousseau! tu allumas » dans mon ame le feu de la sensibilité, » sans laquelle il n'est point de bonheur ». A ces mots, elle apperçoit quelques fleurs qui croissent sans culture autour du tombeau; elle les cueille, coupe avec des ciseaux une boucle de ses cheveux, en lie le bouquet, & l'attache sur la tombe, à la maniere des jeunes Grecques, qui avoient choisi les fleurs, dont la durée est si courte, pour l'emblême de la mort, & qui venoient en parfumer les restes chéris d'une Mere ou d'une Amie. O quel Homme de Lettres!

Qui de nous peut ſe flatter de graver dans l'ame de ſes Lecteurs des ſentimens auſſi profonds !

On s'éloigne à regret de ce tombeau ſacré, pour parcourir un vallon délicieux: on eſt tenté, comme le Pouſſin, de s'écrier, en le conſidérant : *& in Arcadiâ ego.* Près d'un baſſin d'eau vive s'élève une pyramide honorée du nom de Virgile.

*Genio P. Virgilii Maronis*
*Lapis iſte cum luco*
*Sacer eſto.*

Plus bas ſont gravés les noms de Thompſon, de Geſſner, & de tous ces Chantres heureux des ſaiſons. Deux arbres entrelacés, & cette deviſe *omnia junxit amor*, annoncent le genre de leurs chanſons, & peignent d'un trait les ſites différens de ce paiſible vallon.

Non loin de cette vallée triſte & ſilencieuſe, s'élève un temple à la Philoſophie, qui eſt reſté imparfait. Ce paſſage de la Nature à la Philoſophie eſt très-ingénieux ;

& le temple imparfait offre une allégorie non moins ingénieuse. Sans doute, cet édifice utile n'est pas achevé : des Sages en ont jetté les fondemens, les préjugés en ont empêché l'édification : l'Humanité réclame envain, les colonnes restent renversées, en attendant un génie hardi & un instant de liberté : dans l'intérieur du temple on lit :

*Hoc templum inchoatum*
*Philosophiæ nondum perfectæ*
*Michaëli Montaigne*
*Qui omnia dixit*
*Sacrum esto.*

Sur les colonnes on lit : Newton, Descartes, Voltaire, Penn, Montesquieu, J. J. Rousseau; & sur la colonne brisée *quis hoc perficiet?* Au-dessus de la porte: *rerum cognoscere causas.* Un Hermitage modeste & semblable aux temples que les premiers humains élevèrent, sans équerre & sans compas, à la Divinité, se présente auprès du temple de la Philosophie. La porte

de l'Hermitage eſt tournée vers le temple, avec cette deviſe :

Au Créateur j'éleve mon hommage,
En l'admirant dans ſon plus bel ouvrage.

Ce rapprochement m'a paru ſublime. Le plus bel ouvrage d'un Dieu, ſans doute c'eſt le Philoſophe. Que la Religion ſeroit conſolante avec l'aide de la Philoſophie ! & que la Philoſophie, ſoutenue par la Religion, ſeroit impoſante & utile !

Avançons ; ici la ſcène varie : l'eſprit monté trop haud redeſcend, & ſe repoſe ſur des objets plus doux. On entre dans le déſert : la ſeule inſcription met l'homme de lettres en pays de connoiſſance, & le prépare à ce qu'il va voir :

*Scriptorum chorus omnis*
*Amat nemus & fugit urbes.*

Le déſert eſt ſauvage ; mais tout ce qu'il a d'agreſte préſente de tous côtés ou une horreur ténébreuſe, ou un côteau ſur lequel viennent ſe briſer les rayons du midi,

ou une vallée étroite & pittoreſque ; des bouquets d'arbres iſolés, des prairies preſque deſſéchées, des filets d'eau, des gîtes conformes au déſert. Sur la porte d'une chaumiere, on lit : *Charbonnier eſt maître chez lui.* On y voit une roche creuſée, ſous laquelle Joſeph II chercha un abri contre l'orage, & depuis conſacrée par une inſcription touchante : on y trouve la cabane de J. J. ; car il aimoit à être ſeul, & ſur la cabane on lit : *Celui-là eſt véritablement libre, qui n'a pas beſoin de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens pour faire ſa volonté.* C'eſt avec ce texte, qui fournit aſſurément à d'abondantes réflexions, qu'on parcourt le déſert, l'ame frappée, les yeux occupés, & les ſens enchantés : je dis les ſens, car un lac qui termine le déſert, vient y rappeller Héloïſe ; les aſpects ſemblent y peindre des ſituations du Roman. On ſonge à Julie ſans ſçavoir pourquoi, & on répete avec plaiſir :

*Ché non ſa comè dolce ſoſpira*
*E comè dolce parla, e dolce ride.*

Un rocher, des grottes, des tournans offrent des abris : des abris ! ah ! oui.... il en eſt que la foudre reſpecte.

*Ma pur ſi aſpre vie, ne ſi ſelvagge*
*Cercar non ſo, ch'amor non venga ſempre*
*Ragionando con meco, ed io con lui.*

Un bocage vient contraſter délicieuſement avec le déſert ; un pavillon ( car l'ame ſenſible & l'homme éclairé ont préſidé à tout ) eſt élevé dans ce bocage : *Otio & Muſis.* Une grotte eſt auprès : un limpide ruiſſeau ſerpente au pied de la grotte ; un toît de feuillage la garantit des traits importuns du jour ; un banc de gazon frais, des feuilles éparſes ſur le ſol : .... ah ! tout y ſuſpend le vol du Dieu des plaiſirs, & tout le rappelle ſans ceſſe du pavillon à la grotte, de la grotte au pavillon : il paſſe ſans relâche d'une ottomane où il ſe croit bien, au gazon où il eſt encore mieux :

Que le criſtal d'une onde pure
A jamais puiſſe y réfléchir,
Ou les graces de la Nature,
Ou les images du plaiſir !

A quelque distance de là, il faut entrer dans un bac, pour arriver par eau au pied de la tour de la belle Gabrielle. On y lit ces Vers :

En cette tour, droit de péage
La belle Gabrielle avoit :
C'est de tout temps qu'un François doit
A la beauté foi & hommage.

C'est-là que Henri IV venoit déposer son casque & ses lauriers aux pieds de Gabrielle. A la porte de cette tour, de forme antique, est suspendue l'armure de Dominique de Vic, Sergent de bataille d'Henri IV, qui avoit perdu une jambe à la bataille d'Ivry, qui, passant deux jours après l'assassinat du Roi, dans la rue de la Féronnerie, fut saisi d'une telle douleur, qu'il tomba presque mort sur la place même, & expira le lendemain. Ainsi, par l'attention de rapprocher, de grouper & de lier les objets, on a sçu parler en même temps à l'ame du Peintre, du Poëte & de l'Historien : l'architecture & la coupe de cette

pur, le ton des couleurs & le coſtume les ameublemens ſont par-tout obſervés avec une vérité frappante. On croit revoir Gabrielle dans ſon petit ſallon de forme ovale, qui ſe termine en donjon, dont la porte eſt très-baſſe, & où le Roi & l'Amant devoit paroître bien grand, & ramener ſans ceſſe la vue ſur lui. On y répete en chœur, & comme par inſpiration, avec un plaiſir bien doux, & preſqu'attendriſſant, ce Couplet ſi connu :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards . . . .

M. Sedaine a parodié cet air touchant ſur un des piliers de la cuiſine de Gabrielle, le 16 Mai dernier. A côté de ſes Vers, les vôtres, cher Comte, peuvent figurer avec avantage, & je les livre au Public.

Ici de Gabrielle
Fut l'aimable ſéjour :
Ici l'on vit près d'elle
Mars vaincu par l'Amour.

Au nom de cette Belle,
Sois attendri :
François ! Il nous rappelle
Le bon Henri.

Il est à souhaiter que les Gens de Lettres qui vont visiter ce lieu, y laissent un souvenir permanent de leur voyage. M. le Duc de Nivernois, cher à la Nation & aux Lettres, à tant de titres, en a donné l'exemple par les Vers suivans :

Je ne traiterai plus de fables
Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,
Où les Mortels, devenus presque Dieux,
Goûtent sans fin des douceurs ineffables.
De l'Elisée, où tout est volupté,
Je regardois le favorable asile
Comme un beau rêve à plaisir inventé ;
Mais je l'ai vu ce séjour enchanté :
Oui, je l'ai vu, je viens d'Ermenonville.

Voilà mon engagement rempli ; c'est à vous, M. le Comte, à tenir votre parole. Au mois de Mai prochain, venez avec moi célébrer à Ermenonville l'anniversaire de notre Voyage. Puissions-nous y revenir

pendant une longue ſuite d'années ! Femme ſenſible & reſpectable, ô vous, qui, née d'un ſang illuſtre, comptez dans votre famille une longue ſuite de Héros, dont le Pere mérita dans les champs de ... l'eſtime & les acclamations de l'armée, & la noble jalouſie de Conti ! Revenez-y, ſur les pas de vos aimables Sœurs, reſpirer les parfums de ces beaux lieux. La terre vous y préſentera toujours des fleurs à effeuiller ſur le tombeau d'un Grand Homme ; l'Amitié reſpectueuſe aura toujours des yeux pour vous admirer, & une voix pour vous célébrer.

*Par* M. DE MAYER.



# PROMENADE
# AU MOULIN JOLI.

## *LETTRE A M. DE****

Je ne puis mieux commencer le récit que vous exigez, que par ces mots de Pline le jeune : « Vous vous étonnez que mon » Laurentin me plaise autant ; vous n'en » serez plus surpris, lorsque vous sçaurez » ce qu'il a d'agréable ».

Mais, en vous satisfaisant, n'est-il pas juste que je me contente aussi ? Il faut donc que vous connoissiez comme étoit le lieu que nous habitons, en même temps que vous apprendrez ce qu'il est devenu par les soins qu'on y a donnés.

A une heure de distance de la Ville, vers l'ouest, la riviere baigne des prairies agréables, & forme, en se partageant en plusieurs

plusieurs bras, un nombre d'îles qu'ombragent des saules touffus & des peupliers élevés. Les bords de ces canaux qui serpentent, offrent par-tout de l'ombre & une verdure qu'entretient la fraîcheur des eaux. Les aspects pittoresques, & les lointains, ornés de Villages & de Châteaux, flattent de tous côtés la vue. Enfin, dans un espace peu considérable, la variété des plans, l'irrégularité des terrains, les sinuosités des rives, l'aspect sans symétrie des arbres, des pentes, des îles & des digues qui en font la communication, causent une diversité si piquante, qu'on ne désire point sortir de la petite enceinte, où l'on se trouve arrêté plutôt qu'enfermé, par une haie d'aubépine, & par les bords des différens canaux.

Ce site peu commun avoit été long-temps négligé : les beautés dont il étoit susceptible, n'existoient que dans la possibilité de les mettre en œuvre, lorsqu'un jour du printemps, il y a environ vingt années, je découvris cette charmante position.

Je traversois le fleuve pour me rendre à la Ville : immobile dans un bac, occupé de mes Amis & des Arts, deux pensées pour moi si douces, que je leur ai donné, comme vous le sçavez, le droit de dominer sur toutes les autres ; je laissois errer mes regards. Le bocage dont je viens d'ébaucher la peinture, les arrêta : il m'offrit, à la distance d'un demi-quart de lieue, un aspect assez agréable pour me faire désirer d'en jouir plus parfaitement. Une prairie, des eaux, des ombrages ! voilà, dis-je en moi-même, où, loin de ce mouvement si fatiguant & si stérile des grandes sociétés, loin de ces agitations si puériles & si funestes des hommes qui cherchent en vain le bonheur dont ils s'éloignent, il faudroit goûter en paix, & les délices de l'étude, & les beautés de la Nature !

Je ne résistai point à cette impression : à peine débarqué, je m'acheminai vers un lieu qui, par l'effet d'une secrette sympathie, m'appelloit à lui. Marchant dans un petit sentier, à travers une prairie couverte de

fleurs, je ſuivois les bords du fleuve, qui, dans ce canton, loin d'être eſcarpés, s'inclinent juſqu'à la ſurface de l'eau par une pente inſenſible : je parvins à un chemin bordé de tilleuls. Alors des îles ombragées par de vieux ſaules s'offrent à moi ; une petite habitation champêtre réaliſe à mes yeux les idées que je m'étois formées. Le domicile qui s'élevoit du côté de la prairie, reſſembloit, dans ſa ſimplicité, au presbytere d'un Curé : près de la maiſon, un quinconce de grands peupliers & de tilleuls offroit, & donne encore un couvert que le ſoleil ne peut pénétrer dans ſes plus grandes ardeurs ; & cet ombrage s'étend juſqu'au bord d'un canal naturel, formé par des îles & de petites chauſſées à moitié rompues, où le courant, qui ſe briſe & bouillonne en s'échappant, préſente aux Payſagiſtes des accidens faits pour les intéreſſer. Autour de la maiſon, vers la prairie émaillée ſur laquelle elle eſt placée comme ſur un magnifique tapis, étoit un petit verger ; & du côté où la riviere ſuit ſon

cours, quatre rangs de tilleuls négligés, mais donnant beaucoup d'ombre, présentoient l'idée d'une avenue préparée, dont, jusque-là, on ne s'étoit pas soucié de faire usage. Quant aux aspects, lorsque je fixai les yeux entre le midi & le couchant, ils m'offrirent la plus vaste perspective.

La riviere s'y prolonge en bordant la prairie qu'elle arrose, l'espace de deux ou trois lieues; elle va se perdre ensuite vers des côteaux ornés, qui bornent l'horizon le long de l'autre rive: à peu de distance, un Village animé par le passage d'un bac; plus loin, d'autres Villages encore & de petites Bourgades embellissent la scène; & ces objets diversifiés conduisent les regards jusqu'à des montagnes plus éloignées que surmonte un aqueduc.

Du côté du midi, des Bourgs assez considérables forment d'autres variétés; & le vaste espace qu'on découvre est meublé de cultures de toute espece, & d'arbres fruitiers. Au-dessus de cette plaine s'éleve,

dans l'éloignement, un monticule isolé qui rompt l'uniformité des plans.

En face de la maison, si l'on détourne la vue vers le levant, un petit côteau de vigne sert d'appui au vallon, & présente à six cents toises un amphithéâtre qui n'a rien de désagréable. En effet, sur ce terrre se prolonge un Village, dont l'extérieur est orné par l'aspect de quelques maisons considérables; & leurs jardins inclinés vers le vallon, conduisent la vue le long de la prairie : elle ne paroît plus bornée que par des hauteurs éloignées, au-dessus desquelles des montagnes plus élevées encore dominent l'horizon.

Enfin, de l'autre côté du canal, plusieurs îles, alors incultes & indépendantes de ce petit établissement, inspiroient le désir d'y prolonger des promenades, & d'y chercher des aspects qui devoient être assortis à ceux que je viens de tracer.

En effet, au nord, une petite Ville couronnée de montagnes, environnée de cerisiers & de figuiers qui s'étendent jus-

qu'aux bords du fleuve, forme, avec l'immenſe étendue d'eau qu'on apperçoit, & de jolies habitations entourées d'arbres, un des plus beaux aſpects de cette charmante ſolitude.

Une découverte auſſi heureuſe ne demeura point inutile : en être enchanté, former le projet d'en partager la jouiſſance avec des Amis, les y conduire, leur communiquer ſes impreſſions, en devenir avec eux poſſeſſeur & habitant ; tout cela fut l'ouvrage de peu de temps.

Bientôt les Arts agréables, ſans violer cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec la Nature, donnerent quelques commodités & quelques agrémens qui manquoient à l'habitation.

Ils décorerent ſans faſte l'extérieur & les dedans. Un Artiſte célebre par les plus grandes entrepriſes de la peinture, ſe fit Architecte par amitié, comme on vit autrefois ſe former un Peintre par amour. Enfin, les talens, dont l'uſage fait ſi bien connoître le prix des beautés naturelles,

& les ſentimens qui en rendent la jouiſſance ſi douce, ſe réunirent pour achever notre ouvrage.

La Nature pouvoit-elle ſe refuſer à des ſoins qui l'honorent ? Non, ſans doute : auſſi les ombrages ſe ſont élevés & multipliés à l'envi. Les aſpects ſe ſont développés dans les endroits qui leur étoient plus favorables : des ponts ſe ſont établis, dont les uns élevés dans les arbres, & prolongés à travers les îles & les canaux, procurent de vaſtes promenades : les autres, portés à fleur d'eau ſur de petits batteaux, furent ornés des fleurs de toutes les ſaiſons. Des routes ombragées de peupliers ont ſuivi les ſinuoſités des rivages, & forment, en s'uniſſant aux ponts, aux digues, & à de petits ſentiers qui ſemblent l'effet du haſard, la ceinture de cet agréable ſéjour. Des cabinets poſés avec choix ont offert des abris néceſſaires, & des tableaux qui arrêtent & attachent les regards : des ſieges ménagés dans les arbres, des belveders établis en ſaillies ſur l'eau, pour en

mieux goûter la fraîcheur, furent disposés de toute part. Un sallon de café trouva sa place sous le couvert si bien ombragé par de vieux arbres qui touchent la maison. C'est-là qu'on trouve écrit sur l'écorce de celui qui éleve le plus sa cime dans les airs, ces mots empruntés d'un de nos plus aimables Poëtes :

Antiques Peupliers, l'honneur de nos bocages !
Ne portez point envie aux Cédres orgueilleux.
Leur sort est d'embellir les lambris des faux Sages ;
Le vôtre est d'ombrager l'asile des Heureux.

Une ménagerie, qu'on plaça proche du café, offrit, avec l'utile, des variétés & du mouvement dans le tableau général. Une presqu'île, tapissée du plus frais gazon, renferma des moutons qui animerent le paysage ; & dans l'avenue que forme un berceau de grands tilleuls, terminé par la riviere, une étable bien meublée fournit à la laiterie proprement ornée, qui l'avoisine, une partie des trésors & des délices de la campagne.

Il resteroit à vous faire connoître quelques détails de nos promenades, & à vous offrir quelques Inscriptions tracées dans les endroits pittoresques, où l'on s'arrête le plus ordinairement : mais ne dois-je pas craindre que la sévérité de votre goût ne l'emporte sur l'indulgence de votre amitié ? Quelques mots se trouvent ici accordés sur nos sites, comme les paroles qu'on joint à des airs qui plaisent : isolés, ils perdront sans doute autant que les Parodies qu'on ne chante point.

Cependant, si l'amitié se plaît dans les détails, & si l'imagination, qui réalise dans votre esprit ce qui a des droits sur votre cœur, vous a transporté dans ce lieu où nous désirons de vous posséder, je puis hasarder de vous promener dans quelques-uns des endroits où nous nous entretenons avec nos Hamadriades.

Ici, c'est un vieux saule qui se présente au milieu d'un sentier ombragé, dont les détours suivent, presqu'au niveau de l'eau, le canal qui serpente. Cet arbre a l'air

d'avoir vu se renouveller plus d'une fois les Habitans de ce rivage.

Son tronc noueux est encore couronné de rameaux & de feuillages. A la hauteur où se portent naturellement les regards, une espèce de bouche rappelle l'idée des Oracles qui se faisoient autrefois entendre, sans doute pour donner aux hommes des conseils dont ils ont tant besoin. Ils ne parlent plus aujourd'hui; mais, dans ce lieu, ils écrivent encore; & voici ce que l'Hamadriade veut persuader à ceux qui passent près de sa retraite.

Vivez pour peu d'amis; occupez peu d'espace:
Faites du bien sur-tout; formez peu de projets.
Vos jours seront heureux; & si ce bonheur passe,
Il ne vous laissera ni remords, ni regrets.

A peu de distance du vieux saule se trouve une espece de cabinet en saillie sur le courant de l'eau : il est appuyé sur un arbre planté au-dessous, dont la cime, surmontée de branches disposées en rond, a donné lieu d'en former un siege commode.

On y eſt entouré de rameaux qui couronnent l'arbre, & qui ſervent d'appui de tous côtés, en ne laiſſant de libre que l'eſpace néceſſaire pour s'y placer. Rien de ſi propre à méditer, que ce réduit où la vue voilée, pour ainſi dire, pénetre cependant à travers le feuillage, où l'on entrevoit le mouve. . des eaux, & où leur bruit ſe fait aſſez entendre pour conduire à la rêverie. Des deux côtés du ſiege les branches ſemblent s'approcher pour qu'on liſe ce qui eſt tracé ſur leur écorce. L'une, dans l'incertitude de la ſituation où peut ſe trouver celui à qui elle parle, s'exprime ainſi:

De ce riant ſéjour, de ce paiſible ombrage
Eprouvez les charmans ſecrets:
Infortunés ! retrouvez-y la paix :
Heureux ! ſoyéz-le davantage.

Une autre prend un ton plus réfléchi:

Conſacrer dans l'obſcurité
Ses loiſirs à l'étude, à l'amitié ſa vie,
Voilà les jours dignes d'envie :
Être chéri, vaut mieux qu'être vanté.

Si rêvant à cette maxime, dont le cœur est meilleur juge que l'esprit, vous continuez de parcourir le sentier où vous vous trouvez engagé, vous appercevrez bientôt un de ces ponts dont je vous ai parlé.

Douze petits bateaux soutiennent, à quelques pouces de la surface de l'eau, un plancher de cent pieds de longueur, assez large pour donner place à deux personnes. Des caisses garnies de fleurs sont disposées par intervalles des deux côtés. Les intervalles sont remplis par des treillages assemblés en losange, qui, en laissant appercevoir l'eau, rassurent les regards. Le pont peint en blanc, émaillé de fleurs, invite à y descendre : les aspects y sont à chaque pas variés ; & vers le milieu l'espace qui s'élargit se trouve garni de sièges. On s'y arrête pour jouir du tableau pastoral qui s'offre de toute part. On y respire le parfum des fleurs avec la fraîcheur des eaux, qu'on voit de près s'écouler sous le plancher sur lequel on est assis. C'est-là que vos amis passent quelques soirées agréables, en s'entretenant de

ſeurs occupations, de leurs goûts, de leurs voyages : & l'un deux y a tracé ces vers :

Des jours heureux voici l'image :
Les Dieux ſur nous verſent-ils leurs faveurs ?
Ils offrent ſur notre paſſage
Quelques aſpects rians, du repos & des fleurs.

Mais, revenons ſur nos pas, & portons-les juſqu'à l'extrémité de la plus grande île, dont nous avons déjà parcouru quelques parties. C'eſt en traverſant un bois de ſaules, qu'on pénetre, par des routes tortueuſes & ombragées, juſqu'à l'endroit où la rivière forme deux canaux qui embraſſent cet eſpace avant que de rejoindre le lit de la riviere.

A cette pointe ſe préſente un aſpect ſauvage. Une île déſerte s'éleve à peu de diſtance, & arrête la vue ; une digue rompue donne du mouvement à l'eau, en réſiſtant au courant qui s'efforce de la détruire ; & lorſque la riviere eſt plus haute, il ſe forme en cet endroit une caſcade qui ſied très-bien à ce lieu ſolitaire. L'île voiſine

n'eſt point meublée d'arbres qui bornent les regards ; auſſi s'étendent-ils au-delà ; ils s'arrêtent à des édifices qui font partie d'une petite ville peu diſtante. Parmi ces édifices, il en eſt un qui ſe fait remarquer en dominant les autres : c'eſt un objet peu intéreſſant par lui-même ; mais il fut habité par Héloïſe. A ce nom, qui ne s'arrêteroit à le conſidérer ! qui ne parleroit un moment de cette délicate & trop malheureuſe Amante ! Après ſa funeſte aventure, elle ſe retira dans un Monaſtere, dont le ſavant, l'inquiet, l'exigeant, le jaloux Abailard étoit Directeur ; & c'eſt ce monaſtere que vous voyez.

Si, lorſqu'on fait ce récit, quelques jeunes perſonnes ſe trouvent préſentes, on peut penſer qu'elles ſentent s'élever dans leur ſein un mouvement plus précipité qu'à l'ordinaire ; leur regard devient incertain, embarraſſé ; elles détournent les yeux, & rencontrent alors ces mots qui, ( ſi le climat le permettoit ) ſeroient ſans doute tracés ſur un myrte.

Ces toits élevés dans les airs
Couvrent l'afile où vécut Héloïfe:
Cœurs tendres ! foupirez, & retenez mes Vers:
Elle honora l'Amour, l'Amour l'immortalife.

Pour quitter cette agréable pofition, on peut choifir entre plufieurs routes qui conduifent hors du bois des faules, & vers le grand lit du fleuve. Là, les afpects font trop à découvert pour la méditation & la poéfie.

L'ame qui s'étend avec les regards, jouit, à la vérité, mais d'une maniere vague, des beautés qui l'égarent trop loin d'elle. Il faut qu'elle foit entourée de plus près pour être infpirée; il faut que, moins diftraite, elle éprouve dans une douce rêverie, des fenfations dont elle prenne plaifir à fe rendre compte. C'eft donc d'un pas plus rapide que je vous ferai parcourir une route en terraffe de plufieurs centaines de toifes, qui fuit les contours de l'île du côté du canal de la navigation. Les bateaux qui viennent fans ceffe des provinces maritimes, animent cette magnifique fcène : mais elle n'infpire que l'admiration, auffi on aime à la quitter.

pour revenir encore dans cet intérieur de canaux & de promenades, que traverſe un pont de bois d'une longueur conſidérable. Par la diſpoſition de trois îles, plus baſſes que le reſte du terrein, ce pont ſe trouve élevé à la hauteur de la tête des arbres, & les tiges qui les couronnent, fourniſſent une ombre qui transforme ce paſſage en une allée couverte. On s'y promene ſans craindre les ardeurs du ſoleil, & d'eſpace en eſpace on apperçoit, à l'aide du débouché des divers canaux, les points de vue que cette ſituation rare rend infiniment pittoreſques. D'eſpace en eſpace auſſi, le pont s'élargit au-deſſus des canaux, de maniere à recevoir des ſieges pour s'y repoſer, y goûter la fraîcheur, & jouir des agrémens de la vue.

C'eſt de là qu'on découvre plus particulierement ces ſinuoſités agréables, que forment les eaux dans leur libre cours; & ces repréſentations ſi piquantes & ſi fidelles que produit le reflet des objets qui s'y peignent.

Il étoit naturel de parler un instant de ces beaux effets, à ceux à qui ils peuvent plaire. Voici ce qu'on leur adresse.

Ici l'onde, avec liberté,
Serpente & réfléchit l'objet qui l'environne :
De sa franchise elle tient sa beauté ;
Son cristal plaît, & ne flatte personne.

Un moulin se présente à l'une des extrémités de ce pont.

Sa vue ne manque guere d'attirer ceux qui ont rarement observé d'aussi près ces sortes de machines. On approche, & l'on se trouve dominer la roue : le bruit qu'elle produit, le battement mesuré qu'elle occasionne, & son mouvement égal & successif, invitent à quelques momens de rêverie. On regarde avec une attention qui attache, ces auges sortant du courant l'une après l'autre ; s'élevant peu à peu au plus haut degré de leur orbite, pour redescendre, se prolonger & disparoître. Cet objet est propre, sans doute, à inspirer des réflexions ; mais celles dont les nuances seroient trop sombres,

se trouveroient moins assorties au coloris du tableau que celle-ci.

Ah ! connoissez le prix du temps :
Tandis que l'onde s'écoule,
Que la roue obéit à ses prompts mouvemens,
De vos beaux jours le fuseau roule :
Jouissez, jouissez, ne perdez pas d'instans.

Vous seriez encore tenté de descendre dans des petites îles à fleur-d'eau, qui se trouvent soutenir différentes parties du pont; des escaliers y conduisent. On y trouve de l'ombre, des bancs & des promenades agréables, mais elles sont quelquefois couvertes par la riviere ; aussi les peupliers antiques qui les ombragent, portent sur leur écorce des marques de différentes inondations, qui ne les ont point empêchés d'élever leur cime dans les airs. Cependant un d'entr'eux, plus sensible que les autres à ces accidens, s'exprime ainsi.

Dans ces climats, plus d'un orage
A troublé le Ciel & les cœurs :
L'onde, franchissant son rivage,
A submergé nos vergers & nos fleurs.

Dieux bienfaiſans ! réparez ces malheurs ;
Et que les Habitans d'un modeſte bocage,
Par vos faveurs trouvent ſous nos rameaux
Quelqu'abri pour un doux repos !
A qui tient peu de place il faut ſi peu d'ombrage !

Ce feroit abuſer des droits de l'amitié, que de vous conduire par-tout où ſe trouveroient encore de jolis aſpects & quelques mauvais vers. D'heureux loiſirs ont produit ceux-ci, comme dans nos prairies un doux printemps ſeme les fleurs ; mais vous ſavez qu'on les regarde ſans qu'elles en ſoient plus fieres, & qu'on leur refuſe ſon attention ſans qu'elles s'en offenſent. Voilà le ſort de nous autres Poëtes, & en vérité, on peut ſavoir gré de cette retenue à des Auteurs. Pour ne pas leur ôter ce mérite, venez mettre vous-même la meſure qui convient à votre curioſité ; venez enfin nous rendre par votre préſence ce qui manque à notre Laurentin, & dont rien ne peut nous dédommager.

*Par* M. DE WATELET.

# VOYAGE EN SUISSE.

## LETTRES

## *DE M. LE CHEVALIER DE B****

## *A MADAME SA MERE.*

## PREMIERE LETTRE.

*Du 4 Octobre.*

LE mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyeres. Nous voici à Colmar, d'où nous partons faute d'y avoir trouvé Madame du Comte, qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour Peintres, mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'Officiers du Régiment de Penthievre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte : au reste, je me suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre St. Robert, qui m'a

ſait des récits de guerre auſſi ornés que ceux de Donnereau ; par exemple, j'ai vu, mordieu, la Cavalerie du Roi qui battoit les ennemis du Roi, par-tout où ils ſe préſentoient. Mordieu, à Guaſtalla leur front nous dépaſſoit, & par un à droite, un à gauche, nous les avons enveloppés ſans tant de manœuvres, mordieu, & nous ſommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avoient, ce jour-là, du canon, & mordieu, ils nous en fouettoient tout au travers du nez ; c'étoit des boulets comme à l'ordinaire, qui étoient ſuivis de quatre petites balles, groſſes comme des œufs, mordieu, & qui faiſoient un r, r, r, ravage épouvantable, ſacred....

Meſdames de Cambit & de Cucé, qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles ſur l'air, mais le viſage de l'Auteur manquera toujours. Je ſerai demain matin à Baſle, d'où je vous écrirai. Adreſſez-moi vos Lettres, ſi vous m'écrivez, chez M. de Voltaire, ſous le nom de Charles, en le faiſant prier de me les garder juſqu'à mon

passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher & mon postillon, & deux chevaux dont l'un, vulgairement nommé *la Grise*, sera vendu à quelque prix que ce soit; & l'autre, appellé par mes gens, *le Grand Entier*, & par moi, l'*Evêque de Toul*, sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'Abbé Porquet de cette exécution-là; qu'il veuille bien écrire à M. Rollin, pour avoir l'argent nécessaire, & qu'il dise à mon Piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, & sur-tout pour le grand maigre, surnommé *la Lanterne*, à cause de sa transparence, & que le susdit Abbé Porquet soit toujours persuadé qu'il n'a jamais eu d'eleve aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle Maman, je me réjouis de parler de vous à M. de Voltaire, & de lui dire tout ce que j'en pense, car je parie qu'il n'auroit pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite. Il faut que l'habit de Cocher reste, & qu'on l'en dédommage par une petite gratification prise sur la vente du premier

cheval; pour celui du Postillon, comme il est en loques, il peut partir.

---

## SECONDE LETTRE.

*Du 9 Octobre.*

Me voici chez le Chevalier de Beautteville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendroit du Ciel, à cheval sur un rayon. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée & des Députations des Treize Cantons qui viennent le reconnoître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires dont le succès est très-incertain : les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La Ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse; les femmes y sont charmantes; je serois même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvoient l'être.

Ce Peuple-ci me représente le Peuple Gaulois; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur & la liberté.

Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon; mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sement pour eux & ne recueillent pas pour d'autres; les chevaux ne voient pas les quatre cinquiemes de leur avoine mangés par les Rois: les Rois n'en sont pás plus gras, & les chevaux ici le sont bien davantage. Les paysans sont grands & forts; les paysannes sont fortes & belles. Je remarque que par-tout où il y a de grands hommes, il y a de belles femmes; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guere, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer le fruit; il y a autant de plaisir à labourer qu'à moissonner. Les loix des Suisses sont austeres, mais, ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, & celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu

Adieu, Madame, je me porte bien; je ſuis enchanté de M. Belpré. L'Ambaſſadeur le traite à merveille. Faites ſouvenir le Roi, que dans le pays le plus libre, il a à cette heure le plus fidele ſujet; & vous, chantez-vous de ma part : *aimez-moi comme je vous aime.*

---

## TROISIEME LETTRE.

*Du 26 Octobre.*

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je ſuis au bord du lac de Geneve, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de Savoie, & de l'autre, par de ſuperbes vignobles dont on fait à cette heure la vendange. Les raiſins ſont énormes & excellens, ils croiſſent depuis le bord du lac juſqu'au ſommet du mont-Jura; enſorte que d'un même coup-d'œil je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres juchés ſur des rochers à perte de vue. C'eſt une belle choſe que le lac de Geneve. Il ſemble

que l'océan ait voulu donner à la Suisse, son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie d'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, & de l'autre, les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie la Nature étale toutes ses horreurs, & de l'autre, toutes ses beautés; le mont Jura est couvert de Villes & de Villages dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs: enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay; on ne m'y connoît que comme Peintre, & j'y suis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés: je suis écouté & admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, & j'y reçois des politesses que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine: l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand Seigneur pour se pré-

ſenter chez eux, il ſuffit d'être homme: l'humanité eſt pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté ſeroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendroit ſa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage: ſon mari l'a engagée, quoique vieille, à ſe faire peindre: j'ai parfaitement réuſſi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, & elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit: Monſieur, voilà un portrait parfait; il ne me reſte plus qu'à vous ſatisfaire, & à vous demander votre prix.

Je lui ai dit: Monſieur, on ne ſe juge jamais bien ſoi-même, le grand mérite ſe voit en petit, & le petit ſe voit en grand; perſonne ne s'apprécie, & il eſt plus raiſonnable de ſe laiſſer juger par les autres; nos yeux ne nous ſont pas donnés pour nous regarder.

Monſieur, m'a-t-il dit, votre façon de

parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que quelque chose que vous me demandiez, vous ne sçauriez me demander trop.

Et moi, Monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelqu'argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderois de vous en faire présent, & ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays qui n'est pas riche, & du Peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monſieur, puiſque vous ne voulez rien dire, je vais haſarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'inſtant le pauvre homme va à ſon bureau, & revient la main pleine d'argent, me diſant: Monſieur, c'eſt en tâtonnant, que je cherche à ſatisfaire ma dette, & en même-temps il me remit trente-ſix livres.

Monſieur, lui dis-je, ſouffrez que je vous repréſente que c'eſt trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en auſſi bonne compagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, & qu'en échange, je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme tomberent des nues: j'ai ajouté beaucoup de choſes honnêtes, & je m'en ſuis allé emportant leurs bénédictions & leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît; c'eſt M. de C..., Colonel commandant du régiment d'A..., qui étoit à Metz ſous les ordres de mon frere, & qui m'y

a vu. Quand j'ai sçu qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, & il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux pere & une vieille mere, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans & l'autre vingt, la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, & elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, Monsieur Belpré & moi dans toutes les assemblées sous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des Provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, & pas une de catin; ô le bon & le mauvais pays!

Adieu, Madame, voilà une assez longue lettre; si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous,

vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi, contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fond de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

---

## QUATRIEME LETTRE.

Oh! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'océan ou dans la méditerranée. Où est Pampan? C'est ici qu'il feroit beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'Abbé Porquet, que je le place, lui & sa perruque sur le sommet chauve des Alpes, & que sa calotte devienne pour la premiere fois, le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, Madame, les grandes choses amenent les grandes idées, & les grandes idées les grands mots. J'ai resté long-temps à Vevay, c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable, malgré tout ce que j'avois entendu dire de la sagesse & même de l'austérité des mœurs de ce pays-là ; j'ai vu que la Fontaine avoit raison de dire, que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontiere d'Italie ; c'est le pays le plus indépendant de la Suisse : c'est le seul où les femmes aient le plus constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulierement, de petits béguins de dentelle, & de petits chapeaux par-dessus avec des nœuds de rubans ; je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le Roi ; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai diné & soupé avec

le grand & célebre Haller; nous avons eu, avant & après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes qui étoient très-étonnées d'entendre raisonner un François: mais malgré l'attention & l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est pas assez jaloux, & par échelons, après avoir été de Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi : & dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, Maman, je vous aime par-tout où je suis, par-tout où vous êtes.

---

## CINQUIEME LETTRE.

*Du 20 Décembre.*

Il faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon Pal-

frenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'isle de Circé, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage ni aussi cochon qu'Ulisse & ses Compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe, par ses bons pastels & la bonne compagnie; je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, & je cause un moment avec les Ecoliers, avant d'aller écouter le Maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des Vers, & où je n'en rende, pas un où je ne fasse un portrait & une connoissance, pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas: enfin, je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes Im-promptus.

Une fois j'envoyai à une Dame de *Gentil* un Portrait du Diable, avec des cornes & une queue. Elle me demanda à quel propos:

Ce n'eſt point ſans raiſon, Marquiſe trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le Diable & ſon portrait :
Je ne ſçais s'il vous tenteroit ;
Mais vous tenteriez le Diable.

Une autre fois, deux autres Femmes revenoient du Prêche, & me demandoient ce que j'avois fait pendant ce temps-là.

Ce matin, comme de vrais Anges,
Vous étiez toutes au ſaint Lieu ;
Et moi je chantois vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après demain à Ferney, où Voltaire m'attend : il m'a écrit une Lettre charmante ; je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir ; mais on boit le vin de Tockai juſqu'à la lie. Sur-tout, aſſurez bien le Roi que je ne reviendrai point Déiſte.

Adieu, Maman, je vous aime comme on admire le Roi, dans ma Romance pour ſa Fête.

J'oublie de vous dire quatre Bouts-rimés, que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurois ni bras ni jambes,
J'affronterois pour vous la balle & le boulet :
Ranimé par vos yeux, je me croirois ingambe,
Et je pourrois encor mériter un soufflet.

Adieu encore une fois : je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

---

## SIXIEME LETTRE.

*De Ferney.*

Enfin, me voici chez le Roi de Garbe; car jusqu'à présent j'ai voyagé comme sa Fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir: il m'a reçu comme votre fils, & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudroit vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venoit de vous voir, & il vous aime comme s'il vous voyoit. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée de la dépense

& du bien que fait Voltaire. Il eſt le Roi & le Pere du Pays qu'il habite; il fait le bonheur de ceux qui l'entourent, & il eſt auſſi bon Pere de famille, que bon Poëte. Si on le partageoit en deux, & que je viſſe l'homme que j'ai lu, & de l'autre celui que j'entends, je ne ſçais auquel je courrois. Ses Imprimeurs auront beau faire, il fera toujours la meilleure édition de ſes Ouvrages.

Il y a ici M<sup>de.</sup> *Denis* & M<sup>de.</sup> *Dupuis*, née *Corneille* : toutes deux me paroiſſent aimer leur Oncle. La premiere eſt bonne de la bonté qu'on aime; la ſeconde eſt remarquable par ſes grands yeux noirs, & un teint brun; elle me paroît plus tenir de la corneille que du *Corneille*.

Au reſte, la maiſon eſt charmante, la ſituation ſuperbe, la chere délicate, mon appartement délicieux : il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car j'ai beau vous fuir, je vous aime; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, & comme j'aime qu'on en parle, Il a beau-

coup cherché dans sa mémoire l'Abbé Porquet, qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver : les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chere Mere : aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite; ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un Im-promptu que j'ai fait derniérement :

J'arrivois chez une belle Dame, crotté & mouillé, elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari.

De votre Mari, Belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure :
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner *gratis*.

---

## SEPTIEME LETTRE.

*Du 24. Décembre.*

J'ai été hier pour la premiere fois à Geneve. C'est une grande & triste ville,

habitée par des Gens qui ne manquent pas d'esprit & encore moins d'argent; & qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Geneve ce sont les femmes; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser.

Le Peuple Suisse & le Peuple François ressemble à deux Jardiniers, dont l'un cultive des choux, & l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on est libre, & mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les François, & les Turcs davantage.

Vous, dont l'empire est la beauté,
Sexe charmant! je plains le Suisse qui vous brave;
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le Ciel vous destine à consoler l'esclave?

En voilà assez sur les femmes en général; il est temps de revenir à ma mere qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes, ce que les Séraphins sont aux Anges, & les Cardinaux aux Capucins.

Nous nous sommes amusés hier avec une Dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit, & moi qui aime à faire des couplets : en voici un qu'elle a commencé sur le Pere *Adam*, Jésuite & Aumônier de Voltaire, & que j'ai fini.

Je voudrois que Pere Adam
Voulût être mon Amant.
Oüi, que la peste me creve :
S'il me veut, je suis son Eve,
Et je serai dès demain
La Mere du Genre Humain.

En voici un que je fis à la Dame, en même temps que je travaillois à arranger le sien.

Pendant que la Chanson s'acheve,
Payez-moi le prix qui m'est dû ;
Et si jamais vous êtes Éve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en une charmante que Voltaire a faite pour moi, à propos de Madame Cramer.

Mars l'enleve au Séminaire :
Tendre Vénus ! il te sert.

Il écrit avec Voltaire,
Il ſçait peindre avec Hubert:
Il fait tout ce qu'il veut faire;
Tous les Arts ſont ſous ſa loi:
De grace, dis-moi, ma chere,
Ce qu'il ſçait faire pour toi.

Adieu Madame, je vous aime comme il faut vous aimer, quand on eſt votre fils, & même quand on ne l'eſt pas.

---

## HUITIEME LETTRE.

Je vous envoie pour vos étrennes un petit deſſin d'un Voltaire, pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumiere, & au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre; mais le caractere de la figure eſt ſaiſi, & c'eſt l'eſſentiel. Il vaut mieux qu'un deſſin ſoit bien commencé que bien fini; parce qu'on commence par l'enſemble, & qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici ; je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours : vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cette homme-ci est aimable ; il seroit le meilleur vieillard du monde, s'il n'étoit pas le premier des hommes ; il n'a que le défaut d'être fort renfermé : & sans cela, il ne seroit point aussi répandu. Il est venu chez lui un Anglois, qui ne peut se lasser de l'entendre parler Anglois, & réciter tous les Poëmes de *Dryden*, comme Pampan recite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand, pour être contenu dans les limites de son pays ; c'est un présent que la Nature a fait à toute la terre ; il a le don des langues & des *in-folio* ; car on ne sait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes & d'écrire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Geneve, minaudiere, avec un grand succès ; & comme on la croyoit fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits ; mais je suis fort las de ne pas vous

voir au milieu des différens plaisirs que j'ai eu pour céder aux instances qu'on me fait ; j'ai beau m'amuser, vous me manquez par-tout : il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, Madame la Marquise ; il est deux heures, je meurs de sommeil ; & je crois même que je vous endors par ma lettre.

## NEUVIEME LETTRE.

Vous jouez un peu le personnage muet dans notre correspondance ; je dirois à quelqu'autre qu'elle n'en est pas moins aimable ; mais vous ne gagnez rien à vous faire prier, vous avez une avarice d'esprit, qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville, pour vous aider à m'écrire ; enfin, j'ai rompu le vœu que j'avois fait de ne point faire de vers chez Voltaire. Il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnoissance.

Les Dieux ont recompensé la pureté de mes intentions, & pour la premiere fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi: voici ceux de Voltaire:

Croyez qu'un Vieillard cacochime,
Chargé de soixante-dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps & son ame en régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le Sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Hilaire
Tiroient encore quelque Chanson
De leur cervelle *octogénaire*:
Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les Bergeres & les Pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque, de ses vilains doigts,
Marquoit d'un sept, suivi d'un trois,
La tête froide & peu pensante

De Fleury, qui donna des loix
A notre France languiſſante :
*Il* porta le Sceptre des Rois,
Et le garda juſqu'à nonante.
Régner eſt un amuſement
Pour un Vieillard triſte & penſant,
De toute autre choſe incapable ;
Mais vieux Poëte, vieil Amant,
Vieux Chanteur eſt inſupportable :
C'eſt à vous, ô jeune Boufflers !
A vous, dont notre Suiſſe admire
Les Crayons, la Proſe & les Vers,
Et les petits Contes pour rire :
C'eſt à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin
Animé du triple délire
Des Vers, de l'amour & du vin.

Voici les miens :

fus, dans mon printemps, guidé par la folie,
pe de mes déſirs, le bourreau de mes ſens;
Mais s'il en étoit encore temps,
Je voudrois bien changer de vie :
ez mon Directeur, donnez-moi vos avis ;
Convertiſſez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant pervertis !
Sur mes fautes je ſuis ſincere,
J'aime preſqu'autant les dire que les faire.

J'en demande grace aux Amours :
Vingt Beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jo
J'aimois alors toutes les Femmes :
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendois d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse, auprès de ces Dames,
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits Madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes Belles;
Je regrette vingt bons chevaux
Qu'en courant par monts & par vaux,
J'ai, comme moi, crevés pour elles;
Et regrette encor plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guere
Ceux qui suivent l'Amour : dans ce métier galant
Le corps est long-temps vieux, l'esprit toujou
enfant.
Mon esprit & mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment;
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire:
Je viens dans ce Château voir mon oncle & mon pere.
Jadis les Chevaliers errans,
Sur terre après avoir long-temps cherché fortune,
Alloient chercher dans la Lune
Un petit flacon de bon sens;
Mais je vous en demande une bouteille entiere;

Car Dieu mit en dépôt chez vous
prit dont il priva tous les ſots de la terre,
oute la raiſon qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, Madame, auprès
vous, & auprès du Roi; dites-lui de
part ſur la nouvelle année:

De tout temps, unanimement,
SIRE, on vous la ſouhaite bonne;
Et pour répondre au Compliment,
Votre Majeſté nous la donne.

Et vous, ma chere Maman, comme vous
lez mieux que tout ce qui m'amuſe ici,
ur briſer tous mes liens, mandez-moi
e vous êtes malade, & que vous avez
ſoin de moi: ce ſera une raiſon pour
ut bruſquer & pour revoler à vous. Mais
allez pas vous y prendre groſſierement,
arce que je ſerai obligé de montrer votre
ettre.

*FIN du Tome Premier.*

J

En

Je

Êt

Je

Je

L

C

L

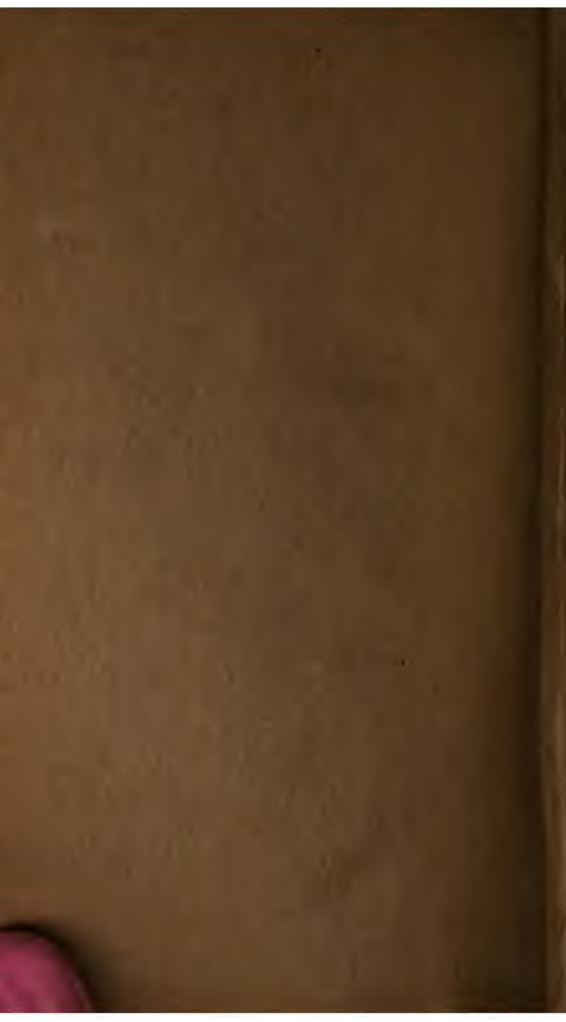
M

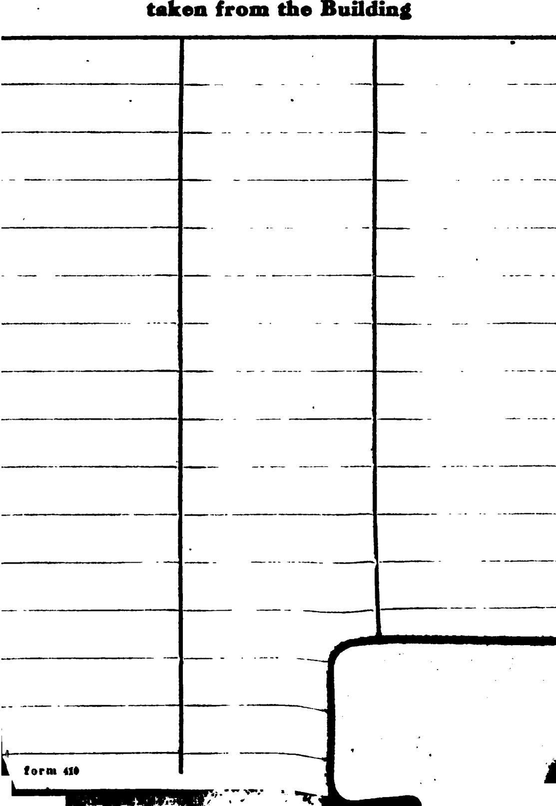
L'

Je

Su

M





H.G.

[illegible]